& des déportemens subséquens du Pape, fit tenir un Concile à Pise, & depuis à Milan, par les Cardinaux & autres Prélats de son parti, où le Pape fut déclaré suspendu de l'administration de l'Eglise Universelle. Le Pape ulcéré de cette atteinte, en fit tenir un autre à Rome, où, pour rendre le change au Roi, il le déclara, lui & ses adhérens, déchus de l'administration temporelle de leurs Etats. Mais les François, tant Ecclésiastiques que Laïcs, reconnoissant que la première origine de cette discorde étoit venue de passion d'Etat & non de Religion, se maintinrent tellement unis au Roi, que rien ne les en put séparer. Car, quant à la perte que Jean d'Albret fit du Royaume de Navarre, le continuateur de Paul-Emile, bien que

LE COQ D'OR;

FRAGMENT HISTORIQUE;

POUR servir de Supplément à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

Nemo enim illic vitia ridet,
Nec corrumpere & corrumpi,
Seculum vocatur.

TACITUS.

M. DCC. LXXXIX.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

AVIS
DE L'AUTEUR.

UN conte, ſans préambule, reſſemble à un opéra ſans ouverture, à un bel édifice ſans périſtile, ou à une beauté ſans ces appas cachés ſous une gaze envieuſe; qu'il me ſoit permis de donner à mon fragment une introduction à mon gré.

S'épuiſe qui voudra en vieux regrets ſur l'âge d'or ſi vanté, dont des poëtes philoſophes & des philoſophes poëtes nous ont tranſmis tant de mer-

veilles, de rêveries & de fables. Je ne connois que trois ſiecles heureux, dignes d'envie; & dans mes flatteuſes illuſions, j'en ſouhaite ardemment leur retour. L'imagination de l'homme ſe montroit alors ſous le plus beau jour; ſes forces phyſiques pouvoient librement s'exercer dans une noble activité. Je parle de ces tems où les dieux deſcendoient juſqu'aux mortels, rendoient hommage aux beautés de la terre, & où les fils des hommes aſpiroient avec ſuccès aux déeſſes de l'Olympe.

Quelle félicité !
Des qualités brillantes & de
généreux ſacrifices faiſoient
monter inſenſiblement l'hom-
me au rang de la Divinité.
Pour prix de ſes vertus, les
dieux l'admettoient à leur ta-
ble. Là il ſe répaiſſoit de nectar,
d'ambroiſie, & des voluptueu-
ſes careſſes d'Hébé, toujours
immortelle, & toujours dans
la ſaiſon des amours.

Virtus recludens immeritis mori,
Cœlum negata tentat iter via.

HORAT.

Hercule, après une vie in-
fatigable, après avoir bravé la
colère des enfers, après avoir

terraſſé les monſtres deſtruc-
teurs de la terre, raſſemble ſes
forces, & en rappelle toute
l'énergie dans ſes derniers mo-
mens ſur le mont Cetha. Ses
exploits viennent ſe retracer
à ſa mémoire. Soudain un feu
dévorant le conſume ; enlevé
au-deſſus de la terre, il vole
s'aſſeoir au milieu des immor-
tels. Mars lui donne la droite,
& la déeſſe de l'amour le ſalue
par un doux ſourire. Ainſi s'é-
levoit l'ame des Grecs ; &
que font aujourd'hui les tièdes,
les flétriſſantes images d'une
victime humiliée ?

La jeune beauté, ſe livrant aux jeux de l'amour, embraſſoit ſon ami ſous les yeux d'Aphrodite. Dans la chaleur brûlante de l'été, le voyageur fatigué répoſoit à l'ombre d'une Dryade, cachée ſous un chêne, & recevoit une boiſſon limpide & rafraîchiſſante de la main généreuſe de la nymphe des eaux. Tous les ſens étoient enivrés. Le ſavant le plus froid, le philoſophe même ſe plaiſoient à l'explication de la plus belle des chimères enfantées par l'eſprit humain. Ils expoſoient leurs idées ſous des tableaux

empruntéss de immortels. Ce ſyſtême a été puiſé dans la nature. Se feroit-il, hors de là, conſervé ſi long-tems chez le premier peuple du monde?

Cette doctrine, adaptée au cœur & aux ſens de l'homme, & qui les ſatisfaiſoit tous deux, fut remplacée par une religion prêchant l'humilité, la ſoumiſſion, le renoncement aux plaiſirs, & les angoiſſes de l'ame, ſans intéreſſer aux objets qui ont ſur nous le plus d'empire. La Grèce libre & républicaine devint le ſiège d'un maître cruel & deſpote. C'eſt par ces

raiſons ſur-tout que les apôtres indigens, tirés de la lie du peuple, eurent tant de peine à bannir l'ancienne doctrine ſi chère aux Romains. Ils n'y réuſſirent que lorſque la conſtitution de Rome, étroitement liée avec le ſyſtême religieux, fut renverſée. La nouvelle croyance donna le dernier choc à l'édifice ébranlé. Elle inſpira aux peuples la marche obſcure & rampante de l'humilité, & remplit ſon ame de ſentimens étrangers, qui ne ſauroient jamais lui convenir. Elle ne pouvoit mieux

ſe répandre que dans un Etat en décadence. Les dieux ceſſent d'être grands, quand l'intérêt pour la conſervation de la patrie a diſparu. Dans une telle ſituation, tout ce qui eſt étranger plaît au peuple énervé, étourdi, & la foule court à de nouveaux dieux, à de nouveaux maîtres, ſelon que ſon intérêt, ou ſon imagination exaltée le guident. Julien, plein de l'eſprit & des ſentimens d'un Romain, le prouve mieux que je ne ſaurois l'exprimer. Il eſſaya de rétablir l'Empire, en arrêtant les pro-

grès de nouveau culte. D'où vient que cette doctrine n'a pu ſe maintenir dans le pays où elle a été inventée ou rêvée? Fugitive, elle fut obligée de quitter le ſol natal, & d'eſſayer ſes ſuccès plus au nord, où des ſens ont moins d'empire. — Mais je reviens à mon ſujet, pour parler du règne des fées, mon ſecond ſiècle.

L'eſprit de l'homme, après avoir acquis des lumières par la civiliſation, ne repoſe plus, & travaille ſans ceſſe. Il ſentit le vuide. Pour inſpirer à ſon imagination de la crainte & de

l'effroi, pour lui procurer du merveilleux, de l'inattendu, & par-là même du plaiſir, il enveloppa de nouveau ſon eſſence, ſa deſtination & ſa félicité d'autant de ténèbres qu'il lui fut poſſible. Ce fut là le ſiècle des fées. Sans doute ce voile étoit plus noir, & ſon tiſſu plus impur; d'ailleurs nous n'en fûmes pas les créateurs. Nos imaginations étoient plus ſtériles. Nous l'empruntâmes d'un peuple doué d'organes plus heureux, & ſectateur d'une doctrine moins en contradiction avec le bonheur de

l'homme. Plus ce ſyſtême de féerie s'étendit vers le nord, plus il perdit de ſa beauté originaire, & plus il dégénéra en une fiction triſte & funeſte.

Le troiſième ſiècle, celui de la chevalerie, ſe réunit avec le ſecond ; il nous vient du même peuple. Maintenant nous échauffons notre imagination au récit du paſſé, pour fuir loin du préſent, & nous tranſporter hors d'un monde ſi ſouvent l'objet de nos dédains ; nous ignorons ce que nous voulons, ce que nous déſirons, & cependant nous nous exhalons en

plaintes rarement fondées.

Mais évitons des réflexions ſerieuſes ſur un ſemblable ſujet. J'écris des fables pour Aſpaſie ; je commande à tous ces mondes imaginaires ; je vis avec les dieux de l'immortelle Grèce, avec les fées, les enchanteurs, les ſilphes, les gnomes, les nymphes, les héros, les princes, les chevaliers & les princeſſes, depuis l'orient juſqu'à l'occident. De tes bras, tendre Aſpaſie, je vole à l'Archipel, par-deſſus l'Héleſpont, à la mer Caſpienne, je traverſe la Perſe & les In-

des, & reviens changer mes rêveries contre la réalité, la douceur d'un tendre baiſer, cueilli ſur tes lèvres de roſe. Maintenant je te raconte la fable du Coq d'Or, avec une plume couleur de ſouris, en forme de corne, & ſa puiſſante influence ſur les unions conjugales des rois de Circaſſie, & le royaume même, propre à fournir d'excellentes leçons pour le ſiècle actuel; mais tant que j'aurai un ſouffle de vie, & que mon ame ſera ſenſible au plaiſir, garde-toi de chercher ou de pratiquer

une ſeule de ces leçons, à moins qu'elle ne t'ait pour objet, & dès-lors je ne peux qu'y gagner dans la paiſible obſcurité d'un boſquet.

Dans la *Villa-Mathei*, ſur un architrave d'un temple de Jupiter, tombant en ruine.

LE COQ D'OR,

FRAGMENT HISTORIQUE,

Pour ſervir de Supplément à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

La Circaſſie, ma chere Aſpaſie, a toujours été plus connue par le ſexe enchanteur dont elle eſt la patrie, que par des révolutions remarquables. Ce pays, le ſiege & l'aſyle de la beauté, eut le bonheur d'être gouverné par une ſuite de rois, qui, en rejoignant leurs peres,

enſéveliſſoient en même tems leur nom & leur ſouvenir dans la tombe. Nés dans des pays où les empires ſe heurtent & s'entre-choquent ſans ceſſe, nous avons peine à nous le perſuader, & cependant de tels maîtres naiſſent pour le bonheur de leurs ſujets. Ce peuple heureux n'avoit beſoin ni d'hiſtoriens, ni de philoſophes, ni de cenſeurs, ni de moraliſtes, ni de légiſlateurs; chez eux des mœurs ſimples, naturelles & bonnes, valoient plus, qu'ailleurs ne valent les loix (1). Le ſoleil leur amenoit la nuit, & la nuit faiſoit place au ſoleil. De jeunes beautés devenoient meres, & tranſmettoient leurs attraits à leur poſté-

(1) *Plusque ibi boni mores valent, quàm alibi bonæ leges.* TAC.

rité; ſemblables au roſier, où le bouton, près d'éclore, fait oublier l'éclat déjà fané de ſes premieres fleurs. Un climat doux & voluptueux augmentoit leur bonheur, & la nature les environnoit dans toute ſa richeſſe. Leur occupation principale conſiſtoit à ſoigner & à former la taille, les forces de leurs fils, & les charmes naiſſans de leurs filles. Les peres avoient pris ce ſoin à leur égard; ils le prenoient pour leur poſtérité. La danſe, une muſique ſimple, une fable qui flatte les ſens, & qui les ouvre au plaiſir; c'étoit là tout ce qu'ils apprenoient. Ainſi l'on formoit leur corps; ainſi leur enſeignoit-on la véritable jouiſſance de la vie.

Trois fois heureux un pays ignoré, à l'abri de la communication avec

ſes voiſins, & des corruptions qu'elle entraîne !

Jouir des dons de la nature, chanter un hymne au ſoleil & à l'amour, c'étoit là tout leur culte. Leurs ſacrificateurs & leurs prêtreſſes étoient les meilleurs chanteurs & les meilleures chanteuſes. Ils célébroient les louanges des immortels dans un boſquet obſcur, parfumé par des citroniers voiſins. Ils n'élevoient point de temple à leurs divinités bienfaiſantes. Là où le prêtre enferme ſon dieu ſous un toît entre quatre murs, il conſtruit en même-tems le trône de ſa puiſſance ſur le cœur & l'eſprit de ſes concitoyens. Les Circaſſiens éviterent ce pouvoir déteſtable, non par réflexion, mais une fois le ſort rendit juſtice à l'innocence.

*

* *

*

*

L'époque fatale de la Circaſſie s'approchoit. Tout doit végéter, croître, mourir & diſparoître. Comment l'heureuſe Circaſſie auroit-elle pu échapper à la loi commune ? L'univers, ce coloſſe, jouet d'une puiſſance inviſible, redoutable, ſuccombe ſous elle.

Orancia, roi des Circaſſiens, vécut juſqu'à l'âge de trente-cinq ans, ſuivant les mœurs de ſes peres. Conformément à l'uſage du pays, on lui avoit donné une épouſe fort jeune ; il auroit paiſiblement terminé ſa carrière, ſi, ſous ſon règne, le Coq d'or, le ſoutien de l'heureuſe conſtitution de la Circaſſie, n'étoit

tombé entre des mains féminines.

La fée Morena, protectrice de l'empire, en confiant ce Coq à l'un des plus anciens ſouverains de la Circaſſie, avoit dit : « Auſſi long-» tems que cet animal reſtera ſauf » & intact, le repos du roi & de » l'empire ne ſera pas troublé ; mais » le moindre mal fait à ce Coq pro-» duira une confuſion terrible dans » les têtes des ſouverains & des » ſujets. Les anciens uſages, fon-» demens de la félicité du pays, » courront riſque d'être changés » contre des coutumes, des mœurs & » des opinions, qui feront perdre aux » Circaſſiens les douceurs de la vie ».

Ce Coq étoit la plus jolie petite bête du monde, ayant un plumage d'or, une belle crête rouge, des pieds mignons, & d'une couleur

cendrée argentée, ne prenant aucune nourriture, ſe repaiſſant de ſes triſtes penſées, de réflexions philoſophiques, de revêries amoureuſes, & chantant du reſte à l'heure accoutumée, comme un Coq ordinaire. Un ſeul défaut défiguroit ce charmant animal, au grand chagrin de ceux qui le voyoient. Une vilaine plume couleur de ſouris, avec des raies jaunes, lui deſcendoit ſur la crête & le bec, comme la corne d'un bélier; elle étoit d'une grandeur énorme. A peine pouvoit-on voir le Coq: elle le couvroit tout entier, & preſſoit le cerveau du pauvre animal. On voyoit ſa douleur ſe peindre en une ſombre mélancolie dans ſes yeux intéreſſans, & de cette plume dépendoit le ſalut de la Circaſſie.

Les rois & les ſujets ne connoiſſoient pas encore le cocuage. La fée, dans ſon eſprit prophétique, annonça ainſi le ſort de l'empire :

« Dès l'inſtant où l'on enlevera au » Coq cette plume fatale, les mo- » narques de la Circaſſie, ſervant » d'exemple funeſte à leurs ſujets, » éprouveront le ſort des nations » éclairées & policées, qui ſe ga- » rantiſſent contre ce mal par des » loix & des peines. Cette ſeule cir- » conſtance entraînera la deſtruction » des mœurs. La liberté de violer » les loix s'introduira du moment » où l'on adoptera les ſciences, une » religion étrangères, & un régime » éclairé, pour ſe préſerver des maux, » ſuite de trop de lumières ».

Infortuné pays, ſans expérience ! La crainte d'un mal terrible, inconnu

s'empara des esprits, & y jetta l'effroi. On eut recours à tous les moyens imaginables, pour prévenir un si grand malheur. Un courtisan qui, par hasard, avoit puisé quelques instructions dans notre monde mieux policé, proposa le principal & le meilleur remède, suivant les apparences; il consistoit:

A faire mystère à tout le beau sexe, à la reine même, de la terrible prédiction de la fée, à dérober le Coq à leurs regards, & comme on ne pouvoit plus nier son existence, à les repaître de toutes les fables que l'esprit des Circassiens seroit capable d'inventer sur son compte.

Infortuné pays! jusqu'à présent tu ressembles à d'autres empires en

un ſeul point. Ta félicité dépend d'une bagatelle ; mais je crains que bientôt des frivolités ne décident de ton ſort.

Le Coq, toujours abattu, ne prenoit pas de nourriture. Pour adoucir ſon triſte ſort, on lui donna une cour brillante. Il eut un palais magnifique, ſes chambellans, ſes officiers, ſes cavaliers, ſes laquais, ſes écuries, ſes jardins. Afin de le ſouſtraire aux yeux du beau ſexe, & de le garantir de la ſéduction, on forma une garde particulière pour environner cet auguſte animal, & l'on ſtatua que l'approche d'une femme quelconque, fût-ce même la reine, coûteroit la vie à ſes ſurveillans négligens ou infidèles. C'étoit la ſeule loi criminelle qui exiſtât en Caſſie.

Les ſages du pays avoient rédigé un code de cérémonies à obſerver avec le Coq, & des édits & réglemens promulgués à ce ſujet. Hélas! pourquoi cet ouvrage important n'eſt-il pas parvenu juſqu'à nous? Les courtiſans donnent la torture à leur eſprit pour imaginer tous les jours un nouveau culte à rendre à leurs idôles. Ils y en trouveroient un tout préparé, auquel, malgré leurs recherches, ils ne ſongeront jamais. Les politiques y liroient une grande leçon; ils verroient combien il faut de prudence pour conſerver toujours la même élaſticité au reſſort (1) principal de la machine de l'état.

(1) Cette expreſſion eſt très-heureuſe en Allemand. Dans cette langue, le même mot déſigne

Mais que peuvent un code, des cérémonies, & des ſtatuts contre le deſtin ? Que peuvent des gardes multipliées & des forts élevés contre la beauté, & contre le courage qu'elle inſpire ? Ici échouent l'eſprit & la fermeté du conſul d'une mince république du St.-Empire, comme le conſeil & la puiſſance du ſouverain des plus vaſtes états.

* * *

La fille du roi Orancia avoit paſſé ſa quatorzième année. Ai-je beſoin de te peindre une beauté, adorable Aſpaſie, quand je t'ai ſi ſouvent

---

une *plume*, & un *reſſort*; de ſorte que l'auteur fait alluſion à la plume du coq, d'où dépendoit le ſort de l'état. *Note du Traducteur.*

ſurpriſe dans un bain ſecret, contemplant tes attraits dans une voluptueuſe rêverie? Le cryſtal de l'onde où tes formes divines ſe multiplioient comme par un enchantement; plus que tout cela, mes yeux, mes ſens, ma langue glacée d'admiration, qui, par l'approche de la tienne, devint bientôt le ſiège de raviſſemens délicieux, te l'ont mieux retracée que je ne pourrois la décrire. Dévoré des feux brûlans de l'amour, ton image va s'échapper de mon imagination, mes levres la retraceront traits pour traits; & quand j'aurois tout articulé, tu te connois mieux que le plus habile artiſte n'eſt capable de te rendre ſur la toile. Ne vis-je pas un ſourire mocqueur ſur le bord de tes lèvres, quand *Battoni*, avec ſon coloris

transparent, te peignit en Leda? Le disciple d'*Appèle*, malgré la chaleur de son imagination, pouvoit-il deviner ce que ton aimable modestie lui cachoit? Le souris que tu cherchois à lui dérober, a trahi ton cœur.

Te rappelles-tu avec quelle douce admiration nous nous arrêtâmes dans les galeries des *Borghèse*, des *Barbarigo*, devant la beauté surprise dans des situations douces, pures & voluptueuses? Avec quels soins nous cherchions à jouir de leur vue, comme l'artiste inventeur, ivre de plaisirs & d'amour, après les avoir achevées! & quand je me sentois dans cet enthousiasme, avec quelle rapidité mes yeux glissoient de l'image sur ta figure, où je trouvois cette beauté animée des dons brillans de la santé, de l'esprit le plus

enjoué, de toutes les richeſſes, & des ſources du plaiſir!

Quels momens!

Depuis que je t'ai vue, chère Aſpaſie, il n'exiſte dans mon cœur qu'une image de la beauté; c'eſt à elle que reſſemble Roſe, la princeſſe de Circaſſie. Tu la connois cette image; & ceux qui liront ces caractères après toi, ne ſont-ils pas maîtres d'y ſubſtituer l'objet le plus parfait à leurs yeux?

Telle étoit Roſe. Avec ſes belles mains, elle agitoit les cordes de ſa guitare, & l'accompagnoit de ſa voix mélodieuſe. De l'eſprit, de l'enjouement, beaucoup de ſenſibilité, & une imagination exaltée par les fables de l'orient, tout cela joint à ſes attraits, rendoit quiconque la voyoit, auſſi heureux qu'infortuné.

Mais peu de perſonnes jouirent de ce bonheur. Au grand chagrin de la famille royale & des courtiſans, la princeſſe étoit d'une bizarrerie la plus extraordinaire & la plus outrageante que l'on puiſſe avoir à la cour. Elle prenoit ſa ſource dans une organiſation délicate. Roſe ne pouvoit rien ſouffrir de laid, de défiguré, de tortu, dans ceux qui l'approchoient, tant pour les dehors que pour l'ame. Ses ſens étoient cruellement offenſés par la vue d'un objet trop éloigné de l'idée qu'elle ſe formoit des autres par la contemplation de ſes charmes & des perfections de ſon ame. Elle ne pouvoit pas même en ſoutenir la préſence, & ſe voyoit obligée de quitter au plutôt un être ſi fatal. Pour prévenir ſa fuite, on s'éloignoit en ſilence. Le repos &

la tranquillité de la princeſſe dépendoient de cette bizarrerie, & elle éprouvoit, à la vue d'une ſemblable perſonne, ce que nous ſentions, quand une voix Françoiſe, voulant imiter *Marcheſini* ou *Viganoni*, écorchoit nos oreilles. Cependant, il y auroit encore eu du remède au mal; mais Roſe étant également ſenſible aux travers de l'eſprit, quel moyen de lui rendre les courtiſans ſupportables? Le roi ſe déſeſpéroit, les dames railloient, les courtiſans maudiſſoient cette bizarrerie, & à la fin on ne trouva plus de milieu entre ces deux moyens: Souffrir que la Cour de Circaſſie ſe changeât en déſert, ou renfermer la princeſſe avec un certain nombre d'élus dans ſon pavillon.

Les Circaſſiens étoient un peuple

doux & humain. Les moyens proposés le prouvent. La cour ressembloit assez aux autres cours, à l'exception des vices dominans ailleurs. Chez les peuples civilisés, ils distinguent le courtisan de l'homme ordinaire. Le premier ose s'y livrer avec un certain éclat, & impunément. Innocens des défauts de leur figure, les courtisans l'étoient également des sottises que leur langue articuloit comme des propos spirituels ou galans. La princesse s'attira la haine générale pour être aussi difficile à l'égard des dames que des cavaliers. Ceux-ci, comme celles-là, ne sentoient pas leurs imperfections, & pour se consoler, ils se jugeoient tout différemment que Rose ne les jugeoit.

Ce fut là le premier choc qu'éprou-

vèrent les Circaſſiens, pour le renverſement de leur conſtitution. Le mécontentement & l'aigreur s'emparèrent des eſprits. Juſques-là ils n'avoient pas découvert en eux-mêmes des défauts dignes d'être relevés. La laideur & la beauté, l'ignorance & les lumières, gliſſoient également ſur la ſcène de ce monde. Ce miroir d'une pénible connoiſſance de ſoi-même, préſenté avec tant d'amertume, dut ſans doute produire une ſenſation révoltante dans leurs ames.

*
* *
*

Parmi les victimes de la délicateſſe de Roſe, les plus outragées, & les plus animées d'un deſir de ven-

geance, étoient la princeſſe de Tiffis, grande maitreſſe de la maiſon du roi, & ſon premier miniſtre, ſi l'on peut nommer ainſi un homme, qui dans les tems heureux de la Circaſſie, bornoit ſes fonctions à jouer aux échecs avec le monarque.

La grande maitreſſe ajoutoit à peu d'eſprit, & à beaucoup d'inſolence, le défaut de naſiller, le déſagrément de faire des contorſions épouvantables avec ſa bouche ombragée par un nez très-pointu, & le malheur de montrer, en parlant, un ratelier déshonoré par de nombreuſes pertes. Le miniſtre, malgré ſon rare embonpoint, avoit une voix très-claire, & ſon gros nez étoit dans un mouvement continuel; d'ailleurs, n'ouvrant jamais la bouche ſans dire une platitude, toujours

hautement applaudie par la grande maitreſſe. A la fête du roi, une mépriſe du maréchal plaça ce beau couple en face de la délicate princeſſe. Voici la cauſe de ce malheur. Le maréchal diſpoſa des tables de jeu. Le roi l'avoit repris d'une faute contre l'étiquette ; ce reproche le troubla : il ne ſut plus ce qu'il faiſoit. Autrefois, par une politique adroite, intéreſſée, il avoit toujours ſu aſſigner une place à ce couple dans le ſalon voiſin ; mais aujourd'hui c'en étoit fait de ſon génie & de ſa politique. Courroux des dieux de la terre, que tes effets ſont terribles ! Toutes les parties étoient arrangées ; la grande maitreſſe & le miniſtre reſtèrent ſeuls pour faire celle de Roſe. On connoiſſoit ſa délicateſſe ; le bonheur

de l'approcher étoit le triomphe le plus flatteur pour la vanité. Tous deux ſe ſentirent au faîte de la félicité, & ſe jettèrent des regards victorieux. On s'aſſit. La grande maitreſſe retint ſa bouche en repos; & éleva ſon nez. Le miniſtre fit des efforts pour guider le ſien du côté droit. La princeſſe, au premier abord, ſentit quelqu'inquiétude. Enflé du doux zéphir de la vanité, le couple préſomptueux gardoit encore un ſage ſilence; ils cherchèrent à retenir les mouvemens du nez & de la bouche, & la première inquiétude très-fondée de la princeſſe ſe diſſipa. Le bonheur enivra le gros miniſtre; il ne ſe poſſéda plus, ſe livra à l'enthouſiaſme des ſots, & lâcha, avec ſa voix grêle, une platitude groſſière.

La grande maitreſſe avoit peine à ſe retenir dans ſes flatteuſes illuſions. Maintenant elle applaudit à haute voix aux propos de ſon ami, naſilla, fit manœuvrer ſa bouche, & entr'ouvrit les lèvres. L'ouïe, la vue, l'imagination, tous les ſens de l'adorable Roſe, furent déchirés & troublés par des ſons auſſi déſagréables, & des objets ſi faſtidieux.

Aſtre de la lumière ! dieu des amours ! s'écria la céleſte beauté, & tomba ſans connoiſſance. On accourut à ſon ſecours. La grande maitreſſe naſilloit ; le miniſtre ſifloit à faire mourir l'aimable Roſe. Le roi remarqua la cauſe de ſon mal, & s'en prit avec aigreur à l'imprudent maréchal. Celui-ci n'étoit pas encore revenu de ſon pre-

mier trouble. Etourdi par cette nouvelle cataſtrophe, il cria de toutes ſes forces : « C'eſt le naſillement & » la bouche mal faite de la grande » maitreſſe ; c'eſt le ſifflement & le » gros nez du miniſtre qui ont pro- » duit l'accident ; il faut qu'ils s'é- » loignent — ». Que les Circaſſiens étoient de triſtes courtiſans !

Le couple outragé ne reſpira que fureur & vengeance. Le roi ſentant l'inexcuſable groſſiereté du maréchal, chercha à les engager à la retraite, en leur alléguant des cauſes plus modérées de l'accident de la princeſſe. Il s'épuiſa en diſcours ſuperflus. La grande maitreſſe continua de naſiller, & le miniſtre de ſiffler ; la confuſion devint générale.

Le

*
* *
*

Le maréchal parcourut les ſalons, & éloigna tout ce qui lui parut ſuſpect; mais la dame & le cavalier de la cataſtrophe ne quittèrent pas la place. Tout-à-coup le petit Fanno, le cher Fanno de la princeſſe vint voler à ſes pieds, ſaiſit ſes mains, & d'une voix douce & ſonore la rappella à la vie. Il ne prononça que le nom de Roſe! & ſes lèvres exprimèrent les tendres ſentimens de ſon cœur. Le ſon mélodieux de ſa voix, ſa ſenſibilité ingénue, tout ajoutoit aux charmes de ſes expreſſions. Fanno étoit le premier favori de la princeſſe; il voyoit ſon treizieme printems. Roſe

le trouva dans une promenade, gardant ſon troupeau, & chantant dans le boſquet. Ses ſons doux & enfantins y attirèrent la princeſſe. Elle y vit un enfant qu'une Grecque auroit pris pour le fils de la déeſſe des amours. Maintenant il acquéroit la taille d'Apollon. Dans des yeux bleus & tendres, éclatoient la douceur & le ſentiment. Des paupières brunes les ombrageoient & rendoient leur feu plus piquant. Son viſage offroit les proportions les plus heureuſes, & ſon front élevé annonçoit ſa valeur future, & la grandeur de ſon ame. La nobleſſe de ſa taille trahiſſoit également ſa magnanimité, & le plaiſir naiſſant ſur ſes lèvres vermeilles attendoit l'inſtant où des impulſions du cœur plus violentes le feroient

échapper. En un mot, la nature l'avoit doué des dons ſéduiſans de la beauté, d'un rare courage, d'une ame faite pour l'amitié, & d'un cœur auquel il étoit impoſſible de réſiſter. Dès le moment où Roſe le découvrit, il ne quitta plus le pavillon qu'elle habitoit, devint ſon page, & rivaliſa avec elle pour exécuter des morceaux pleins de ſentimens inconnus encore à tous deux.

Le petit page ſe fut à peine approché de Roſe, qu'elle ouvrit les yeux. Fanno lui demanda avec inquiétude la cauſe de ſon mal. Roſe lui dit à l'oreille : « Il ſe trouve ici » des perſonnes qui répugnent à » mes ſens, à mon cœur, je ne » puis en ſoutenir la vue ». Fanno ſe retourne. Ses regards s'arrêtent ſur les coupables ; ils rougiſſent,

& prennent le ſage parti de ſe retirer, en vouant à la princeſſe une vengeance & une haine éternelles. Les dames de la cour ſe dirent à haute voix : « Leur naſillement, leur » ſifflement, & leurs travers en » nombre ont expoſé les jours de la » princeſſe de Circaſſie ».

*

* *

*

Cet événement, & quelques autres ſemblables, en châtiant avec tant de force la vanité des grands du royaume, augmentèrent les murmures & les plaintes. Le roi *Orancia* ne ſut à quoi ſe déterminer. Il chériſſoit tendrement ſa fille, & Roſe l'aimoit comme un bon père; mille fois elle réſolut de ſurmonter

ſes dégoûts en ſa préſence, mais ſa délicateſſe l'emportoit ſur ſes réſolutions ; ſes ſens ſuccomboient, ſes tendres organes étoient prêts à ſe déchirer, & elle ſe voyoit obligée de fuir.

Le roi jugea enfin que ce pourroit être une fée qui ſe jouoit de lui, & pour trouver un remède contre ſes enchantemens, il ſe propoſa d'envoyer un député à ſa protectrice & ſon amie, Morena, ſur le Caucaſe, & bientôt il réaliſa ſon projet.

*
* *
*

Cependant, la grande maitreſſe & le miniſtre tourmentoient le roi. D'autres ſe joignirent à eux. Tous lui firent les tableaux les plus terribles, & menacèrent de quitter ſa

cour, ſi la princeſſe ne demeuroit dans ſa retraite, juſqu'à l'entière guériſon de ſa folie.

Le roi communiqua cette nouvelle à ſa fille, les larmes aux yeux; ſon ſourire, ſa joie, ſon empreſſement à ſouſcrire à ſes vœux, les ſéchèrent auſſi-tôt : « Pourrois-je » faire quelque choſe de plus agréa- » ble & de plus naturel », répliqua la céleſte beauté, » que d'éviter des » perſonnes qui me répugnent, & » que j'offenſe contre l'aveu de mon » cœur ? »

Ranimé par ces paroles, Orancia, plein de courage, retourna chez les grands de ſa cour. Il en avoit beſoin; ſa ſituation étoit critique. Une cabale terrible, tramée par la grande maitreſſe, menaçoit le maréchal, les perſonnes qui

avoient accès auprès de la princeſſe, ceux dont elle aimoit la préſence, & ceux enfin qu'elle ſupportoit ſans douleur. Il s'agiſſoit de perdre le maréchal ; les dames, dans leur fureur, vouloient aller au-delà, & parloient d'enchaîner une ſeconde fois le monarque dans les liens de l'hymen, pour exclure la divine princeſſe du trône. Les hommes démontrèrent que rien ne pouvoit la priver du diadême, ayant pour elle ſes droits & le peuple ; on ne les écouta pas. Les dames de la cour, depuis la grande maitreſſe, juſqu'à la plus jeune, tendirent des pièges à Orancia. Un veuvage de quelques années leur faiſoit eſpérer qu'il ne tarderoit pas à tomber dans leurs embûches. La grande

maitreſſe n'étoit embarraſſée de rien.

Comment parviendrai-je à te peindre ce monarque ? Je ne le puis, Aſpaſie, qu'en te le repréſentant comme l'homme le plus innocent, & le moins dangereux de tous les mortels, & cela ſans art, ſans contrainte, & ſans le ſavoir lui-même. Beaucoup de gens, même des gens d'eſprit, & des connoiſſeurs, prétendent diſputer à un ſi excellent caractère, le mérite de la vertu. Gardons-nous de croire à leur injuſte prévention. Orancia avoit un ſeul défaut, celui d'être prompt à ſe courroucer ; mais il plaçoit à côté de ce foible une ſi longue patience, que cette ſeule vertu royale auroit abondamment com-

penſé en lui toutes les foibleſſes de l'humanité. La patience eſt une vertu ſi rare ſur le trône ! D'ailleurs, robuſte, vigoureux, bienfait, & réfléchiſſant ordinairement après avoir agi, ſuite de la vivacité de ſon eſprit. Les conſéquences, en retombant toujours ſur lui-même; qui pourroit être aſſez injuſte pour lui en faire un crime ? Tel étoit le monarque que la princeſſe de Tiflis, grande maitreſſe de la cour, entreprit d'aſſujettir à ſes vues.

*
* *
*

Cependant Roſe avoit quitté la cour, & s'étoit retirée dans un pavillon un peu éloigné du palais. Le petit Fanno, quelques Pages, pluſieurs jeunes amies, en-

tr'autres, une aventuriere chrétienne, composoient sa Cour. Heureux le mortel qui osoit contempler ce paradis terrestre ! Là, le grand Mahomet a puisé le plus beau, le plus sage chapitre de l'alcoran. Des prairies & des ruisseaux, des vallons & des collines, enrichies de moissons dorées, de citrons & d'oranges, couvertes de la douce verdure des oliviers, animées par le chant séducteur des oiseaux. Les vignes s'étendoient d'un arbre à l'autre, & s'entrelaçoient en festons. Les sombres cyprès, agités par un léger zéphir, formoient des groupes autour d'une source limpide. Philomèle, du faîte d'un arbre, exécutoit ses concerts, & rempliſſoit l'imagination de douces rêveries. Le terrain

étoit un tapis frais, uni & verd, foulé en cadence par les pieds légers des jeunes danseuses, conduites par la princesse. Ici Fanno développoit la souplesse & la grace de ses mouvemens, l'expression d'un cœur innocent. Entraîné par une joie enfantine, il sembloit voler en présence de Rose; par une agilité inconcevable, tout d'un coup il se tournoit contre elle dans une attitude qui peignoit la violence de ses desirs. D'abord la princesse l'évitoit, puis elle l'attiroit; ensuite, semblable à un être immatériel, elle voloit sur le tapis, & revenoit rapidement à lui. Fanno, comme un zéphir léger, saisissoit ses belles mains, embrassoit sa taille avec grace; & tous deux, enivrés de torrens de joie, disparoissoient aux yeux incapables

de ſuivre la rapidité de leurs mouvemens. Aſpaſie, tel autrefois tu vis le jeune Veſtris animant les notes de Rouſſeau dans le Devin du Village.

La danſe faiſoit place aux concerts, les concerts à des jeux innocens, pleins de gaieté, les jeux au récit des fables & des contes, où Fanno & la jeune chrétienne excelloient. Les récits de Fanno alloient toujours plus directement au cœur des jeunes filles. Ils naiſſoient d'une imagination vive, inculte, d'un cœur plein du beſoin d'aimer, & d'une tête ſans expérience. Sophie ornoit les ſiens d'uſages, de mœurs, d'opinions étrangères, d'un nombre d'expériences faites par mer, & ſur le continent, & enchaînoit ainſi l'eſprit des jeunes pages. Sou-

vent, par un zèle ſacré, elle les décoroit d'hiſtoires tirées de ſa religion. Roſe l'aſſura qu'elle ne prenoit aucun goût à ſes fables, à cauſe de leur ténébreuſe obſcurité, de leur triſteſſe, & de leur peu d'enſemble. Elle n'en fit plus uſage devant la princeſſe, & en entretint ſécrettement les curieux. Ainſi des jours heureux ſe ſuccédoient; on n'en voyoit pas arriver avec peine, excepté celui où les pages étoient obligés d'accompagner la princeſſe en cérémonie à la cour. Là, ils s'endormoient ordinairement tous, à l'exception du ſeul Fanno, toujours d'une humeur enjouée. La princeſſe y prenoit des vapeurs par les raiſons connues.

*
* *
*

Avant le retour des envoyés du Caucaſe, la grande maitreſſe réuſſit à livrer un aſſaut au cœur du roi Orancia. En amour, le premier choc eſt toujours remarquable. Arrêtons-nous un inſtant aux détails de celui-ci.

Tous les jours, après le repas, le roi faiſoit un petit ſomme; & au ſortir de ce ſommeil, il jouoit aux échecs avec ſon premier miniſtre. Celui-ci, ſuivant ſa coutume, étoit entré dans le cabinet du monarque, avoit poſé l'échiquier ſans rien dire près d'une fenêtre, en face du jardin du Coq, & attendoit reſpectueuſement l'attaque de Sa Majeſté.

La ſéance duroit communément une demi-journée ; elle ſe paſſa ſans être interrompue par une ſeule parole. Le roi avoit de l'humeur, des diſtractions. Il quitte l'échiquier, & ſe rend au jardin du Coq. Le miniſtre ſuit. Le monarque rentre dans les jardins de ſon palais, & après une promenade muette de plus d'une heure, il porte la main au front, & dit au miniſtre : » Par le ſoleil, la vie de ce Coq » n'eſt pas la plus gaie ! »

C'étoit le propos ordinaire du roi, quand il ne ſavoit quoi dire, & le miniſtre répondoit reguliérement :

« Sur-tout puiſque l'on aſſure » que c'étoit autrefois un prince de » beaucoup d'eſprit & d'enjoue-

» ment, & ſeul digne d'être com-
» paré au roi Orancia ».

Aujourd'hui cette réponſe manqua ; elle étoit pour le roi une eſpèce de réplique, qui lui indiquoit ce qu'il devoit répondre. Il ne put continuer ſes anciennes ſentences. Un ſoupir aigu du miniſtre lui tomba ſur le cœur, & lui arracha une phraſe.

« La ſolitude engendre l'ennui, » ſiffla le miniſtre.

« L'ennui, dit-on, eſt le frère de » la mort« ; » graſſeïa Orancia.

LE MINISTRE.

Il faut prévenir ce mal.

LE ROI.

Comment le Coq le peut-il ?

LE MINISTRE.

Les femmes rempliſſent les heures de loiſir du jour & de la nuit.

LE ROI.

Il y eut un tems où la reine des échecs étoit rélevée par ma défunte épouſe, & les jours & les nuits me paroiſſoient moins longs.

LE MINISTRE.

Par le Coq! il faut donc que Votre Majeſté choiſiſſe une autre reine parmi les dames de ſa cour.

LE ROI.

Cela demande du tems, de la peine, & des réflexions.

LE MINISTRE.

Raiſon de plus de ſe preſſer. Je

connois une dame, une veuve, belle, & remplie d'eſprit, enthouſiaſmée des mérites de Votre Majeſté depuis pluſieurs années, & dévorée par une flamme qu'elle cherche à cacher.

LE ROI.

Il y auroit d'autant moins de difficulté. Qui eſt-elle?

LE MINISTRE.

La princeſſe de Tiffis, grande maitreſſe de Votre Majeſté.

LE ROI.

Ses naſillemens cauſeront la mort à ma fille. Hors de là, je n'aurois rien à oppoſer à ſes nobles feux. Ce défaut ne m'affecte point.

LE MINISTRE.

Sire, elle ne naſille pas ; c'eſt un agrément dans ſa voix, que toutes les dames tâcheront de copier.

LE ROI.

J'aime en effet ſa voix ; mais d'où eſt venu l'autre jour l'accident de ma fille ?

LE MINISTRE.

Par la malice du maréchal, & quand même la princeſſe votre fille n'en ſeroit pas ſatisfaite, on pourroit cependant arranger les choſes...

LE ROI.

Je voudrois qu'elles le fuſſent, & que Roſe applaudît à ce choix.

En diſant ces mots, Orancia prit

par une autre allée. Suivit une ſcène muette. Le roi ne ſongea plus à la choſe; dès-lors le miniſtre s'en occupa plus ſérieuſement.

Ils entrèrent dans un pavillon. Le haſard y avoit également conduit la grande maitreſſe. Son habillement étoit auſſi léger, auſſi frais, auſſi ſéducteur que la toilette d'une Circaſſienne le permet, & je n'en connois pas de plus propre à faire reſſortir les charmes de la beauté. Malgré ſon naſillement, ſa bouche de côté, ſon nez aigu, tout cela d'ailleurs n'affectoit pas Orancia, ſa taille étoit ſvelte, ſon ſein arrondi reſpiroit voluptueuſement ſous des gazes complaiſantes, une petite main douce terminoit un bras d'albâtre, richement fourni, & tous ces attraits ſéparés étoient

relevés par un pied que les graces mêmes avoient pris ſoin de former. Quant à ſon eſprit, le jugement d'Orancia s'accordoit avec l'opinion générale.

La grande maitreſſe, négligemment couchée ſur un ſopha, paroiſſoit enſevelie dans une rêverie douce & pénible à la fois. Tout-à-coup elle entend du bruit, ſe retourne, & voyant le roi, jette un cri d'une agréable ſurpriſe. Ses joues ſont en feu. Ce cri auroit privé la céleſte Roſe de l'uſage de ſes ſens. Il n'en fut pas ainſi du monarque ſon père. La grande maitreſſe veut s'enfuir. Orancia, ſans doubler le pas, dit: « Par le Coq de mes pères, » ſuis-je donc ſi redoutable? » A ces mots, elle n'oſe plus ſe retirer. Orancia s'en approche dans le mo-

ment où ſon ſein agité palpitoit délicieuſement. Cette vue, & ce qui l'a précédée, trouble le roi; il offre le bras à la grande maitreſſe; & ſe trouvant en face du pavillon du Coq, il retrouve ſon ancien propos.

« Par le ſoleil ! la vie de ce Coq » n'eſt pas la plus gaie ».

Et cette fois-ci le miniſtre ne manqua pas d'y répondre par ſon ancienne ſentence. La princeſſe s'appuie avec indolence ſur le roi, le regarde en face, & laiſſe tomber ſa main ſur la ſienne, en diſant :

« Mais quelle eſt donc l'aventure » de ce Coq ? Pourquoi tout le » monde le plaint-il ? »

Le monarque entendant le mot de Coq dans la bouche d'une femme, changea de couleur à la manière

de ſes ayeux, & articula quelque choſe d'obſcur & d'inintelligible pour lui-même. Le miniſtre le tira d'embarras, & c'eſt pour cela que les rois ont toujours de ces êtres à côté d'eux.

« L'ennui eſt le frère de la mort »; dit le miniſtre.

« Qui le ſait mieux que moi, » naſilla la dame, « abandonnée dans un » âge où l'on trouve ordinairement » les inſtans trop courts ? » Ses yeux ſe baiſſerent ſur ſon ſein.

Rien ne trouble plus un homme d'eſprit qu'un tel ſein, & quand les regards de celle qui le porte, s'y arrêtent, c'eſt une figure de rhétorique à laquelle on ne peut réſiſter. Les yeux d'Orancia baiſſerent innocemment du même côté ; tous

deux les relevèrent, & leurs regards ſe rencontrèrent.

La cabale ayant une fois établi ſon trône à la cour de Circaſſie, elle ne manqua plus d'inſtrumens néceſſaires à ſes fins. Le maréchal eut des rapports fidèles de ce qui venoit de ſe paſſer, il les communiqua à ſon parti ; tout le monde en fut indigné. Les uns recoururent aux ſarcaſmes ; les plus ſages ſongèrent aux moyens de détourner le coup. La ſituation du maréchal étoit critique.

Cependant la céleſte Roſe jouiſſoit de toute la félicité de la jeuneſſe ; la joie & le plaiſir la reveilloient le matin, & l'endormoient le ſoir. Ordinairement Fanno conduiſoit la bande joyeuſe, non loin

du

du cabinet de la princeſſe, dans un ſombre boſquet ; là ils exécutoient des concerts mélodieux, interrompus par le chant des roſſignols, & aux ſons enchanteurs de l'harmonie, Roſe voloit dans les bras légers du ſommeil.

Le moment s'approchoit, où des preſſentimens qu'elles ne peuvent ni expliquer ni peindre, s'emparent du cœur des jeunes beautés. De légers ſoupirs, chargés de tendres deſirs, de ſenſations inconnues ; s'échappent d'un ſein doucement agité. Les ſonges deviennent plus fantaſtiques, plus troublés. Des réflexions involontaires viennent ſiéger inſenſiblement ſur un front uni. Les yeux s'attachent plus long-tems à tel ou tel objet, & dans de douces rêveries s'élevent quelquefois

ſur de vaſtes domaines, loin de leur imagination, mais bien près de leur cœur. Tendre Aſpaſie, tu te rappelles ces doux momens, où les preſſentimens, l'eſpoir, les vœux, la crainte, le deſir, le ſonge, la veille, tout, ſe confond dans un point inexplicable. Ne te trouvois-tu pas dans un de ces inſtans de rêverie, quand je te vis pour la première fois ſur le *Corſo* à Naples? Les voitures s'arrêtoient près de la *Chiaia*; la tienne étoit non loin du *môle*; ta tête repoſoit ſur ton bras gauche, & tes yeux ſe promenoient ſur les flots de la mer, qui s'élevoient, & reculoient à l'éclat du ſoleil couchant. Tes regards s'arrêtèrent enfin à l'approche des ombres obſcures qui enveloppent à cette heure les rochers élevés

au-deſſus des ondes de notre isle fortunée. Les rayons dorés ſe réflechiſſoient ſur tes joues, & les ſentimens de ton cœur perçoient au travers de tes yeux en flammes violentes, & rendoient hommage à un Dieu que tu ne connoiſſois pas encore. Qu'ai-je lu dans tes regards, dans ta beauté pleinement dévoilée ? Enchanté, ravi, je m'arrêtai non loin de ta voiture, & je te ſuivis juſqu'à ce que la nuit te dérobât à mes yeux. Roſe ſe trouvoit alors dans la même ſituation que ta franchiſe m'a depuis avouée. Le ſonge lui étoit comme la veille, & la veille comme un ſonge. Les ſons de ſa guitarre prenoient des eſſors plus animés, plus ſentis, & ſouvent ſes chants alloient ſe perdre dans la voix de Fanno. Ses regards

s'arrêtoient quelquefois ſur ſes joues, & ſur les boucles flottantes de ſes cheveux blonds. Le petit page répondoit par un ſourire reconnoiſſant, & la tiroit de ſes rêvêries par d'agréables entretiens. Sophie ſe rappelloit avec plaiſir ce moment de ſa vie; le dénouement lui avoit tout expliqué. Elle remarqua l'état de Roſe, & fit inſenſiblement entrer dans ſes contes, des obſervations qui captivoient l'attention de la céleſte princeſſe.

*
* *
*

La réponſe de la fée fut celle-ci:

» Orancia, roi des Circaſſiens,
» garde le Coq comme la prunelle
» de tes yeux; que ton front & celui

» de ta poſtérité ſoit libre d'un poids
» incommode & fertile en inquié-
» tudes ! La prudence, la ſageſſe &
» l'intérêt de la Circaſſie exigent que
» la belle Roſe ſoit promptement
» chargée des chaînes de l'hymen.
» Sa virginité met le Coq en danger.

» Quoique tu faſſes, Orancia,
» fais-le bientôt ».

Rien n'étoit plus aiſé que de ſuivre les ordres de la fée au premier chef. Au nom du Coq, tous les cœurs furent ſaiſis d'effroi. Les Circaſſiens ne connoiſſoient pas les dangers dont ils étoient menacés. Ils s'imaginoient qu'ils alloient être tous changés en monſtres.

Le ſecond point étoit un peu moins facile. Où chercher, où trouver l'homme qui pût ſe préſenter

avec avantage aux regards difficiles & purs, à l'oreille délicate & mélodieuſe, & aux ſens épurés de la céleſte Roſe ?

Il fut réſolu de propoſer la choſe à un grand conſeil, choiſi d'entre les plus ſages de la cour, préſidé par le roi.

Les Circaſſiens s'aſſemblèrent. On traita l'objet avec l'intérêt national qu'il méritoit. Le plus grand nombre fut d'avis de préſenter les plus beaux des jeunes Circaſſiens à la princeſſe l'un après l'autre, & de reconnoître, pour futur Souverain de la Circaſſie, celui qu'elle choiſiroit.

Alors ſe leva le premier miniſtre, animé de l'eſprit de la grande maîtreſſe, qui, en ſecret, forgeoit de vaſtes plans. Après avoir long-tems

parlé, ſans ſe comprendre, & ſans être compris; il mit enfin au jour l'opinion inſpirée par la dame.

« L'avis de la plus grande partie » de ce conſeil n'eſt pas ſans doute » à rejetter ; mais l'aſtre du jour » ſemble avoir puni la princeſſe, » pour le tourment de la patrie, » de l'humeur la plus bizarre. Juſ- » qu'ici, elle a vu à la cour tout ce » qu'il y a d'enjoué, de beau, de » parfait, de ſpirituel en Circaſſie; » cependant elle n'a ſenti pour per- » ſonne un goût, une inclination » particulière. Il eſt donc à craindre » qu'elle ne montre le même dé- » dain dans ce choix néceſſaire. Le » danger eſt preſſant à cauſe du » Coq. Je penſe qu'il faut envoyer » le portrait de la princeſſe avec » une eſquiſſe fidelle de ſon carac-

» tère dans les pays étrangers, &
» inviter leurs princes & leurs che-
» valiers, à venir en Circaſſie ſe
» préſenter à la plus belle princeſſe
» du monde, afin qu'elle choiſiſſe
» un époux au milieu d'eux. Je ſuis
» sûr que cette nouvelle excitera
» une fermentation extraordinaire
» dans l'orient & dans l'occident.
» La vanité & l'amour-propre rem-
» pliront notre capitale d'étrangers.
» Nous aurons en même tems l'a-
» vantage de voir les mœurs, les
» uſages, & les coutumes des au-
» tres peuples, & de nous convain-
» cre de notre grande ſupériorité.
» Cependant, je ne m'oppoſe pas à
» ce que les indigènes n'aient auſſi
» le droit de ſe préſenter; mais je
» ſerois d'avis que l'on différât leur
» préſentation, juſqu'à l'arrivée des

» étrangers, pour satisfaire, en un » seul jour, les bizarres caprices de » la princesse ».

Ce dernier point fut d'abord arrêté en secret entre le ministre & la grande maitresse; ensuite entre eux & le roi, & il fut si inviolablement arrêté, que les intrigues du maréchal & de son parti échouèrent.

*
* *
*

On observa un si rigoureux silence sur le conseil qui venoit de se tenir, que toute la ville en fut bientôt instruite. Sophie apporta cette nouvelle au pavillon de la princesse, en raconta la conclusion avec beaucoup d'emphase & de joie, & supplia la céleste Rose de

prendre un époux de sa nation, pour l'amour de son bonheur dans cette vie, & sa félicité dans celle qui la suivroit. Rose n'y fit aucune attention, & tomba dans de tristes rêveries; enfin elle leva les yeux, & les jetta avec douceur sur son page.

« Pourquoi t'affliges-tu, Fanno? »

Le page répondit : « Je souris » quand tu souris, je m'afflige quand » tu es triste ».

LA PRINCESSE.

« Non, Sophie, point d'époux » de ta nation; pas d'homme sur la » surface du globe ne peut me » plaire, ne peut me rendre plus » heureuse ».

Sophie sourit d'un sourire équivoque.

LA PRINCESSE.

« Et pourquoi fait-on tous ces » préparatifs ? Pourquoi veut-on » me traîner si jeune aux autels, & » me rendre malheureuse?

SOPHIE.

» A cause du Coq, princesse!

LA PRINCESSE.

« Comment? Pourquoi?

SOPHIE.

» A cause du Coq gardé depuis » tant de siècles dans cet autre » palais.

TOUS ENSEMBLE.

» A cause du Coq? Pourquoi à

» cauſe du Coq ? Qu'a de commun
» le Coq d'or avec l'hymen de la
» princeſſe ?

SOPHIE.

« On dit qu'il eſt expoſé à je ne
» ſais quel danger auſſi long-tems
» que la princeſſe ſera libre. Nous
» avons appris tant de choſes mer-
» veilleuſes & extraordinaires de ce
» Coq, que nous ne ſavons plus
» qu'en penſer.

LA PRINCESSE.

» Qu'en ſais-tu, Sophie » !

Dans ce moment, on annonça l'arrivée du monarque. La troupe enjouée de cette jeuneſſe fut auſſitôt diſſipée. Roſe & ſes principales

compagnes entrèrent dans le ſalon pour attendre le roi.

*
* *
*

La choſe avoit été réglée entre le monarque & le miniſtre. Son but étoit de ſonder le cœur de ſa fille ſur la démarche qu'il avoit faite, & de ſavoir en même tems ſi elle ſe réſoudroit à recevoir la viſite de la grande maitreſſe, circonſtance ſur laquelle celle-ci inſiſtoit avec opiniâtreté, pour redonner de la conſidération à ſa figure. Le miniſtre, après avoir duement inſtruit le roi, s'arrêta à l'entrée principale, dans la modeſte crainte que ſa préſence ne gâtât le traité.

La grande maitreſſe, de ſon côté,

disposoit tout, pour porter la mort à Rose dans son pavillon. Après les premiers témoignages d'amitié entre le père & la fille, le roi se coucha sur un divan dans l'un des angles du salon, duquel l'on pouvoit voir la coupole d'or du palais du Coq. Orancia fut si distrait à cette vue, qu'il oublia tout ce que lui avoit dit le ministre, & entama la conversation par sa sentence ordinaire.

« Par le soleil ! la vie de ce Coq » n'est pas la plus gaie».

Rose ignoroit la réponse usitée du ministre. Elle sauta de son siège, & s'écria : « Oh mon père ! dis-moi » donc, je t'en prie, qu'est ce que ce » Coq dont on sait si peu de chose, » & dont on parle tant » ?

Ce n'étoit pas la réponse qu'O-

rancia avoit attendue. Elle le remit ſur la voie ; la rougeur & le trouble devinrent ſenſibles ſur ſon viſage ; il articula quelques mots, & voulut ſe ſauver par un ſubterfuge ingénieux, qui excita la curioſité de la princeſſe, plus que tout ce qu'elle avoit entendu auparavant. Il lui dit entr'autres choſes qu'il ne convenoit pas qu'elle s'informât du Coq, puiſque le ſort de cet animal devoit reſter un myſtère impénétrable à toutes les perſonnes de ſon ſexe.

Roſe répondit modeſtement au roi : « Je ſuis fort éloignée de » vouloir pénétrer dans cet impor- » tant ſecret de l'état, au fond il » ne m'intéreſſe pas ; mais je crois » que, ſans offenſer l'état & mon » auguſte père, je pourrois vous

» faire ces innocentes queſtions : « Quel air a ce Coq ? Reſſemble-t-il » à un coq ordinaire ? Eſt-il gai, » eſt-il grand, a-t-il un beau » plumage ? Nos nourrices nous » ont bercées de tant de fables ſur » ce Coq ».

Ce raiſonnement enfantin de Roſe fit ſentir à Orancia toute la ſupériorité de ſon eſprit & de ſa mâle raiſon. Il ſourit, en lui diſant, ſans doute, ce ſont là des choſes dont l'univers entier peut être inſtruit. En même tems il recourut à la politique inventée à ce ſujet par les plus ſages des Circaſſiens, & fit une telle deſcription du Coq, que la princeſſe ne vit, n'entendit plus rien que le Coq d'or. Le monarque vanta ſur-tout ſa beauté, ſon plumage, ſon chant, & finit

par cette exclamation : « Malheu-
» reuſement la pauvre bête eſt tou-
» jours mélancolique ».

Orancia parloit en politique pour le bien de ſon empire. L'effuſion de ſon cœur rendit ſes diſcours éloquens. Roſe reconnut à peine ſon père, & le feu de ſes paroles la perſuada plus des qualités extraordinaires & brillantes du Coq, que tout ce qu'il lui en avoit conté.

Semblable à un Franc-maçon, qui attache la plus grande importance à révéler à la multitude de profanes imbécilles un ſecret que l'on achete à prix d'argent, le monarque, par une ſage politique, ajouta : « Maintenant tu ſais, ma
» fille, tout ce dont j'ai dû t'inſtruire
» par rapport à ce merveilleux Coq;

» tu en fais plus que ta mère future ;
» elle n'en parle jamais, & fe con-
» tente de ce que les chanfons des
» nourrices lui ont appris ».

Orancia fut très-fatisfait de n'avoir pas touché au point principal, c'eft-à-dire, de n'être pas convenu que le bien de l'état dépendoit de ce Coq. Il s'eftima plus heureux encore d'avoir fi adroitement informé fa fille de fes projets ; le miniftre ne pouvoit lui avoir fuggéré cette méthode d'effleurer légèrement un point capital. La manière dont il s'en étoit tiré, prouve donc décidément l'eſprit naturel du monarque.

Roſe occupée juſqu'ici du Coq, en fut ſubitement diſtraite par ces mots : *Ta mère future.* Regardant le

roi avec surprise, elle dit : « Ma » mère future ? ».

Alors le monarque prodigua ses instructions, & l'abondance de ses paroles le rendant toujours moins intelligible & clair, la princesse lui demanda d'un air embarrassé : « Quelle est donc la personne que » vous me destinez pour mère ? »

Orancia répondit avec plus d'embarras encore : » La princesse de » Tiflis ». Et pour prévenir toute impression désagréable, il ajouta sagement : « L'envie, je le sais, ma » fille, l'envie l'accuse de nasiller, » & d'avoir la bouche de côté. On » va même jusqu'à dire que ses im- » perfections ont été cause de l'ac- » cident qui dernièrement a ébranlé » tes nerfs trop délicats ; mais je te » le jure par le Coq de mes pères,

» rien de tout cela n'eſt fondé. Elle » a de l'eſprit comme une fée, & » ce que l'envie appelle *naſiller*, » n'eſt qu'un graſſeyement agréable. » Beaucoup de perſonnes, à ce que » j'ai remarqué, s'efforcent de l'imi- » ter. Crois-moi, mon enfant, rien » n'a été cauſe de cet accident, que » l'accident même ».

Cette période chargée des mots de *naſiller*, *bouche de côté*, & *graſſeyement*, fit un effet très-déſagréable ſur les ſens délicats de la céleſte Roſe. Elle lui rappella avec douleur la ſcène paſſée. Plus d'une fois Roſe fut tentée d'interrompre ſon père ; mais qui pourroit arrêter la langue d'un amant enflammé, quand il s'abandonne aux louanges de l'objet aimé ?

Le monarque, ſans faire atten-

tion à l'effet désagréable de ses propos sur l'esprit de sa fille, continua: « Je voudrois, ma chère fille, qu'un » de ces jours tu reçusses la visite de » ta mère, avec autant d'amitié que » tu en témoignes à ton père ».

La princesse sentit plus vivement ce que lui avoit coûté la première scène ; & songeant qu'un nouvel accident de cette nature seroit pour la reine future la plus sensible offense, elle demanda un délai à son père dans les termes les plus doux & les plus modestes, & le félicita de son bonheur d'une manière dont il ne pouvoit qu'être satisfait. Le point essentiel avoit réussi au monarque, il crut qu'il lui seroit facile de reculer cette visite de son amante.

Plein de cette douce idée, il

s'épuiſa en louanges ſur l'heureux caractère de ſa fille, & ſur ſes rares qualités, & aſſura la princeſſe qu'il dépendoit d'elle de ſe choiſir un époux, ajoutant que le jour approchoit où elle ſeroit obligée de le faire à cauſe du Coq.

Roſe rougit : « A cauſe du Coq, » mon père ! Qu'ai-je dit ? maudit » Coq ! C'eſt pour le bien de l'état, » ma fille, que tu dois choiſir un » époux, & pour nulle autre rai- » ſon, j'en jure par le Coq de mes » pères ».

Ainſi finit une converſation qui cauſa plus d'inquiétudes au roi, qu'il n'en avoit jamais éprouvées dans ſa vie. Il s'avança en triomphe vers le miniſtre, & lui dit à l'oreille : « Tout va bien ! » Le miniſtre

prit ces mots dans le ſens le plus étendu.

*
* *
*

Au moment où Orancia ſe retiroit, ſes diſcours échappèrent également à l'imagination de la princeſſe. Il n'y reſta que ce qu'il lui avoit ſi ingénuement conté du merveilleux Coq, & ce que dans l'enthouſiaſme de l'amour, il lui en avoit confié. Sa beauté, ſon chant, ſa mélancolie, les chanſons de ſa nourrice, tout ce qu'elle en avoit appris pendant ſa vie, ſe préſentoit à ſes yeux. Elle ſe coucha ſur le divan, vit la coupole d'or, & penſa aux difficultés d'approcher de ce Coq, &

tout cela lui rendoit à chaque ſeconde le Coq plus intéreſſant. C'eſt pour l'amour de lui que je dois former des nœuds indiſſolubles ? pour l'amour du Coq d'or ? Pourquoi à cauſe du Coq ? Ai-je quelque rapport avec lui ? Enſuite elle ſe le repréſentoit malheureux, l'entendoit chanter, ſe plaindre, & reprendre ſon humeur enjouée. Son imagination paſſa les bornes, & le deſir de voir le merveilleux Coq ne connut plus de meſure.

La ſuite de la princeſſe la trouva dans cet état. Fanno vola au-devant d'elle comme un éclair. Roſe ſe leva :

« Tout eſt déclaré, mon père » épouſe la princeſſe de Tiflis, & » je dois me charger des chaînes de » l'hymen à cauſe du Coq. »

TOUS.

« A cauſe du Coq.

ROSE.

» Ce Coq eſt l'animal le plus
» merveilleux de la terre.

TOUS.

» Bien merveilleux.

ROSE.

» Sa muſique eſt agréable, ſa mé-
» lancolie d'une triſteſſe mêlée de
» douceur, & ſa beauté raviſſante.

TOUS.

» Son alteſſe a-t-elle vu ce Coq
» incomparable?

» Si je l'ai vu! reprit Roſe en

» ſoupirant ; n'eſt-il pas caché à nos » yeux ? Pourquoi le dérobe-t-on » à nos regards ? Sur qui la beauté » a-t-elle plus d'empire que ſur moi ? » Qui rend-elle plus heureuſe ? » Qui eſt-ce qui eſt plus ſenſible à » la douceur du chant ? & pour- » quoi le cache-t-on ſeulement aux » yeux de mon ſexe ? Pourquoi les » hommes ſeuls oſent-ils le voir ? » Pourquoi nous en parlent-ils » comme d'une bête ſi rare & ſi » merveilleuſe » ?

La princeſſe ſe coucha dans un trouble profond. Il ne fut queſtion ni de danſes, ni de concerts. De toutes ſes compagnes, elle ne retint que Sophie. Aucune d'elles n'étoit moins inſtruite de ce qui regardoit le Coq, & pas une ne pouvoit en parler plus long-tems.

Roſe s'écria comme en ſonge :
« Il faut que je le voie, que je le
» tienne, que je ſache pourquoi je
» dois porter les chaînes de l'hymen,
» à cauſe de ce Coq.

SOPHIE.

» Mais la garde ne permet à per-
» ſonne d'en approcher.

ROSE.

» Sophie, il faut que j'aie ce Coq;

SOPHIE.

» Il faudra donc chercher à l'en-
» lever. Rien n'eſt plus facile. Je
» connois un jeune homme qui,
» pour plaire à votre Alteſſe, ſe
» jetteroit dans les flammes ».

Je le connois, & je donnerois

mes jours pour ſauver les ſiens, dit en ſecret le cœur de Roſe.

*

* *

*

Le Page ne perdit pas un trait du trouble & des deſirs exprimés ſur le viſage de la belle princeſſe. Il ſe retira dans un boſquet ſolitaire, & ſongea à ce qu'il avoit vu & entendu. Tout-à-coup un tranſport d'ivreſſe s'empare de ſon cœur. « Que je rendrois la céleſte Roſe » heureuſe, ſi j'accompliſſois ſes » vœux! » Cette idée lui fit éprouver les délices les plus pures. Déjà il tenoit le Coq, déjà il le dépoſoit aux pieds de Roſe; déjà il voyoit ſa ſatisfaction, le ſourire gracieux dont elle récompenſoit ſon ſervice.

Il lui ſembloit ne plus toucher la terre, tant cette idée donnoit de l'élévation à ſon ame. La triſte réflexion vint après, & voulut calmer cette ardeur naiſſante. « Com-» ment arriver juſqu'au Coq ? » Fanno ſavoit trop qu'il n'étoit pas encore dans l'âge d'être admis à voir ce merveilleux animal. « Et ſi » l'on me ſurprenoit ? . . . . . Eh » bien ! je mourrai, mais je n'a-» vouerai jamais la cauſe de ma » témérité ».

Fanno ſe rendit au palais du Coq; trois fois il en fit le tour. Des murs inacceſſibles, des donjons élevés juſqu'aux cieux, voilà ce qu'il y découvrit; mais ces murs, ces donjons n'ébranlèrent pas les projets du jeune homme. A ce hardi deſſein, Fanno joignit celui de

faire à tout le monde myſtère de ſes entrepriſes, juſqu'à ce qu'il pût dépoſer le Coq même aux pieds de la céleſte beauté.

*
* *
*

Le miniſtre ſiffla ces mots, *tout va bien !* à l'oreille de la grande maitreſſe, avant qu'elle parlât au roi. Elle crut la choſe réglée, & fit des préparatifs pour ſe rendre le lendemain en triomphe chez la céleſte Roſe. Auſſi-tôt ſes amies en furent inſtruites, & bientôt toute la ville en fut remplie ; la nouvelle de ſon union avec le monarque n'en étoit plus une. Le parti du maréchal étoit près d'être écraſé.

Les premiers rayons du ſoleil

trouvèrent la princeſſe de Tiffis à ſa toilette ; elle ne put attendre le moment où elle devoit paroître chez le roi. Le miniſtre lui donna la main, & ce beau couple ſurprit le monarque à l'inſtant, où il ne ſongeoit pas encore à les voir. Orancia demanda la cauſe d'une viſite ſi matinale, & le mal-entendu s'éclaircit à la honte & à la confuſion des parties. La grande maitreſſe ſe repoſant ſur ſes charmes inſiſta ſur ſon projet, le colora des tendres ſentimens qu'elle éprouvoit pour Roſe, & proteſta qu'elle ne deſiroit rien avec plus d'ardeur, que de gagner l'affection de cette chère enfant. Le roi ſavoit ce qu'il avoit promis à ſa fille; le miniſtre & la grande maitreſſe le preſſoient, il ne trouva pas de

remède à la chose ; enfin il s'adressa au maréchal confondu, & le députa, chargé de ses ordres, à Rose.

La jeune princesse assise au milieu de ses compagnes, leur racontoit ses songes de la nuit passée. Tous avoient rapport au Coq, & à leur récit les joues du petit Page se peignoient en feu.

L'arrivée du maréchal interrompit Rose ; il demanda une audience particulière au nom du roi, & se trouvant seul devant la princesse, il lui dit :

« Sa Majesté fait prier la prin-
» cesse, sa chère fille, de dé-
» férer cette fois seulement aux
» vœux du meilleur des rois &
» des pères, & d'agréer aujour-

» d'hui une visite dont il ne pou-
» voit la sauver, & qu'il étoit
» encore moins en son pouvoir de
» défendre ».

Déjà la céleste Rose fut touchée de l'aveu de la foiblesse de son père.

Le maréchal continua : « Sa Ma-
» jesté se rappelle très-bien sa pro-
» messe ; mais un malheureux mé-
» sentendu le force à changer de
» volontés. La princesse de Tiflis
» lui a rendu ses devoirs dans ses
» plus beaux ornemens ; elle n'at-
» tend que le consentement de sa
» chère fille pour voler dans ses
» bras, & établir avec elle des
» liaisons durables, qui assureront
» le bonheur de la famille ».

Rose étoit touchée des bontés

de ſon père ; mais une affreuſe idée la tourmentoit : « Si je trompois ſes » eſpérances par un accident ſemblable au dernier ».

Cependant elle dit au maréchal : « Sincerement touchée de l'indulgence avec laquelle mon père a conſidéré juſqu'ici un défaut que, malgré tous mes ſoins, je n'ai pu réuſſir à corriger, je bénis l'aſtre du jour de ce que l'amour de la princeſſe de Tifflis va le rendre auſſi heureux qu'il l'a été par les doux ſentimens, & les attraits de ma mère; mon cœur ſent la plus vive eſtime pour la perſonne qui doit faire la félicité du meilleur des rois. Non-ſeulement je recevrois ſa viſite avec joie, je la lui rendrois même ſuivant mon devoir, ſi...

Oui, ſi ſon naſillement & ſa bouche mal formée ne bleſſoient les organes délicats de la princeſſe, ajouta le maréchal, d'un ton peu flatteur pour la grande maitreſſe.

ROSE.

« Vous vous rappellez la fête de » mon père, j'étois dans un état » cruel; & comment dois-je me » vaincre, ſi le même accident » ſurvient? »

Le maréchal ſe confondit en excuſes ſur ſa faute, ſe plaignit des devoirs embarraſſans de ſa charge, & ajouta: « La viſite de la grande » maitreſſe n'a d'autre but que de » ſatisfaire ſa vanité, elle voudroit » rendre à ſes antiques charmes » leur ancien empire. Je ne vois

» pas pourquoi votre Alteſſe n'o-
» ſeroit ſe prémunir contre tout
» accident déſagréable. La princeſſe
» de Tifflis ſera plus que ſatisfaite,
» pourvu qu'elle puiſſe ſe vanter
» d'avoir rendu viſite à votre Al-
» teſſe. »

ROSE.

» Mais comment me prémunir
» contre ce que mes yeux voient,
» & ce que mes oreilles entendent?

LE MARÉCHAL.

» D'abord votre Alteſſe peut
» avoir conſtamment les yeux fixés
» ſur le tapis de ſon divan; en ſe-
» cond lieu, elle peut prendre le
» plus épais des voiles, & enfin
» ſe boucher les oreilles de ma-
» nière qu'elle n'entende pas le

» moindre ſon de l'inſupportable
» naſillement de la grande mai-
» treſſe.

ROSE.

» Je crois que ma mere a pour
» moi les meilleures diſpoſitions.
» Suivre votre conſeil, ce ſeroit
» l'offenſer plus qu'en refuſant ſa
» viſite.

LE MARÉCHAL.

» Mais ſi je vous apporte la per-
» miſſion du roi de le ſuivre? »

ROSE.

Dans cette ſituation déſeſpérée; je ne ſais à quoi me déterminer. Je vois bien que cette ſenſibilité, qui, d'un côté, me rend ſi heu-

reuſe, de l'autre me cauſera des tourmens éternels.

La grande maitreſſe allant monter ſur le trône, le maréchal ſentit que ſa préſence à la Cour ne ſeroit plus de longue durée. Il ſe diſpoſa à lui cauſer encore, avant ſon élévation, le déſagrement le plus ſenſible. Dans ce deſſein, il courut chez le roi lui rapporter, « que la princeſſe ſe prêtoit à tou-
» tes ſes volontés, pourvu que Sa
» Majeſté lui permît d'employer
» les précautions convenables pour
» ne point offenſer ſa mère; que
» le naſillement étoit auſſi inſup-
» portable à ſes oreilles, qu'une
» bouche mal formée à ſes yeux,
» quoique l'un & l'autre pût être
» un trait de beauté; qu'elle croyoit
» que ce ne ſeroit pas pécher con-

» tre les bienſéances, que de pren-
» dre un voile, & de ſe boucher les
» oreilles. »

« En aucune manière, » répondit Orancia, heureux d'en être quitte à ce prix.

Auſſi-tôt le maréchal retourna chez la princeſſe, & lui dit que le monarque approuvoit tout, & qu'il n'y voyoit rien de contraire à la décence.

*
* *
*

Roſe fit ſa toilette pour recevoir la grande maitreſſe; elle couvrit ſon viſage d'un voile, ſe boucha les oreilles, & attendit néanmoins cette entrevue avec inquiétude: elle prépara des excuſes, ne ſon-

geant pas auſſi peu que ſes femmes, qu'avec un voile épais, on ne voit rien, & que les oreilles bouchées, on ne peut rien entendre.

La grande maitreſſe arriva. On la conduiſit dans le ſalon : elle ſe coucha ſur le divan. Bientôt Roſe parut environnée de ſes eſclaves, & excuſa ſon voile par un mal d'yeux.

La grande maitreſſe commença un diſcours ſur le bonheur d'être unie avec la chère princeſſe. Roſe n'en comprit rien, elle n'entendoit qu'un murmure confus, comme un bruit lointain ; & au lieu de répondre, elle ſe laiſſa entraîner à ſes rêveries ſur le Coq. La grande maitreſſe alors éleva la voix, & le murmure confus ſe changea en un bruit clair déſa-

gréable. Roſe fit tous ſes efforts pour garder la contenance néceſſaire, & la tête remplie du Coq, ſes réponſes étoient les plus ridicules.

La grande maitreſſe, en parlant des qualités du roi, dit, « qu'il » avoit une démarche majeſtueuſe » qui l'enchantoit.

ROSE.

» On regarde ſa muſique comme » la plus douce du monde, & ſes » chants doivent même ſurpaſſer » les accens & le goſier du roſſignol.

LA GRANDE MAITRESSE.

» En vérité, je n'ai pas encore » eu le bonheur de l'entendre

» chanter ; ſans doute il veut me mé-
» nager une agréable ſurpriſe.

ROSE.

» On le dit toujours triſte, Ma-
» dame ; il penche la tête : cela
» n'eſt-il pas malheureux ?

LA GRANDE MAITRESSE.

» J'eſpère diſſiper bientôt cette
» triſteſſe par mon enjouement &
» ma belle humeur. Depuis quel-
» ques jours, il me paroît très-
» gai, & s'il aime la muſique, la
» nature auſſi m'a favoriſée d'un
» peu de voix.

ROSE.

» Ce cher petit, on dit qu'il n'eſt
» pas plus haut que les faiſans d'or
» de mon parc.

LA GRANDE MAITRESSE.

» Le roi de Circaſſie pas plus » haut qu'un faiſan d'or ! »

Cette dernière ſillabe *d'or* frappa les oreilles de la céleſte Roſe, avec tout le naſillement poſſible ; elle s'écria avec douleur : « Oui, oui, » lui-même, le Coq d'or, le Coq » d'or ».

La grande maitreſſe ne pouvoit ſuppoſer que deux choſes, ou que la princeſſe étoit folle, ou qu'elle la plaiſantoit ; & voyant rire le cortège de Roſe, elle ne douta plus de la dernière alternative.

Furieuſe, elle ſe leva, & dit : Sans doute que l'ouïe de la princeſſe eſt auſſi mauvaiſe que ſa vue, ou elle ſe mocque de moi & du

monarque ſon père, ce que je n'eſpère pas. En même tems, elle s'avance vers Roſe, pour lui faire ſes adieux. La princeſſe reſte tranquillement aſſiſe. La colère & la honte s'emparent à la fois de la grande maitreſſe, ces deux ſentimens défigurent ſon viſage; ſes lèvres tremblent, ſon nez baiſſe vers ſa bouche tortue, & préſente une longue pointe blanche comme la neige. Dans cet état, elle relève le voile de la princeſſe, & la regarde avec fureur.

Roſe, éblouie de la lumière, lève avec raviſſement ſes beaux yeux, dans l'idée que la grande maitreſſe eſt partie; mais ſoudain d'épaiſſes ténèbres les couvrent.

La grande maitreſſe commença à concevoir la momerie, ſe con-

tint par décence, ſe retira furieuſe, & montra auſſi peu d'eſprit qu'on peut l'attendre d'une dame qui naſille, & qui va devenir reine.

Après ſon départ, il fut facile de rappeller la céleſte Roſe à la vie. La voix de Fanno opéra encore ce miracle; elle électriſoit la princeſſe. Ses compagnes lui racontèrent ſes nombreux mal-entendus avec la grande maitreſſe; & l'innocente princeſſe, incapable de vouloir ou de projetter du mal, en rit avec elles. Hélas! elle ignoroit les peines que lui préparoit la dame offenſée.

On dit que le courroux d'une femme, s'il tire ſa ſource de l'amour-propre outragé, fait diſparoître l'eſprit, la raiſon & la

modeſtie. Tel fut du moins l'état de la grande maitreſſe. Elle courut chez le roi; dans ſa fureur, elle ne remarqua pas le maréchal, ni quelques autres ſeigneurs de ſon parti, & avec des geſtes menaçans, elle fit la deſcription la plus burleſque de ſon accueil chez la princeſſe; le roi lui répondit tranquillement :

» Je ſuis informé de tout; la
» princeſſe s'eſt couverte d'un voile
» pour ne pas voir votre viſage,
» le plus beau que je connoiſſe;
» elle s'eſt bouché les oreilles,
» parce qu'elle prend le graſſeye-
» ment de votre langue pour un
» naſillement. C'eſt ſa maladie,
» vous ne l'ignorez pas, & je ſais
» gré au maréchal d'avoir trouvé de
» ſi ſages moyens ».

Le maréchal, auquel le roi faiſoit un compliment dans un inſtant peu convenable, ſe retira doucement avant que la furieuſe princeſſe l'eût apperçu. Son ſang bouillonnoit dans ſes veines; mais la tranquillité avec laquelle le monarque lui parla, lui fit un peu perdre contenance; elle ſupprima ſon courroux, & recourut à la ruſe & à la diſſimulation, pour exécuter les noirs projets de ſon ame.

*

* *

*

Avant le coucher du ſoleil, le Page ſe rendit encore une fois au palais du Coq. Son cœur étoit enflammé d'un ſentiment qui brave

toutes les difficultés ; il trouva l'entrepriſe beaucoup plus facile.

Heureux le moment de notre vie, où nous haſardons tout pour prouver l'ardeur de notre amour ! Hélas ! il s'enfuit avec trop de célérité, & bientôt de froides, de triſtes expériences arrêtent le vol hardi & généreux d'un jeune cœur, qui voudroit ſe donner à tous, & rendre tout le monde heureux ! Cette époque eſt indélébile dans la mémoire de l'homme né ſous un aſtre favorable, & ſon ſouvenir le reconcilie ſouvent avec un ſort inhumain.

Le jeune page, plein de ſon noble projet, ſe cacha pendant quelques jours dans des buiſſons ſolitaires. L'ame du héros qui s'avance ſur le champ de bataille, ayant

ayant devant les yeux l'immortalité & les récompenſes du moment, s'il remporte la victoire, ne peut être plus occupé de l'entrepriſe qui doit la lui mériter, que celle de Fanno ne l'étoit de ſon hardi deſſein. Roſe le ſurprit dans cet état. Il ſe tint devant elle, & ne put trouver une ſeule parole.

ROSE.

Fanno!

FANNO.

Princeſſe!

ROSE.

Qu'as-tu, Fanno? Il y a près de deux jours que je ne t'ai vu. Mon Page eſt-il mécontent de moi?

Fanno reſta muet; mais ſon cœur

perça à travers ſes yeux, avec tant de reconnoiſſance & de candeur que Roſe ne put ſe tromper ſur ſon compte.

ROSE, *ſouriant.*

Fanno !

FANNO.

Roſe !

ROSE.

Je vais t'entendre.

FANNO.

Ne me gronde point, ſi je n'ai pas fait de muſique hier, ce n'eſt pas ma faute ; tu ne me paroiſſois point tranquille, & j'ai cru que la muſique te ſeroit incommode.

ROSE.

Tu n'es pas ſincère, d'autres cauſes t'en ont empêché. Fanno n'a-t-il pas toujours été le premier devant mon cabinet ? le premier qui ſautoit devant moi, quand nous allions au jardin ? le premier à raconter une fable ? le premier à commencer les danſes ? Fanno n'étoit-il pas le dernier à la porte de mon cabinet pour emporter le dernier *bon ſoir* de Roſe? Voilà deux jours que tu es inviſible, que dois-je en penſer ?

FANNO.

Roſe ne peut pas penſer du mal de Fanno.

ROSE.

Si je ſavois que pendant ces

deux jours, tu as preſque toujours été hors de mon pavillon, ne devrois-je pas croire que tu as trouvé quelqu'un qui t'eſt plus cher que moi?

A ces mots, les yeux vifs de Fanno s'obſcurcirent, une larme vint s'y montrer. Roſe tira ſon mouchoir, & l'eſſuya. Il approcha ſes lèvres de ſa main. Roſe lui dit d'un air plein de tendreſſe: Qui pourroit être fâché contre toi? La confuſion de Fanno étoit une énigme; l'idée vint à Roſe que Sophie pourroit bien lui avoir parlé du Coq, & qu'il l'évitoit par crainte.

ROSE.

Sophie ne t'a rien dit.

FANNO.

Quoi?

ROSE.

Quelque chose de très-hardi. T'a-t-elle parlé du Coq?

Aussi-tôt les joues de Fanno furent en feu. Le courage remplit son cœur, il s'envola; & la voix de Rose, le son le plus doux, mêlé d'une tendre inquiétude, ne put le retenir.

Rose étoit confuse & troublée; que devoit-elle croire? Sophie assura n'avoir rien dit à Fanno. Plus Rose & Sophie s'en entretenoient, plus la conduite de Fanno lui paroissoit énigmatique. Pourquoi s'est-il enfui au nom du Coq? On fit chercher Fanno; Fanno est invisible. Le soleil baissa, point de Fanno.

Qu'a mon favori ? qu'a mon Fanno ? Roſe ne trouva pas de repos ; elle le voyoit en danger, ſon ſommeil fut troublé par des ſonges affreux. Le Coq d'or étoit oublié.

*
* *
*

Fanno vola hors du pavillon. Plein d'ivreſſe & de joie, il s'écria : « J'apporte le Coq, ou je ne reviens » jamais ».

Il courut au palais du Coq. Les jours précédens avoient été conſacrés à prendre les informations néceſſaires. Il s'approcha des gardes ; ſa beauté, ſa douceur, les avoient déjà gagnés ; d'ailleurs ils étoient accoutumés à voir des jeunes-gens à la porte, qui s'in-

formoient du Coq. Ils leur disoient ce qu'ils osoient leur communiquer, que le Coq d'or étoit dans telle partie du palais, dans une grande salle ronde, dans une cage d'or. En parlant avec Fanno, ils ajoutèrent même que le roi rendroit demain une visite au Coq à cause de son union prochaine avec la princesse de Tiflis.

Le soleil baissa, mais non le courage de Fanno. La lune argentée brilloit au haut des cieux. Cent fois Fanno fit doucement le tour du palais, examina les issues; il ne trouva par tout que des serrures, des verrouils, des gardes, des murailles & des tours. Le jardin seul lui restoit à parcourir; il hasarda d'y pénétrer par les haies, & vint à bout de passer à travers la grille

de fer. Déjà il ſe croyoit plus près de ſon but, il ſe gliſſa doucement le long de l'allée des lauriers, & ſe trouva devant un mur auſſi élevé que celui de dehors. Les portes étoient de métal maſſif, & les murailles d'une hauteur effrayante.

Fanno s'arrêta de nouveau. Un écureuil eſcalada le mur, & agita le feuillage. Le vent ſe jouoit dans les cîmes des cyprès, l'oiſeau de la nuit chantoit dans l'obſcurité, & la lueur de la lune formoit des figures trompeuſes autour de Fanno. Chaque mouvement, chaque ſon, multiplioit les dangers à ſes ſens exaltés. La chute d'un ruiſſeau cauſoit un murmure lointain; près de lui, il entendoit les voix glapiſſantes des ſentinelles de la nuit. Son courage reſta intact au milieu de la crainte

& des inquiétudes. Ses yeux apperçurent un arbre fort élevé ; à peine l'eurent-ils mesuré, que Fanno y grimpa. Depuis sa cîme, jusqu'au mur, il n'y avoit qu'un saut à faire Fanno le fit heureusement. Le mur étoit escaladé, mais comment descendre ? Rose sembloit derrière lui, la victoire devant ses yeux. Son cœur battit avec vivacité. Il jetta encore les yeux en bas, le mur lui parut moins élevé ; il hasarda d'en sauter, & vola en bas. Les dieux protégent les audacieux. Il tomba doucement sur la haute verdure. Quelle fée, quel bon génie couvre Fanno de ses aîles ?

Maintenant il se vit au milieu d'une grande cour. Sa situation, ses entrées, ses issues, tout lui étoit inconnu. Autour de lui, s'éle-

voient en demi-cercle de fortes colonnes de granit, ſemblables à des géants. « A l'orient, le ſalon » eſt à ma droite, il doit être » à ma gauche au couchant, » ſe dit-il à lui-même, & traverſa les périſtiles de la colonade. La lune éclairoit la façade, il vit les gardes dans le périſtile, appuyés contre les colonnes qui ſoutenoient le balcon; il s'avance au milieu d'eux, paſſe entre les colonnes, & ſe trouve dans le corridor. Deux eſcaliers s'offrent à ſa vue, il retient ſa reſpiration, choiſit le gauche, & monte ſur la pointe du pied. Tout étoit éclairé & tranquille; long-tems il appuya l'oreille contre toutes les portes. Quelle eſt celle de la grande ſalle? L'heure du chant du Coq eſt arrivée. Le Coq

d'or, par ſes accens mélancoliques dans le ſilence de la nuit, annonça le triomphe au cœur du Page tremblant. Ses cris ſembloient venir de loin. Il y avoit encore pluſieurs pièces avant le ſalon, toutes étoient fermées. Fanno porta ſes triſtes regards à la fenêtre; il vit, à ſa droite, une aile qui avançoit, & trouva la poſſibilité de pénétrer de ſon angle par les fenêtres d'un appartement. De la croiſée où il ſe trouvoit, il deſcendit ſur l'architrave; de l'architrave, il ſauta ſur le pilaſtre. L'inſatiable mort voloit à ſes côtés, & le menaçoit à chaque ſaut; mais elle ne put jamais ſaiſir le téméraire. Fanno entra dans l'appartement, & ſe trouva dans l'antichambre du Coq. Il le vit par la ſerrure dans ſa cage

d'or. Perſonne n'avoit entendu Fanno que le Coq même. Il lui ſembla que cet animal vouloit s'avancer vers lui ; mais la monſtrueuſe plume, couleur de ſouris, le déconcerta. Si près de la victoire, & ne pouvoir pénétrer plus loin, c'étoit ce qu'il y avoit de plus affreux dans ſa ſituation. Long-tems il tourna doucement autour du ſallon ; tout d'un coup il s'artêta devant une porte de côté, un peu entr'ouverte, & entendit la reſpiration d'un homme dans le cabinet. Son cœur eſt agité, la pâleur couvre ſes belles joues. Le chambellan, après avoir entendu chanter le Coq, s'étoit tranquillement endormi. Fanno pénétra dans le cabinet, s'approcha de la couche du chambellan, ſe gliſſa ſous

le lourd tapis, & ſe trouva dans le dernier cabinet avant le ſalon. Les laquais du Coq & ſes valets-de-chambre étoient enſevelis dans un profond ſommeil. Fanno paſſa heureuſement au milieu d'eux, ouvrit doucement la porte de la ſalle, y entra, & ſe vit devant le Coq. La ſalle étoit richement éclairée. Fanno trembla que le Coq n'eût peur de lui ; il s'avança d'un air flatteur, innocent. Le Coq ſe blottit, & fut tranquille. Fanno lui dit ; « Ne crains rien, tu ſeras » mieux où je te vas porter. La » princeſſe Roſe, qui n'a point d'égale en beauté, t'aimera ; elle te » nourrira de ſa main, comme ſes » pigeons & ſes biches ».

Le petit Coq ne réſiſta pas à la magie de ces paroles, parut y faire

attention, s'inclina vers Fanno; & le careſſa avec ſa monſtrueuſe plume, comme s'il s'abandonnoit volontiers à lui. Oui, il ſembla même à Fanno que le Coq lui faiſoit ſigne de ſes ailes de s'approcher de la table, & de prendre la clef de la cage, du moins la trouva-t-il ſur cette table. Victoire! victoire! Il lia ſes pieds d'un gris argenté avec un cordon de ſoie, en le couvrant de baiſers & de careſſes, repaſſa le cabinet du chambellan, reprit ſon ancien chemin, ne rencontra aucun danger, traverſa les gardes, & ſe vit au pied du mur. Comment y monter? Il n'y avoit pas d'arbres de ce côté, point d'expédiens pour ſe tirer de là. Fanno jette des regards inquiets ſur le Coq; celui-ci, comme s'il eût

remarqué ſon embarras, baiſſa la tête, & le tira à gauche. Dans les promenades ordinaires, où on le portoit avec tout le reſpect imaginable dans ſa cage d'or, il avoit appris à connoître les chemins & les ſentiers. Fanno reprit courage, trouva une aile de bâtiment, paſſa à travers les buiſſons & les épines, & vola au pavillon de la princeſſe. L'aurore doroit le ciel quand le Page ſe trouva, le cœur palpitant, ſous les fenêtres de Roſe. Rien n'étoit comparable à ſon bonheur. L'heure qu'il avoit à attendre juſqu'au réveil de Roſe, lui parut une éternité; à peine remarqua-t-il qu'il faiſoit jour dans ſon appartement, qu'il entonna une de ſes chanſons les plus gaies. Tout courut aux fenêtres, & cria Fanno, Fanno!

Ses chants tirèrent Roſe de ſes ſonges inquiets du matin. Elle prêta l'oreille, & entendit en effet crier Fanno ! Fanno ! La joie s'empara de ſon ame. Ses compagnes ſe précipitèrent dans ſon cabinet, en criant, le Page eſt là ! le page eſt là ! Roſe s'habilla ; qu'il entre, répondit-elle, il faut que je le gronde.

Fanno entra avec un air de triomphe, & tint le Coq caché ſous ſes vêtemens.

Méchant Fanno, lui crioient les compagnes de Roſe, quel ſera ton ſort ? Il s'approcha de Roſe ; princeſſe, dit-il, ne me gronde pas, j'ai le Coq que tu deſirois.

TOUS.

Le Coq d'or ! le Coq d'or !

FANNO.

Le Coq d'or. J'ai été le prendre cette nuit dans ſa cage, & en même-tems il tira ce joli Coq de deſſous ſes vêtemens.

Roſe avoit ſes regards attachés ſur Fanno. L'admiration étouffoit ſa curioſité. Téméraire Fanno, dit-elle, avec un ſourire qui exprimoit tous les ſentimens de ſon cœur. A peine lança-t-elle un ſeul coup d'œil ſur le Coq. « Comment as-tu » fait pour l'enlever ? quels moyens » as-tu employés » ? Les joues en feu, il raconte, en termes rapides, tout ce qui lui étoit arrivé depuis l'inſtant de ſa fuite d'hier, juſqu'à l'enlevement du Coq. Les lèvres de Roſe imprimèrent la plus douce récompenſe ſur les ſiennes.

Roſe ! Roſe ! s'écria-t-il plein d'ivreſſe , & poſa le Coq à ſes pieds. Les compagnes de la princeſſe environnèrent la petite bête. Avec quel plaiſir Roſe le conſidéra. Ce n'étoit plus le Coq qui l'intéreſſoit ; l'amour, le courage & la hardieſſe de Fanno lui donnoient du prix. Tout d'un coup une idée vient troubler ſa joie. Fanno ! ſi l'on t'a vu , il peut t'en coûter la vie. Le Page répondit : « Perſonne ne m'a » apperçu , & je n'ai ſongé qu'aux » moyens d'avoir le Coq ».

Après les premiers tranſports, on fit ſeulement attention au Coq. Il étoit dans une poſture humble & ſuppliante devant Roſe , & repoſoit avec confiance ſa petite tête ſur ſon joli pied. Dès le pre-

mier moment, il gagna tous les cœurs.

La princeſſe le releva, en diſant: « Beau Coq, Coq admirable, con-
» quis avec tant de témérité! —
» L'as-tu entendu chanter, Fanno?

FANNO.

» Je n'ai entendu que le cri de
» minuit; mais il eſt plein d'eſprit,
» & m'a montré le chemin pour
» m'en retourner ».

Roſe courut à ſon cabinet, après avoir impoſé un ſilence général. Elle plaça le Coq d'or ſur ſa toilette, il la regarda triſtement, & eut peine à lever ſa tête ſous le fardeau accablant de la plume couleur de ſouris.

Dieux de la lumiere & des

amours ! à quoi ſert cette monſtrueuſe plume ſur la tête du joli Coq ! La pauvre bête peut à peine la porter, & qu'elle eſt laide !

*

* *

*

Le même jour devoit ſe célébrer l'union du roi avec la grande maitreſſe ; la conduite de Roſe avec cette dernière l'avoit bannie de la ſolemnité. La coutume de la Circaſſie exigeoit que le roi, comme à chaque jour de fête, rendît une viſite au Coq avant le lever du ſoleil. Les gardes étoient rangés en parade ; le chambellan, après avoir mis ſes habits de cérémonie, fut prendre connoiſſance de la ſanté du Coq, lui annoncer l'arrivée du

roi, & préparer ce qui étoit néceſſaire pour le recevoir. Il entra dans le ſalon du Coq, s'approcha doucement de la cage pour ne pas l'effrayer dans le ſommeil du matin, l'ouvrit, & n'y trouva point de Coq. Une terreur accablante, accompagnée d'une ſueur froide, le terraſſa. Il reſta quelques minutes dans cet effroi, juſqu'à ce que les valets de chambre & les Pages furent entrés par un autre côté. Ses lèvres livides & mourantes eurent à peine la force d'articuler ces mots: « Le Coq a diſparu ».

Nous ſommes donc tous morts; crièrent mille voix ſombres & triſtes.

Le roi vient de ſortir de ſon palais, dit un meſſager accouru exprès.

Cherchons la mort dans les flots, crièrent les déſeſpérés.

Cherchons plutôt le Coq, répliqua le plus ſage d'entre eux, peut-être s'eſt-il égaré dans quelque coin. Il n'étoit pas à trouver. Le déſeſpoir leur conſeilla de fuir, & les chaſſa devant ſoi comme avec des pincettes ardentes.

Au même inſtant, Orancia arriva avec la plus grande pompe. Le chambellan, avec ſa nombreuſe ſuite de Pages & de laquais, aveuglés par le déſeſpoir, coururent droit ſur les gardes du roi, & renverſèrent les premiers rangs qui tombèrent ſur les ſuivans, en pouſſant des hurlemens affreux, & en criant: *Le Coq a diſparu*! *Le Coq a diſparu*! Ce cri pénétrant plus loin retentit bientôt aux oreilles du

monarque, & à celles des habitans de la cité, ſe répandit dans les campagnes, & remplit toute la Circaſſie d'alarmes & d'effroi.

Orancia, avec ſa patience accoutumée, s'informa des circonſtances particulières; le chambellan les balbutia avec peine. Eh bien! dit le roi, nous allons tous être métamorphoſés en *cocus*, c'eſt-à-dire, en monſtres, à longues oreilles chevelues, ayant des nez d'une grandeur effroyable.

L'aſtre du jour nous en préſerve! s'écrièrent grands & petits.

Cependant le monarque entra dans le pavillon du Coq, vit ſa place abandonnée, porta la main au front, regarda dans une glace, & ne remarquant aucun change-

ment à ſon corps, ſourit & dit: « Ne ſeroit-il pas poſſible que la » fée ait ſeulement voulu nous amu- » ſer, & que ſa métamorphoſe pré- » dite ne ſoit qu'une terreur de l'i- » magination »? Le ſourire du roi & ſes paroles ſe répandirent dans la foule, & calmèrent peu-à-peu les eſprits effrayés : tant le courage & la fermeté d'un monarque ont une puiſſante influence ſur les cœurs de la multitude.

Les femmes, apprenant cette hiſtoire de leurs époux conſternés, l'entendirent avec un ſourire mocqueur & ſignificatif, & ſe dirent entre elles :

« Hé bien ! nous ſaurons donc » enfin ce que c'eſt que cet éternel » *cocuage*, avec lequel ils nous ont » tourmentées juſqu'ici ».

Le

Le monarque retourna à la Cour. Cette nouvelle avoit mis sur pied tout ce qui respiroit. La grande maitresse attendoit le roi à l'escalier, & d'aussi loin qu'elle le vit, elle lui cria en nasillant :

Tout le monde dit que le Coq de Votre Majesté a disparu.

LE ROI.

Tout le monde dit la vérité, madame.

LA GRANDE MAITRESSE.

Et s'il est loin, Sire, qu'est-ce qui en résultera ?

LE ROI.

Nous allons tous être *cocus*, madame.

LA GRANDE MAITRESSE.

L'aſtre du jour vous en préſerve ! Mais qui eſt-ce qui vous fera *cocus*, & quand vous le ſerez, votre ſort en ſera-t-il moins heureux ?

LE ROI.

Le tems nous l'apprendra, madame.

Il ne ſe perdit pas une ſyllabe de cette converſation. Elle paſſa de bouche en bouche, & chaque femme mariée d'un bout de la Circaſſie à l'autre, demanda à ſon époux :

« Quelle eſpèce d'être eſt-ce » qu'un *cocu*, mon cher ami, & » qu'eſt-ce qui te fera *cocu* ?

» Le tems nous l'apprendra »,

marmotèrent les époux mécontens.

Les femmes, d'après le jugement fin dont la nature les a douées, sentirent que la choſe devoit être moins dangereuſe pour elles que pour leurs maris, puiſque ces derniers avoient ſi ſoigneuſement gardé le Coq, & qu'ils montroient une ſi vive douleur de ſa fuite.

La grande maitreſſe craignit que ce maudit Coq ne retardât la ſolemnité; inquiète, elle fit au roi cette demande:

La fuite du Coq aura-t-elle quelqu'influence ſur notre union?

LE ROI.

On dit qu'elle en aura beaucoup, madame.

LA GRANDE MAITRESSE.

Mais les préparatifs ſont faits.

LE ROI.

Et certes ils ne le ſont pas en vain. La fée ne m'a-t-elle pas déclaré: « Quoi que tu veuilles entre-» prendre, fais le promptement ». Je me trouve bien, malgré cet accident funeſte; rien ne doit retarder mon bonheur.

*
* *
*

« Aſtre du jour! pourquoi cette » plume ſur la tête de ce joli Coq! » A peine peut-il la porter. Qu'elle » eſt laide, affreuſe!

En disant ces mots, Rose considéroit avec attention la petite bête. « C'est insupportable, ajouta-t-elle, » les loix de la proportion » sont violées, & je connois bien » maintenant sa mélancolie. Un pe- » tit Coq, de la hauteur d'un pi- » geon, d'un plumage d'or, avec » des pieds argentés, & des yeux » brillans comme des rubis ! Pour- » quoi cette grande monstrueuse » plume qui le prive des joies de la » vie ? C'est affreux ! — Dans le » fond, si j'excepte cette plume, » ses yeux & ses procédés, il n'est » pas plus merveilleux qu'un coq » ordinaire ».

» Mais sa mélancolie, sa soumis- » sion, ses regards, ses chants, son » histoire, ses manières aimables »,

s'écria à la fois tout ce qui l'environnoit.

ROSE.

Mais où eſt le myſtère? Je gage qu'il eſt renfermé dans cette vilaine plume.

SOPHIE.

Il me ſemble qu'elle n'eſt que collée, pour faire d'un animal commun un être extraordinaire, & avoir ſur nous l'avantage de paroître poſſéder un ſecret.

ROSE.

Si les qualités de ce Coq ſont telles que mon père me les a dépeintes, je veux le garder, pour détourner le danger dont je ſuis

peut-être également menacée.

SES COMPAGNES.

Certainement nous voulons le garder, & mieux le surveiller que les hommes.

ROSE.

Mais je ne puis le souffrir avec cette plume.

Ici le petit Coq leva tendrement les yeux sur Rose. La princesse baissa la plume fatale, en ajoutant :

Ce Coq seroit le plus joli Coq du monde sans cette plume, qui, détachée de cet animal, seroit digne d'orner un turban royal.

TOUS.

Eh bien ! il dépend donc de nous

d'avoir à-la-fois le plus beau Coq, & la plus belle plume, ſi nous la lui coupons.

Le Coq entendant ces mots, poſa ſa tête avec un tranſport d'ivreſſe ſur le beau bras de la céleſte Roſe. Tous éprouvèrent le ſentiment qu'il vouloit exprimer, & la princeſſe dit en ſouriant: « Donnez-» moi donc des ciſeaux, que je » rende ce Coq le plus beau de la » Circaſſie; ſa préſence me rappel-» lera toujours la hardieſſe & le » courage de Fanno, ſi tant eſt » qu'il me faille un objet pour » me le rappeller »; en même-tems, Roſe coupa, dans l'eſpace d'une ſeconde, le fil que le deſtin avoit filé pour le bonheur de la Circaſſie.

A peine le Coq ſentit ſa tête libre de la plume, qu'il entra dans des convulſions de plaiſir. Il lui échappa un ſon d'allégreſſe. L'air s'obſcurcit, le château éprouva quelques ſecouſſes de tremblement; le jour reparut, & les ris malins d'une troupe inviſible de femmes retentirent dans les ſalles, & ſe perdirent inſenſiblement. Déjà le Coq n'étoit plus. D'autres objets ſe préſentèrent aux yeux de Roſe. Un mélange horrible d'images effrayantes, affreuſes, ſe confondoit à ſes regards. Des cris aigus & ſauvages remplirent ſes oreilles, & des figures hideuſes ſe livroient des combats tumultueux. Tout diſparut devant la majeſtueuſe beauté d'un jeune homme, qui ſembloit naître des reſtes inanimés du Coq.

Roſe étoit dans une muette ivreſſe. Une douce confuſion ſiégeoit ſur ſon front, & s'exprimoit ſur ſes joues par le trouble qu'y laiſſoit un ſourire embarraſſé. Le jeune homme s'inclina vers elle plein des deſirs les plus tendres ; il voulut parler, une main inviſible l'en empêcha. Tout diſparut, & Fanno ſe trouva penché vers Roſe, environné de l'éclat qui avoit entouré le jeune homme.

*
* *
*

J'ai très bien ſenti hier au ſoir, aimable Aſpaſie, la malignité de ton obſervation, ſi finement revêtue d'une apparence de vérité. J'ai remarqué l'ennui que te fait éprouver

un ſujet auquel je veux ſeulement te préparer ; je te le promets au nom de tous les dieux de l'Olympe.

L'auteur Arabe (il faut bien l'avouer , c'eſt ſur ſes ailes que je m'élance par-tout où je prends l'eſſor , & c'eſt par ménagement pour le goût ſage , poli , modeſte , & froid des Européens , que j'ai beaucoup rallenti mes pinceaux , & délayé les couleurs dans d'autres endroits ; je mets ſur le compte de notre bon goût le ſacrifice que ces retranchemens m'ont coûté) ; l'auteur Arabe , dis-je , entretient ſes lecteurs , pendant plus d'un chapitre , des jeux , des ſentimens , des rêveries , des deſirs , des ſituations peu importantes , ſans doute de Roſe & de Fanno dont tu parois ſi dégoûtée. D'où vient

cela ? C'eſt qu'il eſt difficile de conter des ſables aux Européennes. Tout l'univers eſt à leurs yeux dans ſa réalité ; les jouiſſances de la vie ne leur ſont pas interdites ; la naiſſance, les uſages, l'eſprit & la raiſon leur donnent une liberté illimitée, & elles n'ont beſoin des jeux de l'imagination, que ce qu'il en faut pour aſſaiſonner les jouiſſances de cette vie, & les élever au-deſſus du commun. Tel n'eſt pas le ſort des femmes de l'Orient, malheureuſement obligées de ſuppléer à la réalité par l'imagination & les rêveries. Plus un conte eſt long & extraordinaire, plus il a de prix à leurs yeux ; & chez les Européennes, plus il eſt court & riche en faits, plus il eſt recherché. La dame Aſiatique,

couchée ſur ſon ottomane, compte des mois depuis le jour où elle a reçu pour la dernière fois la viſite du Seigneur du Harem. La dame Européenne, ſur ſon canapé, peut voir ſon amant à chaque inſtant, pourvu qu'elle veuille être ſeule, & elle le veut ſouvent. Elle ſait que chaque journée, ſemblable à un vent deſtructeur, emporte quelque choſe de la fleur de ſes attraits. La ſolitude, des vœux non ſatisfaits, des deſirs contenus dans des bornes néceſſaires, entretiennent l'eſprit romaneſque. Nous ſentons les effets ſans connoître les cauſes, ma chère Aſpaſie, & ainſi tout ce que je viens de dire eſt ſuperflu.

L'auteur Arabe aſſure bien ſérieuſement que les femmes de ſa

nation trouvoient les jeux de Roſe & de Fanno beaucoup trop courts; mais les nôtres n'ont aucun goût pour ces jeux, pouvant jouir de tout à ſouhait.

Si tes regards enchanteurs, tendre Aſpaſie, ont ſouvent ranimé mon courage, c'eſt ſur-tout à préſent que j'ai beſoin de ton ſecours. Je vais décrire les ſcènes variées & tragi-comiques qui ſe paſſerent à la Cour de Circaſſie, & j'ai à parler de paſſions groſſières & animales. Les Orientaux ne ſont embarraſſés de rien, leur imagination ſupplée à tout; mais qui peut fendre avec eux l'atmoſphère ſur cet hippogriffe! Si tes regards, douce Aſpaſie, me guident, je ſuis sûr de ne pas m'égarer.

*

* *

*

Le mariage du roi étoit célébré depuis long-tems, tout étoit encore tranquille au-dehors. L'orage prêt à fondre ſur la Circaſſie, & à la détruire, grondoit au loin, & ſe formoit dans l'intérieur. Orancia, heureux par la poſſeſſion de la reine, ſe railla des prédictions de la fée. Il ſe ſentoit frais & vigoureux, & ſa reine relevoit celle des échecs. Que lui falloit-il davantage? Ses ſujets lui ſouhaitoient la vie & la ſanté, & il faiſoit les mêmes vœux pour ſes ſujets, choſe bien rare des deux côtés.

La reine naſilloit tous les jours davantage, & enchantoit Orancia

par ſon graſſeyement. Les Circaſſiens firent un pas de plus dans la ſcience des courtiſans. En peu de tems le naſillement devint le tic favori d'un homme de cour. D'ailleurs la reine étoit d'un enjouement & d'une gaieté extraordinaires. Le miniſtre jouoit aux échecs, & étoit le conſeiller de la reine; le maréchal avoit caché ſes chagrins dans la retraite.

Les courtiſans & bientôt la nobleſſe & le peuple donnèrent carrière à leur eſprit ſur les prophéties de la fée, & oublièrent preſque tous le reſpect dû aux êtres puiſſans qui nous gouvernent. Point difficile à obſerver à la foibleſſe humaine, les ſarcaſmes animent le fort comme le foible; & ſi la vengeance des êtres ſupérieurs tarde à

ſe montrer, ce n'eſt que pour éclater avec plus d'empire. J'emprunte cet avertiſſement d'hommes inſpirés, qui connoiſſent ces êtres mieux que moi, par cela même qu'ils en ont été inſpirés.

Les femmes du pays n'éprouvèrent preſque pas de changement. Elles avoient, il eſt vrai, moins d'eſtime pour leurs époux depuis la fuite du Coq ; mais cela n'eſt pas un mal. Nos épouſes ne connoiſſent pas le ſentiment de l'eſtime, & cependant tout va bien chez nous.

La curioſité & l'imagination des Circaſſiennes s'étoient endormies, & attendoient en ſonge le moment du réveil. Le grand génie de l'univers qui gouverne tout, voulut que le changement commençât par

le chef, afin que l'imitation fût juſtifiée, répandue & commune. Ce génie ſemble connoître la nature de l'homme ; & à en juger par l'heureux accompliſſement de ſes vues, il n'eſt plus permis d'en douter.

*
* *
*

Déjà les princes & les chevaliers étrangers ſe raſſembloient dans la capitale pour conquérir la céleſte Roſe par leurs mérites. Les nations de l'Europe s'étoient données le mot. On entendoit toutes les langues, on voyoit tous les uſages, toutes les coutumes à la Cour de Circaſſie, quelque groteſques & bizarres qu'ils puſſent être. La main

puiſſante des fées & des enchanteurs (ſi ce n'eſt une force ſupérieure) envoya le François, l'Italien, l'Anglois, l'Allemand, l'Eſpagnol, &c. &c., dans l'heureuſe Circaſſie. Leur ſuite conſiſtoit en cuiſiniers, coëffeurs, finges, philoſophes, acteurs, charlatans, moines, politiques, peintres, poëtes, ſculpteurs, &c. &c. Une foule d'hommes qui réunis pourroient chaſſer tous les diables des enfers de l'égliſe chrétienne.

Les moines étoient les meilleurs, les plus fougueux, les plus vigoureux de l'Europe. On en avoit tiré la quinteſſence des couvens de l'Eſpagne, pour graver une nouvelle doctrine, & les paſſions de ceux qui la profeſſent dans les cœurs innocens des Circaſſiens. Le

François parcourut la cité, vit la Cour, mépriſant tout ce qu'il voyoit, & reprochant à ces pauvres gens leur ignorance. Il travailla à leur donner des graces, à réformer leur langue, ſans cependant leur vouloir du mal. Les philoſophes promirent aux Circaſſiens de les rendre des hommes, & quelque choſe de plus; mais les prêtres s'oppoſoient en ſecret aux progrès des uns & des autres. Les comédiens leur firent connoître les vices de ceux dont le vent a diſperſé les cendres depuis long-tems. Les cuiſiniers les rendirent malades, & les politiques leur apprirent la force & la foibleſſe de leur pays. Les chevaliers & les princes penſoient à Roſe, les poëtes chantoient Orancia, & les peintres multi-

plioient le nez pointu de la reine. Quelle fermentation ! quel trouble dans le pays ! Les courtiſans & bientôt les citoyens de tous les ordres s'approchoient de jour en jour du moment le plus dangereux, où un peuple puiſſe ſe trouver ; je veux dire, quand il flotte entre l'inexpérience, l'ignorance, & une heureuſe innocence, & le deſir de ſe policer, de changer ſes mœurs & ſes uſages, quand il mépriſe les anciennes coutumes avant d'être ſuſceptible des nouvelles, & avant d'avoir ſaiſi ce qu'il y a de bon ou de dangereux. Par quels travers, par quels ridicules ce peuple eſt obligé de paſſer ? De quels vices il eſt obligé de ſe ſouiller avant de ſaiſir l'équilibre qu'obſervent les nations qui ont ſubi cette criſe

au prix de leur caractère national ? Cette observation précédant la chose même, je prie le lecteur de la placer où il convient.

Les maris entretinrent leurs épouses des étrangers, comme de gens extraordinaires ; ils vanterent leurs talens, leur politesse, leurs sciences surnaturelles, & fixèrent ainsi sur eux l'attention des femmes. Ceux-ci eurent assez de tems pour se faire connoître. La reine avoit fait sagement reculer le jour où Rose devoit faire son choix. Cependant leur crédit étoit encore incertain. Les cœurs des Circassiens se trouvoient partagés entre la crainte, le doute, la vanité & les inquiétudes. Un événement prépara enfin la victoire à laquelle les chevaliers, les princes & les

philoſophes auroient peut-être travaillé en vain.

*

* *

*

Parmi les étrangers, on diſtinguoit ſur-tout le prince *Achilla del Monte*, *la fleur* de l'Eſpagne, l'ornement de la chevalerie, la *perle* de la valeur, le *nec plus ultra* de la fierté & de la grandeur d'ame, *la quinteſſence* de la tendreſſe. Il avoit à ſa ſuite un prêtre du premier rang, nommé *Dom Pedro*. Les qualités que nous venons de détailler rendirent le voyage de la Circaſſie néceſſaire au prince. Il ne put réſiſter au noble deſir de s'inſtruire. Dans un grand tournois, il enrôla les chevaliers de l'Eſpagne pour ce

voyage, les préſenta au roi, & ſupplia en même tems Sa Majeſté de lui permettre de célébrer dans la Circaſſie la gloire de la nation. Un roi d'Eſpagne ne refuſe rien à une noble ambition. Il lui accorda ſon agrément dans un diſcours honorable pour le prince, & permit aux chevaliers de partir. Pedro étoit, depuis quelques années, doyen d'un couvent où il mouroit d'ennui. Son eſprit actif & ſon corps robuſte & fougueux ne pouvoient ſe plaire à une vie indolente & pareſſeuſe ; le voyage de la Circaſſie lui parut une occaſion favorable de ſortir de cette eſpèce de cachot. Le premier, dans une nuit agitée, tourmenté par le feu des paſſions, imagina le voyage de la Circaſſie pour étendre l'empire

pire de la religion, ou plutôt en effet pour éviter l'ennui qui le tourmentoit, & contenter ſes deſirs effrénés. On repréſenta la choſe à un ſynode ; le ſynode ſentit la vocation du ciel, & l'apôtre accompagna les chevaliers amoureux en Circaſſie.

Quelques jours après leur arrivée en Circaſſie, l'eſprit entreprenant & actif du prêtre ſe pourvut en ſilence des lumières indiſpenſables ſur la ſituation des affaires, ſur la nature du pays, le caractère de la Cour, & ſur-tout ſur les principaux perſonnages qui devoient jouer un rôle dans la pièce qu'il comptoit bientôt repréſenter : en un mot, il prit la carte de la Cour, & connoiſſant le terrein, il avança hardiment. Le miniſtre, ſi-

dèle joueur d'échecs avec le roi, fut le premier qu'il entreprit. Le monarque lui-même n'entroit pas dans ſon plan, & il ſavoit que la reine étoit montée ſur le trône à l'aide du miniſtre. Rien ne lui fut plus facile que d'enfler la vanité de cet épais perſonnage. Il l'attira dans ſes filets, en louant ſon eſprit, & en exagérant ſon influence dans l'empire. Le miniſtre donna dans le panneau, comme un lièvre dans les lacets d'un chaſſeur. Pedro l'ayant une fois amené à ce point, l'entretint des mérites de ſa religion, de la néceſſité d'étendre ſes lumières, & de la gloire immortelle qui en eſt la ſuite. Le miniſtre ne comprit pas un mot à ce diſcours; cependant, enivré de ſon rôle éclatant, il ne ceſſa d'entretenir la

reine de cet homme prodigieux, & lui dit ſans détours: « En vérité, » je commence à croire que nous » ſommes des ſauvages, en compa- » raiſon de cet étranger ». La reine voulut voir Dom Pedro; c'étoit un homme d'une belle taille, brun; la vigueur brilloit dans ſa démarche, dans ſes mouvemens; ſes grands yeux noirs paroiſſoient en feu, ſon nez acquilin annonçoit le courage, l'impétuoſité, la témérité, & cependant il cachoit ces dehors d'un homme déterminé, ſous un air de douceur, d'indulgence & de bonté.

Après les premiers complimens d'uſage, voici la converſation qu'il eut ſans témoins avec la reine.

PEDRO.

Depuis que j'ai le bonheur de voir & d'entendre Votre Majeſté, je conçois combien le gouvernement de cet empire doit être heureux & ſage.

LA REINE.

Les troubles nous ſont inconnus, tout eſt calme & tranquille ici. Le roi mon époux a auſſi peu à démêler avec la Circaſſie, (excepté qu'il y eſt né, & qu'il y demeure,) qu'avec l'Eſpagne, dont nous entendons parler pour la première fois.

PEDRO.

Sans doute le roi peut ſe livrer

à ſes goûts, les affaires de l'empire ne peuvent que gagner à paſſer par vos habiles & actives mains.

LA REINE.

Par le ſoleil! nous n'avons rien à faire ni l'un ni l'autre, le roi auſſi peu que moi, & les choſes n'en vont pas plus mal; les Circaſſiens diſent que ce ſont les meilleurs gouvernemens.

PEDRO.

La modeſtie eſt le caractère des grandes ames, madame; point d'empire ne ſe régit de lui-même; & s'il en eſt où cela ait lieu, on le remarque bientôt. L'eau tourne le moulin du foulon, & l'eſprit la roue de l'Etat.

LA REINE.

Et si le roi n'a pas d'esprit ?

PEDRO.

Il en emprunte, ou épouse une dame qui, par son génie & sa beauté, domine sur les cœurs & sur les esprits. Dans ce moment même, madame, j'en ai un exemple frappant sous les yeux.

La reine rougit, & les yeux noirs de Pedro, en la fixant, lui occasionnèrent un trouble mêlé de plaisir.

PEDRO.

Pourquoi n'exprimerai-je pas mes sentimens à Votre Majesté ? Pourquoi tairai-je ce à quoi ni la Cir-

caſſie, ni le roi, ne rend juſtice? Les attraits de votre corps ſont viſibles, madame; mais quant à votre génie, quant à l'eſprit qui vous anime, qui peut ici en juger, ſi Votre Majeſté ne daigne le permettre au petit nombre d'étrangers, qui s'eſtiment heureux de ſe compter parmi vos adorateurs?

LA REINE.

J'ai le bonheur, il eſt vrai, de plaire au roi.

PEDRO.

Vous nommez bonheur ce à quoi la naiſſance & l'eſprit vous ont donné un droit inconteſtable, ce que le ciel même a fait pour la félicité de ce pays. C'eſt un bon-

heur pour le roi ; madame, vous le ſavez, il ne reſpire que pour jouer aux échecs. Par la force de votre eſprit, vous reveillerez vos ſujets, & vous rendrez votre nom immortel. Par vous, le roi échappera à l'oubli qui juſqu'ici l'attendoit à ſon tombeau, comme il a veillé à celui de ſes pères. Daignez-en croire un homme, en relation avec l'être qui gouverne tout.

LA REINE.

Je ne vous comprends pas.

PEDRO.

Celui qui paſſe trop promptement de l'obſcurité à une grande lumière, eſt ébloui. J'eſpere expliquer peu-à-peu ces myſtères à

Votre Majeſté, pourvu qu'elle ait la patience & le deſir de m'entendre.

LA REINE.

Ce que je comprends très-bien, c'eſt la différence qu'il y a de vous aux Circaſſiens, & je deſire ardemment qu'un jour ils puiſſent vous reſſembler.

DOM PEDRO.

Les flatteries de la beauté ſont des filets où le cœur des plus ſages même eſt pris.

LA REINE.

Ma bouche ne proféra jamais de fauſſeté. C'eſt un mérite commun à tous les Circaſſiens.

Tous deux gardèrent un moment de silence, les yeux attachés l'un sur l'autre. La reine le mit à profit en parcourant dans les plus grands détails l'extérieur du prêtre. Celui-ci, à en juger par ses discours, devina ses idées, & lui dit :

Le roi a un caractère si doux, tout lui est indifférent ; d'ailleurs, les usages de la Circassie ne sont pas propres à assurer le bonheur. Combien la vie doit être languissante ici pour un esprit actif !

LA REINE.

Comment y remédier ? Princesse de Tiflis, j'éprouvois de l'ennui ; reine de Circassie, je n'en suis pas exempte.

DOM PEDRO.

Il faut que Votre Majeſté donne une autre conſtitution au pays. Les arts, une religion plus épurée, de nouvelles mœurs, multiplient les jouiſſances de la vie.

LA REINE.

Je le deſire ardemment; c'eſt tout ce que je puis.

DOM PEDRO.

Vous pouvez plus, ſi vous le voulez.

LA REINE.

Vous vous abuſez.

DOM PEDRO.

En quoi m'abuſerai-je? Qui peut

réſiſter à vos attraits, à votre eſprit, dès que vous voulez en faire l'inſtrument d'une révolution. Un ſeul ſourire de votre bouche, madame, eſt plus précieux à un Eſpagnol que la vie; il la riſque volontiers pour l'obtenir; & pour donner aux Circaſſiens les mêmes ſentimens, il faut leur deſſiller les yeux ſur l'aveuglement de leurs cœurs.

LA REINE, *en ſoupirant.*

Mon pouvoir ici eſt peu de choſe. La nation eſt attachée à la fille de mon époux, la princeſſe Roſe, pour l'amour de laquelle vous vous êtes rendu ici avec les autres étrangers.

DOM PEDRO.

De grace, ne me comptez pas

parmi ceux que la princeſſe a attirés dans ces lieux.

LA REINE.

Pourquoi pas ?

DOM PEDRO.

Mon état n'y fût-il pas contraire ;
Votre Majeſté même s'y oppoſeroit.
Une tête auſſi bizarre que celle de la princeſſe, fût-elle mille fois plus belle, ne fera jamais d'impreſſion ſur moi.

LA REINE.

Et ſi vous connoiſſiez cette extravagante ; ſi je vous racontois toutes les offenſes que j'ai été obligée de ſupporter, vous admireriez ma patience. Chaque jour, je ſuis dans

l'attente inquiete que le roi, trop foible & trop bon, ne lui donne un époux & l'empire, pour pouvoir plus tranquillement jouer aux échecs. Orancia a beau dire tout ce qu'il voudra, il a beau en plaiſanter; mais depuis la fuite du Coq d'or, un chagrin ſecret le dévore, & le diadême lui eſt à charge.

DOM PEDRO.

Oſerois-je demander à Votre Majeſté ce que c'eſt que ce Coq d'or?

LA REINE.

Quoi! Vous ne ſavez rien du Coq d'or, de ce merveilleux animal?

Par le ſoleil! nous n'en ſavons rien non plus. Nos époux ont toujours gardé ce Coq comme la

prunelle de leurs yeux, & nous en ont conſtamment fait un ſecret. Ce merveilleux animal a diſparu le jour de mon union avec le roi. On ignore ce qu'il eſt devenu; & nos époux, quoiqu'ils diſſimulent leurs craintes, ſont très-inquiets de ſa fuite. Elle doit avoir une prodigieuſe influence ſur le mariage. Je pourrois vous entretenir une journée entiere de ce Coq.

DOM PEDRO.

Mais ſon influence, madame; quelle peut-elle être?

LA REINE.

Le roi mon époux, me voyant inquiète, me dit que ſi le Coq ne ſe retrouvoit pas, tous les maris

Circaſſiens ſeroient transformés en monſtres affreux, en cocus...

DOM PEDRO.

Ha! ha! ha!

LA REINE.

Ha! ha! ha!

DOM PEDRO.

Hi! hi! hi!

LA REINE.

Hi! hi! hi! Mais de quoi riez-vous, je vous prie?

DOM PEDRO.

Et le Coq ne s'eſt pas retrouvé?

LA REINE.

Pas encore.

DOM PEDRO.

O madame ! le deſtin lui-même s'eſt déclaré en faveur du progrès des lumières en Circaſſie. Oui, les Circaſſiens vont devenir raiſonnables & cocus.

LA REINE.

Mais, puiſque vous paroiſſez le ſavoir, dites-moi donc ce que c'eſt qu'un cocu ?

DOM PEDRO.

Un mal imaginaire. Votre Majeſté a vu pluſieurs des étrangers ?

LA REINE.

Aſſurément.

DOM PEDRO.

Y en a-t-il un seul parmi eux qui ressemble à un monstre ?

LA REINE.

Pas un.

DOM PEDRO.

Et cependant la plupart sont des cocus, ou ont donné ce titre à d'autres. Moi-même, tel que vous me voyez, madame, j'ai l'honneur d'appartenir à cet ordre (1), & d'en avoir augmenté les membres ; ai-je l'air d'un monstre ?

---

(1) L'on peut, par ce passage, déterminer l'antiquité de cette pièce, puisqu'elle date des tems reculés où le célibat des prêtres n'étoit pas encore introduit.

LA REINE.

Mais ſi le cocuage n'eſt point un mal, pourquoi nos époux le craignent-ils?

DOM PEDRO.

Leur raiſon eſt encore en enfance. Si Votre Majeſté ſavoit combien le cocuage rend les dames heureuſes!

LA REINE.

Par le ſoleil! je veux le ſavoir, je veux éclairer l'eſprit du roi, & le faire cocu.

DOM PEDRO.

Je vous faciliterai la choſe, madame; mais le ſecret en eſt le principal aſſaiſonnement.

LA REINE.

Eh bien, nous le ferons en ſecret.

DOM PEDRO.

Admettez d'abord pour principe, madame, que le cocuage contribue beaucoup à la civiliſation d'un pays barbare, en donnant de la vie & du ton à la ſociété, & ſuppoſez une femme de la plus rare beauté, joignant aux charmes de la figure, ceux de l'eſprit. Prenez, par exemple, une dame de la taille, de la beauté, de la jeuneſſe, & du brillant eſprit de Votre Majeſté, & placez cette femme vive & enchantereſſe, faite pour donner le bonheur & en jouir, à côté d'un époux foible, ſombre, ennuyeux,

ſans courage, ſans force, ſans eſprit, ſans énergie.....

Les regards & les geſtes du prêtre donnoient du poids & de l'expreſſion à ces paroles. La reine baiſſa les yeux, & ne les leva que de tems en tems ſur l'orateur enflammé. Il continua :

Et ſuppoſez même à cet époux du courage & de la fraîcheur ; quelle différence entre lui & l'homme du monde délicat & plein d'eſprit, qui ſent les jouiſſances de l'amour, & qui les multiplie en les communiquant ; que la nature a formé pour le plaiſir, & dont l'imagination, ſemblable au miroir de la volupté, retrace des images plus raviſſantes les unes que les autres ! Quelle différence, en un

mot, entre cet époux & l'homme capable de contenter, d'enflammer, de charmer & d'animer les ſens, l'imagination, le cœur & l'eſprit d'une femme ! Une Circaſſienne ſe trouve-t-elle dans cette poſition malheureuſe ; loin de jouir de la vie, elle la paſſe à gémir ſur ſon ſort. Les Européennes, au contraire, abandonnent l'inſenſible époux, indigne de poſſéder des attraits, dont un concours de circonſtances inévitables l'a rendu maître, & choiſiſſent dans la foule des adorateurs, qui par-tout ſuivent la beauté, un amant capable de faire naître ces plaiſirs, dont je viens de tracer un bien foible tableau à Votre Majeſté. Et c'eſt ainſi qu'elles font leurs époux cocus, ſans qu'ils en ſoient plus ou moins heureux.

Elles-mêmes cependant s'abandonnent aux véritables, aux délicieuſes jouiſſances de la vie. Qu'en penſez-vous, madame ?

LA REINE.

En vérité, vous me ſurprenez. Si tous vos compatriotes poſſédoient les dons de l'éloquence & de la perſuaſion comme vous, cet uſage étranger parmi nous pourroit bien être le premier qui s'introduiroit en Circaſſie ; mais j'y trouve encore beaucoup d'obſcurité.

Le prêtre tranſporté ſe laiſſa tomber aux genoux de la reine, preſſa ſes mains de ſes lèvres brûlantes ; & s'écria : » Ah ! puiſſé-je être le » mortel heureux deſtiné à vous » dévoiler le myſtère, & à vous

» faire connoître le véritable » amour ».

La reine ſe trouva dans un grand embarras. La témérité du prêtre, ſes mouvemens, ſes exclamations, la troublèrent. En voulant retirer ſa main, elle entraîna Dom Pedro ſur l'ottomane à côté d'elle. Les yeux de l'amant en froc étoient en feu. Ses mains touchèrent celles de la reine, leur chaleur dévorante ſe communiqua à Sa Majeſté, & embrâſa ſon ſang. Elle ſe laiſſa tomber mollement ſur l'ottomane, en articulant ces mots :

« Par le ſoleil, Dom Pedro ! vous » avez un taliſman ». Oui, charmante reine, » mon taliſman opère » ces merveilles ». En diſant cela, les yeux du prêtre ſe portoient, tantôt

tantôt ſur ſon ſein palpitant, tantôt ſur ſes bras arrondis, tantôt ſur la molleſſe de ſes mains. Il preſſa de ſes doigts ſa taille élégante & fine, en ajoutant : « Ces belles lèvres » tremblantes, ces yeux demi-fer- » més, m'annoncent que votre cœur » ne connoît qu'imparfaitement les » véritables plaiſirs ».

Le génie mal-faiſant de la Circaſſie détacha le nœud qui tenoit ſuſpendu le rideau de l'ottomane; il tomba précipitamment, & cacha la ſcène, dont les joyeux débats devoient donner une autre forme à l'empire des Circaſſiens. Un nuage couleur de roſe, nuancé de rayons d'or, enveloppa ces amans tranſportés. Le génie malin, qui ſe joue du ſort des hommes, s'amuſa

des tendres ſoupirs, des voluptueuſes exclamations, des ſenſations amoureuſes de la reine; & dans la perverſité de ſon cœur, il ſourit aux leçons que le prêtre enflammé lui donnoit ſur le premier des jeux. Enchantée de ſes préceptes, elle avoua qu'un Eſpagnol éclairé ſurpaſſoit à cet égard tous les Circaſſiens. Ainſi, le prêtre jetta les fondemens du progrès des lumières, & de la nouvelle doctrine à introduire en Circaſſie. — La reine, dans ſa douce ivreſſe, dit, en naſillant: « Ah! ſi c'eſt ainſi » qu'on éclaire l'eſprit, hâtez-vous » de me communiquer vos lumiè- » res, afin que je ne retombe » jamais dans mes anciennes té- » nèbres ».

* *
* *

Orancia jouoit aux échecs. Le miniſtre lui crioit : Echec, échec, échec. Le monarque porta ſa main au front, la réflexion l'avoit ridé ; & dit en murmurant :

« Il n'y a plus qu'une caſe pour le » roi, le fou blanc la domine ».

LE MINISTRE.

Votre Majeſté eſt donc échec & mat ?

ORANCIA.

Echec & mat comme le Coq d'or.

LE MINISTRE.

Quoi ? Votre Majeſté ſonge t-elle

toujours à une folie, avec laquelle la fée nous a ſi long-tems amuſés? — Ordonnez-vous de recommencer une partie?

ORANCIA, *troublé.*

Je voudrois....

LE MINISTRE.

Quoi? Sire!

ORANCIA.

Faites venir demain matin quelques ſavans étrangers, je veux m'entretenir avec eux; je me ſens une inclination toute particulière à apprendre quelque choſe, ſans ſavoir quoi, ni à quel uſage.

Le miniſtre regarda le roi avec ſurpriſe.

ORANCIA.

Pourquoi me fixez-vous ainſi ?

LE MINISTRE.

Sire, pour deux —— , non , pour trois raiſons. D'abord, je n'ai jamais connu un deſir auſſi vif à Votre Majeſté ; enſuite , je m'étonne avec joie de votre noble projet , & enfin j'admire la plume couleur de ſouris, à raies jaunes , attachée à votre turban.

Le roi porta la main à ſon turban , en ſe tournant vers une glace, & s'écria : « Par le ſoleil & le Coq » de mes pères ! c'eſt la plume du » Coq d'or. Eh bien ! le danger eſt » paſſé. N'étoit-il pas attaché à » cette plume ſeule ? »

LE MINISTRE.

Uniquement à cette plume.

ORANCIA, *en détachant la plume du ſon turban.*

Et je la tiens. Aſſurément, je la dois aux bontés de ma fée protectrice. Demain, je lui enverrai des députés chargés de préſens, pour lui témoigner ma reconnoiſſance. Cependant, n'oubliez pas de me faire venir l'Eſpagnol, dont vous me racontez tant de merveilles.

Dans ce moment, la reine entra dans le ſalon avec un air inquiet, timide & embarraſſé. Malgré les aſſurances du prêtre, elle craignoit que ſa trahiſon ne pût ſe découvrir, & s'informa de la ſanté du

roi avec une tendre inquiétude.

ORANCIA.

Je ne me ſuis jamais mieux trouvé qu'aujourd'hui. La crainte & le danger ſont évanouis. Une inviſible main vient d'attacher à mon turban la plume fatale, couleur de ſouris, du Coq d'or.

LA REINE.

Ha! ha!

ORANCIA.

Ha! ha!

LA REINE.

Eſt-ce là la plume du merveilleux Coq?

ORANCIA, *en la lui présentant.*

Oui, c'eſt la plume myſtérieuſe, ma chère amie.

LA REINE.

Chantons-donc un hymne en l'honneur du Soleil, de l'Amour & du Coq, puiſque cela s'eſt paſſé ſi heureuſement. J'ai toujours penſé que vous n'en ſouffririez pas grand mal.

ORANCIA.

De quoi, Madame?

La reine rougit, & rattacha la plume au turban.

LE MINISTRE, *à demi voix.*

Eh! du cocuage.

ORANCIA, *jettant les yeux ſur la reine, qui ſourit.*

Ce ſont des chimères !

LA REINE.

Bagatelles !

LE MINISTRE.

Folies ! pures folies !

ORANCIA.

Je veux demain m'entretenir avec les ſages, & en devenir un.

LA REINE.

Vous l'êtes déjà.

LE ROI.

Je veux que mon peuple le ſoit auſſi.

*
* *
*

Une Circaſſienne ſe trouvoit-elle ſeule avec un étranger ? elle s'empreſſoit auſſi-tôt de lui faire cette demande: Dites-moi donc, vous qui » ſavez tant de choſes, ce que c'eſt » qu'un cocu ? » Une queſtion naïve mérite une réponſe enjouée. Les Circaſſiennes augmentoient tous les jours leurs lumières, & le nombre de leurs expériences, tandis que leurs époux, à l'exemple du roi, ſe croyoient hors de danger.

*
* *
*

Les prétendans à la princeſſe &

leurs compagnons, pour ſe déſennuyer, travailloient, avec un égal ſuccès, à éclairer l'eſprit des hommes & le cœur des femmes. Cependant, la céleſte Roſe couloit des jours délicieux, ignorant ce qui ſe paſſoit hors du pavillon. Son bonheur étoit tel qu'elle ne remarqua pas même le larcin de la plume couleur de ſouris. Quelques jours avant qu'elle lui fût enlevée, la princeſſe ſe promena en gondole ſur le lac voiſin de ſon parc, ſuivie de Fanno, & de quelques-unes de ſes compagnes. L'ayant traverſé, elle débarqua dans une isle, qui paroiſſoit le ſéjour des ames nobles, généreuſes, ſages & pures des anciens Grecs. Le ſilence qui précède l'aurore, y régnoit ſans ceſſe. Les roſſignols & les ſerins en étoient

les tranquilles habitans. De vieux arbres touffus couvroient une partie de l'isle de ténébres, à la fois effroyables & auguſtes par leur épaiſſeur. Ils entouroient une grotte, qui reſſembloit à la ſource éternelle & cachée de la nature. Les rivières & les torrens rouloient leurs ondes bruyantes dans une profonde obſcurité. Les vents ſouffloient avec fracas. Un rayon du ſoleil tomboit perpendiculairement dans la grotte, par une fente du rocher qui la couvroit. Il éclairoit un mur de cryſtal, & la chûte d'un ruiſſeau, dont les eaux, en ſe précipitant de la hauteur, ſe diſperſoient en pouſſière, & formoient une eſpèce d'arc-en-ciel. L'entrée étoit environnée de roſiers, de jaſmins, & d'autres buiſ-

ſons odoriférans. Un ſentier, à travers ce bocage, conduiſoit à un banc de gazon, où, dans un calme profond, l'on pouvoit admirer les merveilleux travaux de la nature. Le bois ſe terminoit par une chaîne de rochers, qui, formant des groupes divers, ſe perdoient dans les nues, & défendoient l'approche de l'isle aux profanes. Du côté du lever du ſoleil, étoit le jardin du Printems. Cet enfant chéri de la nature ſe plaiſoit à s'y orner des graces d'une éternelle jeuneſſe. De là l'œil s'arrêtoit avec complaiſance ſur les flots de la mer tranquillement agitée, & ſur la douce pente des collines, couvertes d'une verdure ſauvage, entre-mêlée de moiſſons dorées. La princeſſe, ſemblable à la déeſſe des Amours,

assiſe dans une barque légère, flottoit ſur les vagues, qui ſe jouoient autour d'elle, & Fanno accordoit ſes airs avec le bruit des rames, qui fendoient l'onde. La matinée étoit belle & ſereine; le ſilence & le repos accompagnoient la jeune troupe, & diſpoſoit leurs cœurs pour l'endroit où l'on abandonne tout ce qui eſt incommode. La céleſte Roſe ſe ſentit plus près de ſon origine; & dans les yeux de Fanno, on vit briller cette félicité que nous éprouvons dans les plus beaux momens de la vie & de l'innocence. Ils traverſerent les parterres de fleurs; les compagnes de la princeſſe ſe diſpersèrent pour former des bouquets & des guirlandes. Roſe & Fanno s'enfoncèrent dans l'endroit

le plus obſcur du bois ; ils s'approchèrent de la grotte, dont l'aſpect avoit quelque choſe de majeſtueux. La princeſſe ſe coucha ſur le gazon ; ſon Page s'aſſit près d'elle, au pied d'un chène antique. Les vents s'étoient calmés, leur ſouffle étoit celui de zéphir, & l'eau qui couloit d'une ſource voiſine en tomboit avec harmonie. Des ſons mélodieux ſe faiſoient entendre par intervalle au-deſſus de leur tête. Ils ceſſoient un moment, & recommençoient de nouveau. Fanno prit ſa guitarre, & l'accompagna des doux accens de ſa voix. Dans ſon ivreſſe, il chanta le pouvoir magique de l'harmonie, ſœur de l'Amour. Un enthouſiaſme inconnu, & jamais éprouvé, s'empara de lui, & les génies inviſibles

de la grotte ſembloient mêler leurs accords à ſes chants.

« Fanno, s'écria Roſe, tu as » volé à mon cœur ces ſons mélo- » dieux; rends-moi ce qui fait mon » exiſtence ».

Il s'approcha d'elle; ſes cheveux blonds flottoient ſur ſon col d'albâtre. Son cœur palpitoit avec violence ſur ſon ſein plus blanc que la neige; ſa bouche, à demi-ouverte, reſpiroit l'enthouſiaſme, & ſes yeux étoient en feu. Ces deux amans fortunés jouiſſoient des premiers momens de l'amour. Roſe veut parler, Fanno ſe jette à ſes côtés, & du ton le plus harmonieux, il s'écrie:

« Roſe! le bonheur de Fanno » eſt inexprimable ». La princeſſe

lui répond: « Fanno ! Roſe eſt heu-
» reuſe ». En même tems, le Page approche ſa joue de la main de la céleſte beauté.

« Ah ! Roſe, ſi tu connoiſſois » toute ma tendreſſe ! » Le feu de ſes yeux décéla ce qu'il ne pouvoit exprimer, ce qui lui étoit encore un myſtère à lui-même. L'amour ſiégeoit ſur ſes lèvres ; il en découloit comme du miel. Leurs regards ſe rencontrèrent, leurs cœurs s'entendirent ; & dès cet inſtant, l'eſpace qui les ſéparoit fut franchi. Leurs lèvres ſe touchèrent ; ils ſe couvrirent de baiſers de feu. Pour la première fois, ces deux jeunes cœurs ſentirent le pouvoir de l'amour, ſans en comprendre diſtinctement les ſuites. Ils

se tenoient encore embrassés, & leurs bouches se communiquoient le baume le plus doux de la vie, quand tout-à-coup une voix de tonnerre les réveilla d'une ivresse dont nul mortel ne desire la fin.

« *Insolent jeune homme ! tu oses* » m'outrager à mes yeux, *moi qui* » n'ai qu'à me montrer pour te faire » rentrer dans le néant. Mes sons » harmonieux & non les tiens ont » touché le cœur de Rose. Mes » accens t'ont enflammé; mon es- » prit a échauffé ton imagination, » ma voix s'est mêlée à la tienne, » & la mélodie de mes chants a » retenti par-dessus tes foibles es- » sais. Nul mortel ne peut produire » ces accords harmonieux sans ma » volonté; j'anime tout ce qui res-

» pire, je ſuis la ſource de l'exiſ-
» tence ».

Cette voix terrible & inattendue jetta le trouble dans l'ame de Fanno ; mais il fut bientôt diſſipé. Le Page calma la princeſſe par un doux ſourire, & lui dit : « Les » vieillards de cette contrée nous » ont ſouvent entretenus des génies » myſtérieux & des fées dont cette » grotte doit être le ſéjour. La » voix de l'Etre ſupérieur qui m'a » parlé, eſt douce ; malgré ſon » courroux, je lui répondrai ». En même-tems, il s'approcha de la caverne.

« Maître de cette grotte ! génie » bienfaiſant ! ſi ton influence ſur » mes accens a contribué en quel- » que choſe à la félicité que je

» viens d'éprouver, ma reconnoiſ-
» ſance ne peut être aſſez vive. Je
» ne puis devoir ce bonheur qu'à
» un génie tutélaire & clément.
» Permets-donc que, ſans mêler
» ta divine harmonie aux foibles
» accords d'un mortel, je t'expri-
» me, ſur ma guitarre, les remer-
» cîmens que nous te devons pour
» la faveur de nous avoir reçus dans
» ta caverne ».

Fanno s'abandonna à l'ivreſſe des ſenſations délicieuſes que l'amour venoit de lui faire connoître; & dans ſon enthouſiaſme, les accords de ſa lyre devinrent l'expreſſion de la félicité de ſon cœur.

Roſe s'approcha de l'amoureux muſicien. Quand il eut fini, elle jetta ſes beaux bras autour de ſon cou;

& d'une voix touchante, elle s'écria : « Génie de la grotte ! ſi tu » aimes les ſons mélodieux de la » lyre, peux-tu encore conſerver » du courroux contre mon aima- » ble Fanno » ?

FANNO.

Ta colère peut-elle s'allumer contre celui qui n'entre qu'avec reſpect dans ton ſanctuaire ?

ROSE.

Peux-tu m'en vouloir à moi, qui ne m'approche jamais de cette grotte ſacrée, ſans y faire une offrande des plus belles fleurs au génie bienfaiſant qui l'habite ?

Auſſi-tôt il s'élève un léger tourbillon de fumée ; il enveloppe les

jeunes amans, pluſieurs voix retentiſſent autour d'eux dans les airs; tout-à-coup ils n'entendent plus que celle qui les avoit d'abord effrayés.

» Je ſuis réconcilié », dit cette voix auguſte, » & *je vous prends* » ſous ma protection; ſi des dangers viennent à vous menacer, » réfugiez-vous dans ma grotte, » entrez-y ſans crainte; elle eſt le » ſéjour de celui qui vous donna la » meilleure partie de votre être ».

A ces mots, tout diſparut. Fanno & Roſe ſe trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, ſe regardèrent; & plongés dans de ſérieuſes réflexions ſur ce qui venoit de leur arriver, retournèrent auprès des compagnes de la princeſſe.

*

* *

*

La nuit qui ſuivit la dernière partie mémorable perdue aux échecs, fut pour Orancia une nuit agitée; elle le fut également pour la reine, mais la ſource de ſon trouble étoit bien différente. Le prêtre avoit enflammé ſon imagination ſur un point dont les foibles ſens ſont eſclaves. Remarquant que le ſommeil fuyoit auſſi les paupières du roi, elle s'informa pluſieurs fois de la cauſe de ſon agitation. Son auguſte époux l'aſſura qu'elle provenoit d'un extrême deſir de s'inſtruire & d'acquérir la ſageſſe; qu'il donnoit la torture à ſon eſprit, pour ſavoir ce qu'il devoit apprendre;

mais qu'il ſe tourmentoit en vain ; ſe trouvant en état de réſoudre avec promptitude toutes les queſtions qu'il ſe faiſoit.

La reine le tranquilliſa par ſes careſſes, & lui dit : « Sire, ſi » vous entendiez Dom Pedro, vous » apprendriez combien peu vous » êtes inſtruit. J'en ai fait l'expé- » rience ».

ORANCIA.

Que vous a-t-il donc enſeigné de merveilleux ?

LA REINE.

Après m'avoir démontré mon ignorance, il a travaillé à mon inſtruction.

ORANCIA.

ORANCIA.

Comment s'y eſt-il pris?

LA REINE.

Il s'eſt donné toutes les peines du monde.

ORANCIA.

Mais encore, qu'a-t-il fait?

LA REINE.

Il m'a enſeigné les moyens de réveiller les facultés endormies de vos ſujets.

ORANCIA.

Par le Coq de mes pères! je voudrois qu'il pût endormir les miennes.

Le premier ſoin d'Orancia à ſon réveil, fut d'envoyer des ambaſſadeurs au Caucaſe, chargés de riches préſens pour la fée Morena, en ſigne de la reconnoiſſance du ro pour la plume couleur de ſouris. Après cela, le monarque ſe livra à l'enthouſiaſme de vouloir étendre ſes connoiſſances, & ſe tranſporta dans ſa ſalle d'audience, où la vanité avoit raſſemblé les théologiens, les philoſophes, les poëtes, les comédiens, les politiques, & autres gens à talens. Le roi s'aſſit ſur ſon trône ſous les ailes du Coq d'or, armoiries du royaume. La reine prit place ſur un divan, près du trône, après avoir ſalué, par un doux ſourire, Dom Pedro, qui étoit à la tête des prêtres.

Orancia déclara, ſans détour,

ſes deſirs aux ſages, & leur avoua qu'au fond il ignoroit ce qu'il vouloit apprendre; mais qu'ayant tant de lumières, il croyoit qu'il leur ſeroit facile de le mettre ſur la route qu'il cherchoit. Là-deſſus il demanda aux prêtres en quoi conſiſtoit leur ſcience?

Pedro répondit d'un ton ferme: Elle embraſſe tout.

ORANCIA.

Nous nous trouvons ainſi dans le même cas. Je ſais tout.

DOM PEDRO.

Votre Majeſté ne peut nous comprendre. Elle végète encore dans les ténèbres; nous ſavons tout ce qui

peut rendre l'homme éternellement heureux.

La reine prêta une oreille attentive.

LE ROI.

Fari ! Fari ! ce n'eſt pas ce que je veux. Il ne manque rien à mon bonheur. Qui m'a jamais gagné aux échecs ? qui eſt-ce qui peut ſe vanter d'avoir un fille plus remarquable par ſa beauté, une meilleure épouſe ? Quel eſt le mortel que la fée du Caucaſe aime & favoriſe plus que moi ? Quel prince a des ſujets plus fidèles ? Je veux ſavoir de quoi je voudrois être inſtruit, & non ce que je ſuis.

DOM PEDRO, *avec vivacité.*

L'ignorance de ſon état eſt la

sœur de l'incrédulité ; Votre Majesté n'entend pas le sens de mes paroles.

ORANCIA.

Expliquez-vous donc clairement.

DOM PEDRO.

Nous montrons le chemin qui conduit au ciel.

ORANCIA.

La route est trop longue & trop incertaine. En même tems, il s'adressa aux philosophes. Pedro grinça des dents ; & dans son céleste courroux, se dit à lui-même : « Eh » bien ! je t'instruirai, par le bap- » tême, comment je t'ai fait cocu ». Ses regards enfin rencontrèrent les

yeux de la reine, qui contempla ſon époux avec mépris.

Cependant le roi s'étoit adreſſé aux philoſophes, & leur demanda ce qu'ils ſavoient.

« Grand roi de la Circaſſie, nous » éclairons l'eſprit de l'homme ſau- » vage de ſa nature, nous lui ap- » prenons à ſe connoître lui-même, » & les objets qui l'environnent; » nous lui enſeignons la ſeule véri- » table ſageſſe, qui conſiſte dans le » choix des meilleurs moyens pour » arriver au meilleur but poſſible ».

ORANCIA.

Comment vous appelle-t-on?

LES PHILOSOPHES.

Des philoſophes.

ORANCIA.

Dites des fous. Vous voulez nous apprendre ce que nous ſommes. Ne me connois-je pas moi-même ? Ne ſuis-je pas roi de la Circaſſie ? J'aime tout ce qui reſpire, & ne fais de mal à perſonne. Je n'ignore pas tout ce qui eſt au-deſſus de moi, & tout ce qui m'environne. C'eſt le ſoleil qui nous éclaire, & nous donne du pain. Ce ſont mes fidèles Circaſſiens que je chéris comme ils m'aiment.

Le ſage ſeul eſt roi ! dit le philoſophe en lui-même, & ajouta : « Monarque ignorant & ſtupide, je » te ferai ſubir le joug de mon ſyſtê-» me malgré toi ».

Les Circaſſiens admirèrent leur

roi; ils ne l'avoient jamais entendu parler ainſi, & le crurent inſpiré par une fée, comme il l'étoit en effet.

Orancia ſe tourna vers un Italien pâle, maigre & défait, & lui demanda quels étoient ſes talens?

Je poſsède la ſeule ſcience néceſſaire aux rois & aux princes. Tout ce que d'autres peuvent vous dire, eſt inutile; j'enſeigne l'art de meſurer d'un coup-d'œil les rapports d'un Etat à l'autre, d'en calculer la force & la foibleſſe réciproque. J'indique le moment propice où Votre Majeſté peut avec avantage rompre la paix avec un de ſes voiſins, ou déterminer la guerre. Ma ſcience montre quand, comment, & avec qui il faut contracter des alliances; & comment,

après avoir tiré ſon profit, il faut abandonner ſes alliés. Elle fait connoître tous les prétextes d'attaquer un voiſin quand il eſt hors d'état de ſe défendre, & de lui enlever une partie de ſa propriété; de fomenter le trouble & les diviſions dans les empires limitrophes, & de faire paſſer des projets nuiſibles pour avantageux par des créatures ſoudoyées. Je détermine le rapport du ſujet au ſouverain, & je dis que c'eſt un inſtrument dont le dernier ſe ſert comme il veut, quand une fois il ſait le manier. Votre Majeſté me permettra de lui lire ſur ce point mes remarques ſur Tacite, par rapport au règne de Tibère; il fut le ſouverain le plus habile à cet égard. Nous enſeignons

de plus l'art de vider les caiſſes des ſujets, de ſucer leur moëlle, & de nous l'approprier. Par nous, les rois s'élèvent au-deſſus des préjugés des mortels, & foulent aux pieds les ſentimens du vulgaire. Par nous, ils apprenent à déterminer la valeur d'un homme, & à l'employer, pour leurs vues particulières, auſſi long-tems qu'il a de force. Nous enſeignons l'art important de diſſimuler, de pleurer quand on a envie de rire, & de rire quand on a beſoin de verſer des larmes. En un mot, c'eſt par nous.....

Le monarque ſe leva précipitamment de ſon trône; & dans le courroux le plus violent qu'on lui ait vu de ſa vie, il s'écria: « Par le » Coq de mes pères, qui me couvre

» de ſes ailes, le ſoleil n'a pas lui
» le jour que cet homme eſt né ».
(Sentence uſitée chez le peuple, pour diſigner un être exécrable & dangereux.) Il ajouta : » Peuples de » l'occident, vous poſſédez les arts » & les ſciences, & *nous* la vérité. » Portez vos lumières plus loin, » elles ne trouvent pas ici un ſol » proſpère ».

Le politique murmura tout bas. » Tu éprouveras ma ſcience ; je » ſaurai t'inquiéter ſous les ailes de » ton Coq d'or, au point que la » ſueur coulera de ton auguſte » front ».

Alors parurent les comédiens. Ils jouèrent quelques ſcènes d'une tragédie remplie de crimes inconnus en Circaſſie, & d'autant plus

révoltantes ; que les acteurs repréſentoient des têtes couronnées, & les premiers du peuple.

Orancia dit avec impétuoſité : « Ils ſont du pays de l'homme pâle » & défait ; je les reconnois, ils » reſſemblent à ſes diſcours ».

La reine, au contraire, étoit très-ſatisfaite de la pièce ; les leçons du prêtre l'avoient éclairée.

« Et quelle eſt la ſcience de ce » petit homme, » demanda le monarque en montrant un troubadour.

« Sire, répondit celui-ci, je ne » ſais rien ; je m'amuſe à faire des » couplets tendres ou gais, à pincer » de la harpe, à jouer aux échecs, » à réciter un petit conte d'une ma- » nière ennuyeuſe, à faire rire les

» affligés, & à donner de la triſteſſe
» à ceux qui ſont dans la joie ».

Eh bien ! ſuivez-moi, dit le monarque, vous êtes mon homme.

Le roi deſcendit du trône, & quitta la ſalle d'audience avec le troubadour. Les railleries & le mépris les ſuivirent. La reine indignée fit approcher les ſages, & dit à ſon Pedro, qu'elle vouloit apprendre de lui le chemin qui mène au ciel; que les philoſophes devoient lui enſeigner la ſageſſe, l'Italien l'art de régner, les comédiens tout ce qui eſt de leur reſſort. Les courtiſans, ſans ſavoir pourquoi, prirent la même réſolution, & Orancia paſſa pour un ſauvage, incapable d'être civiliſé.

*
* *
*

Le moine continua à montrer à la reine la route du ciel, & à lui rendre le roi auſſi inſupportable que poſſible. Les autres étrangers faiſoient la même choſe dans les maiſons où on les avoit reçus, & les Circaſſiens éprouvoient déjà des inquiétudes ſécrettes, qui ſe changèrent bientôt en calamité générale.

Pluſieurs fois les princes & les chevaliers avoient ſommé le roi de tenir ſa parole; enfin, ils le prefsèrent de déterminer le jour où la plus belle princeſſe devoit s'offrir à leurs regards, & choiſir un

époux au milieu d'eux. Le monarque fixa ce jour pour les étrangers, comme pour les Circaſſiens, & mit ainſi la reine dans le plus grand embarras.

Tandis que le roi donnoit audience aux chevaliers, Sophie quitta le pavillon de la princeſſe, pour ſaluer Dom Pedro en qualité de prêtre de ſa religion. Elle étoit chrétienne, comme nous l'avons remarqué plus haut. L'eccléſiaſtique conçut auſſi-tôt le projet de détruire, par ſon moyen, les deſſeins du roi, & de contenter les vœux de la reine: mais comment Sophie, retirée dans le pavillon de la princeſſe, fut-elle informée du ſéjour du moine dans la capitale? Voici la réponſe à cette queſtion. Le rôle de l'eccléſiaſtique Eſpa-

gnol devint trop brillant pour rester caché ; & malgré la solitude & l'éloignement du pavillon de la belle Rose, le bruit de sa présence & de celle de beaucoup de princes & de chevaliers étrangers dans la capitale, y pénétra. Cette nouvelle ne fit aucune impression sur la princesse ; mais Sophie ne peut résister au desir de voir des fidèles. Elle fut trouver Dom Pedro comme leur chef, & s'annonça comme membre de sa communion. Le prêtre la reçut au sein de l'église ; & après s'être fait instruire de son histoire, il s'informa de Rose & de son genre de vie. Sophie s'étendit en éloges sur sa bonté, sa candeur & son innocence. Le saint homme impatient lui dit : « On voit » que vous avez long-tems vécu

» avec des infidèles. Vous êtes ani-
» mée de leur esprit, & vous pre-
» nez pour de la vertu, ce qui
» n'est peut-être que des dehors
» trompeurs, sous lesquels la prin-
» cesse sait cacher les plus grands
» vices. Pour le salut de votre ame,
» je desirerois que vous quittassiez
» Rose, pour entrer au service de
» la reine, que j'ai mise dans la
» bonne voie ». Par ce discours arti-
ficieux, le prêtre parvint à ses
fins. La foi surmonta, dans le
cœur de Sophie, l'attachement à
la princesse, & lui fit voir ses ac-
tions sous un tout autre jour. Elle
avoua qu'elle ne trouvoit rien de
répréhensible dans la conduite de
Rose, que son extrême passion
pour la musique, & pour un jeune

Page, dont la voix étoit auſſi harmonieuſe que celle d'un ange, & qui pinçoit ſupérieurement de la guitarre : « mais, ajouta-t-elle, ſi » c'eſt un crime de l'aimer, je » m'en ſens également coupable, » & j'éprouverai la plus grande » douleur de ne plus voir ce jeune » homme, & de ne plus l'enten- » dre chanter ». Là-deſſus elle s'abandonna à toute la force de ſon éloquence, & fit un portrait ſi avantageux de Fanno, que les yeux du prêtre s'enflammèrent. Hippocrite conſommé, il ſut habilement attribuer ce feu à une toute autre cauſe, ſauta de ſon ſiège, & s'écria : « Je vois maintenant la » vie ſcandaleuſe de la princeſſe. » Une inſpiration ſecrette du ciel

» vous a mené vers moi, pour vous » tirer du gouffre où vous êtiez » plongée ».

Sophie humiliée fut obligée de lui raconter les moindres détails du genre de vie menée dans le pavillon. Le cœur de Pedro brûla de desirs illicites, & sa bouche vomit la condamnation. Il continua à demander à sa pénitente qui étoit ce jeune Page ? Pourquoi Rose l'aimoit avec tant d'ardeur, la musique n'étant pas une cause suffisante pour une telle passion ? Si la reine ou le roi en étoient informés ? Sophie eut beau lui garantir l'innocence de Rose, & alléguer en sa faveur les usages du pays, rien ne put appaiser le prêtre irrité. Ne pouvant en aucune manière éviter ses saintes perquisitions, elle se

déchargea du ſecret de l'enleve-ment du Coq, & avoua qu'elle croyoit que cette action hardie de Fanno avoit augmenté l'amour de la princeſſe. Sophie s'imagina que cette hiſtoire n'auroit aucun intérêt pour le ſaint homme ; mais elle ſe trompa. Il en avoit déjà acquis une entière connoiſſance, & il trouva, dans cette découverte, la défaite de la Circaſſie, & le triomphe de l'égliſe. Pedro adreſſa Sophie à l'un de ſes collègues, pour lui former le cœur, & promit de la préſenter le même jour à la reine, & ſe rendit victorieux à la Cour.

Il trouva Sa Majeſté très embarraſſée de ce que le roi avoit fixé le jour où la princeſſe devoit faire choix d'un époux. Après avoir

donné à ſes ſens la conſolation néceſſaire, il commença à la raſſurer ſur l'avenir ; mais à condition qu'elle s'abandonneroit entièrement en lui, & qu'elle favoriſeroit l'introduction du chriſtianiſme én Circaſſie. « Sans cela, ajouta-t-il, je » ne ferai point uſage du ſecret » qui peut nous aider, & vous ſe» rez perdue pour cette vie & celle » qui la ſuivra ». Ayant la clef du cœur des dames, ſa volonté fut celle de la reine, & Sophie devint la confidente de Sa Majeſté ; mais avant de l'inſtaller dans ſon nouveau poſte, elle fut obligée de lui jurer de ne point découvrir l'enlevement du Coq à la reine, de travailler à ſe rendre maitreſſe de ſon cœur, & de lui en rapporter toutes les penſées.

*

* *

*

Orancia jouoit aux échecs avec le troubadour. Le miniſtre ſe tenoit à côté d'eux comme ſpectateur. Jamais le roi n'avoit été plus heureux. Il étoit ſur le point de gagner un homme, pour l'habileté duquel il avoit le plus grand reſpect. Son bonheur fut troublé pour toujours par la retenue des ambaſſadeurs du Caucaſe. Le monarque vouloit avouer le fou noir, pour porter le dernier coup à ſon adverſaire, lorſqu'ils entrèrent dans le ſalon. Il arrêta le fou dans ſa marche, & partagea ſon attention entre les envoyés, & ſa victoire prochaine:

les ambaſſadeurs prirent la parole :

« Grand roi, dirent-ils, vous êtes » cocu comme beaucoup de ſei- » gneurs de votre Cour, & la pré- » diction faite à vos pères eſt ac- » complie ».

Il avança le fou, s'écria mat; conſidéra un moment le trouba- dour, ſe leva, arracha la plume fatale de ſon turban, & dit :

« Jamais homme a-t-il été plus » tourmenté que moi ? Par le Coq » de mes pères, je me conçois » auſſi peu que la fée. Pourquoi fal- » loit-il que vous entraſſiez au » moment où je gagne le trouba- » dour, ce qui eſt ſi rare ? Je veux » ſavoir enfin ce qu'il en eſt de ce » cocuage. Qu'on appelle les ſa- » vans ». En même tems, il paſſa

dans une galerie, & le petit troubadour le ſuivit en courant. Jamais le monarque n'avoit marché ſi vîte, & jamais il n'étoit entré ſi à l'improviſte dans l'appartement de la reine. Il entendit dans un cabinet des accens ſinguliers, regarda le troubadour, & lui fit ſigne de ſe mettre aux écoutes. Le petit bouffon s'approcha de la porte, prêta l'oreille, & regarda à travers le trou de la ſerrure. Orancia demanda tout bas ce qui ſe paſſoit. Le troubadour répondit encore plus bas : « Sire, on y fait un cocu ». Eh bien ! je ſaurai donc enfin ce que c'eſt, dit le roi en ſouriant. Il ſe baiſſa pour regarder par le trou, & vit la reine engagée avec l'Eſpagnol dans un combat qu'on livre ſans témoins. On retire moins vîte

ſa main du feu, qu'Orancia ne retira ſa tête de la porte. Muet, couvert de honte, accablé, navré de douleur, il cacha ſon viſage de ſes mains, & s'écria : O troubadour ! troubadour ! que dois-je faire ?

LE TROUBADOUR.

Sire, faites comme mes compatriotes.

ORANCIA.

Comment font-ils ?

LE TROUBADOUR.

Ils gémiſſent de leur foibleſſe & de celles de leurs épouſes, gardent le ſilence, & ſe retirent.

Le roi ſuivit machinalement ce conſeil. A peine eurent-ils traverſé

quelques pièces, qu'ils virent la répétition du même combat. Les acteurs étoient l'écuyer de Dom Pedro, eccléſiaſtique comme lui, & Sophie, qui oublioit ſon rôle de ſentinelle des ſoupirs amoureux de la reine. Le monarque & le troubadour paſsèrent ſans être remarqués, & entrèrent dans le jardin ; les larmes couloient à grands flots des yeux d'Orancia. Il s'écria pluſieurs fois : « Infortuné pays ! malheureux » Orancia ! pourquoi n'es-tu pas » mort avant d'avoir ſu ce que c'é- » toit qu'un cocu ».

Il y a des conſolations pour tous les maux. Le troubadour en verſa ſi abondamment & avec tant d'intérêt & de ſincérité dans le cœur du roi, qu'il en obtint enfin deux choſes, qu'il garderoit le ſilence

ſur ce qu'il avoit vu, & qu'il retourneroit à la table de jeu, pour recommencer une partie d'échecs; mais le mal d'Orancia étoit incurable, & c'eſt peut être la ſeule plaie qui ne ſe ferme jamais.

*
* *
*

Orancia étoit incapable de renfermer le chagrin dans ſon cœur; il communiquoit tout ce qu'il reſſentoit, ſoit peine, ſoit plaiſir, & ne pouvoit déguiſer ſes ſentimens à celui qui en étoit l'auteur. Sa franchiſe égaloit celle des enfans, & jamais il n'avoit connu aucun deſir de vengeance. A peine fut-il quelques minutes ſeul avec la reine,

qu'il retomba dans ſa mélancolie. Son épouſe remarqua bien le changement de ſon mari ; mais en femme coupable & habile, elle ne s'en étonna pas. Cependant le cœur de l'infortuné monarque étoit déſolé ; il regarda la reine ; la honte lui défendoit de parler, la douleur inonda ſes yeux de larmes. Enfin, la reine le délivra de ſon martyre. A peine lui eut-elle demandé la cauſe de ſon chagrin, qu'il la lui expoſa avec une douloureuſe éloquence. Il ajouta que ce qu'il avoit vu ce jour-là, étoit terrible, & ſurpaſſoit tout ce dont la fée l'avoit menacé. Son cœur, dévoré de chagrin, s'épuiſa en reproches touchans. Trois fois j'ai été tenté de les tranſcrire de l'original Arabe ;

mais ils contraſtent trop avec nos mœurs & nos opinions, & ne peuvent nous cauſer d'autres ſenſations que l'ennui. — La reine laiſſa tomber ſa tête ſur ſes bras; & les reproches du roi mêlés d'un ſourire plein de bonté, perdant enfin toute leur force (ils n'en avoient pas beaucoup d'ailleurs de la maniere dont il les faiſoit), elle leva la tête, montra un viſage ſerein, & dit: « L'aſtre du jour con-» noît mon innocence ». Orancia, à la vérité, n'avoit ſu à quoi il devoit s'attendre; cependant, il n'avoit aucunément prévu une telle réponſe, & dit tout étonné: « Comment, Madame, vous n'êtes » pas coupable, quand vous faites » ce qui n'eſt jamais arrivé en Cir-» caſſie? » Son épouſe, ſans répli-

quer, laiſſa un libre cours à ſes larmes. Interrompant enfin ſes ſanglots, elle lui tint ce diſcours.

« Peut-il y avoir de femme plus » infortunée que moi dans toute la » Circaſſie ? Il a fallu que je ſuc- » combe à la déteſtable prédiction » d'une fée, parce que mon époux » & ſes ſujets n'ont pas ſu garder » un gage qu'elle leur avoit confié. » Si cette fée mal-faiſante nous » avoit remis le Coq d'or, nous » n'aurions jamais ſubi la peine de » rendre nos époux, ce que ſont » maintenant la plupart des Sei- » gneurs de votre Cour. Pourquoi » ne rechercherez-vous pas l'auteur » des maux répandus ſur vous & » ſur nous ? Pourquoi n'appaiſez- » vous pas la fée par la punition du » criminel ? J'attendois de vous des

» consolations, & au contraire vous » m'accablez de reproches au mo- » ment où je suis lasse de vivre, » &c. &c. &c. ».

La reine étoit parfaitement bien instruite par le prêtre & par son propre cœur. Elle naſilla si long-tems aux oreilles du roi, qu'enfin il se frappa le front & s'écria : « Je suis donc » un cocu, un monstre, & celle » qui me revêt de ce titre, me » prouve que j'en suis moi-même la » cause ! » Triste réflexion, & c'est cependant le cas de beaucoup de ses confreres.

A ces mots, il échappa à la reine, à travers ses larmes, un sourire mocqueur. Orancia le prit pour une expression de tristesse, & dans cet erreur il s'approcha de son épouse

avec ſa bonté naturelle. Des embraſſemens répétés ſcellèrent leur réconciliation.

*
* *
*

Avant de ſe rendre à l'académie des ſavans, convoqués par le roi, Dom Pedro eut la viſite de Sophie. Elle l'informa de ce qui s'étoit paſſé la veille. Il ſourit, en diſant: « Tout » s'achemine vers une heureuſe » fin! » Auſſi-tôt, il ſe tranſporta chez le miniſtre, lui fit part de l'enlevement du Coq, & l'inſtruiſit comment il devoit le faire connoître à l'aſſemblée.

Orancia, avant d'y entrer, tint conſeil avec ſes fideles Circaſſiens, ſur l'événement terrible qui l'avoit

déſolé. A peine leur eut-il communiqué la réponſe de la fée, & ſon explication, que la honte couvrit d'incarnat les joues de la plupart des aſſiſtans, & l'un après l'autre lui gliſſa légerement à l'oreille: « Votre » Majeſté, je ſuis auſſi cocu ! » Ce qui leur donnoit le plus de crainte, c'eſt que les Circaſſiens eux-mêmes commençoient à prendre goût au rare ſecret de faire des cocus, & que quelques-uns même alloient juſqu'à l'avouer hautement. — On réſolut deux choſes dans ce conſeil; la premiere de demander aux étrangers de quelles loix & peines ils ſe ſervoient contre un abus commun chez eux; & la ſeconde, de mettre tout en uſage pour découvrir les auteurs de l'enlevement du Coq.

Cette réſolution priſe, le roi entra dans la ſalle, & s'aſſit ſur ſon trône ſous les ailes du Coq d'or. La reine arriva bientôt après, accompagnée de ſavans, d'artiſtes, & de ſa Cour. Un léger ſoupir échappa au monarque en la voyant; mais elle-même s'avançoit avec fierté, la tête levée, le *front* ſerein; elle ſe ſentoit *éclairée*. Le troubadour ſe nicha dans un coin du trône, & s'efforça de bannir les ſoucis du roi par ſes ris & ſes bouffonneries.

Orancia fit propoſer la queſtion, & demanda l'avis des étrangers.

Les philoſophes qui n'étoient point prévenus, rirent de ſa ſimplicité, & dirent, après beaucoup de railleries: « C'eſt un mal inévi-

» table dans la ſociété, conforme
» même aux droits de la nature. La
» femme abandonne le foible pour
» le vigoureux, le mauvais pour le
» bon, le laid pour le beau, & ſuit
» en cela l'inſtinct de la nature. Le
» mari n'y perd rien, & après des
» recherches bien exactes, il ſe
» trouve preſque toujours qu'il y
» gagne, &c. &c. ».

Le monarque baiſſa les yeux.

Après le long diſcours des philoſophes, Dom Pedro éleva ſa voix, & condamna hautement leur opinion impie. Il prouva par la nature, par la raiſon, par l'ordre ſocial, par les loix & la révélation, que c'eſt le crime le plus affreux dont l'homme puiſſe ſe ſouiller. « Ce crime, ajouta-t-il, détruit les

» plans les plus ſages, & les mieux
» conçus de la Providence pour le
» bonheur des hommes, pour la
» ſplendeur & la proſpérité d'un
» état, & pour la durée de la ſo-
» ciété. Ce vice entraîne tous les
» autres à ſa ſuite, & ouvre la bar-
» riere aux déſordres & à la dé-
» bauche. Une deſtruction, un
» anéantiſſement total menacent la
» Circaſſie, ſi elle n'adopte une
» religion plus élevée & plus pure,
» & ſi par ſes loix ſaintes & reſ-
» pectables, elle n'arrête ce torrent
» prêt à rompre toutes les digues,
» &c. &c. &c. ».

Son éloquence brûlante fit trembler les Circaſſiens. Il leur peignit, ſous différentes couleurs, & avec les touches les plus vives, leur ruine

prochaine, & remplit leurs cœurs de crainte & d'angoiſſes. Après les avoir bien meurtris, il leur montra de loin le moyen d'échapper à ce danger.

Chaque mot du prêtre étoit un coup de foudre pour Orancia. Plongé dans les réflexions, il ne ſut ce qu'il devoit penſer de cet homme & de lui-même. La ſcène de la veille étoit vivement préſente à ſes yeux. Quant à la reine, le diſcours de Pedro lui donna autant d'expérience que le ſéjour de l'une des capitales de la partie la plus policée de l'Europe.

Les Circaſſiens, tranſis & tremblans, prièrent l'impétueux orateur de leur communiquer la teneur des loix contre le crime

dénoncé. Pedro leur prouva qu'au fond ils étoient indignes de cette grace, mais qu'il concevoit le meilleures eſpérances que leurs cœurs & leurs eſprits alloient bientôt être éclairés par les lumieres de la foi, & ainſi il leur dicta le commandement.

« Tu ne commettras point adultère ! » avec toutes ſes clauſes, commentaires & explications, & y ajouta d'une voix de tonnerre la peine ordonnée pour cette vie, & celle de la vie à venir. Les philoſophes ſe récrièrent en vain contre le fanatiſme ; le prêtre avoit du crédit, & la loi paroiſſoit juſte aux Circaſſiens. C'eſt ainſi que toute la nation ſut ce que c'étoit qu'un cocu ; tout le monde, par ordre du moine, apprit le commandement

par cœur, & tout le monde connut l'adultère.

Ce point réglé, le miniſtre éleva la voix, & remercia Dom Pedro de ſon zèle, & du conſeil par lequel il avoit ſauvé la nation d'une ruine prochaine. Il ajouta, en ſoupirant: « Malheur aux auteurs de ce » mal! malheur à moi qui connois » les coupables! »

Ces paroles réveillèrent l'attention de l'aſſemblée. Le roi & ſes Conſeillers demandèrent à la fois: « Qui ſont-ils? » La reine ſauta de ſon ſiège.

Le miniſtre demanda d'abord quelle peine la loi avoit ordonnée contre l'enlèvement du Coq? & tous les conſeillers s'écrièrent: « De perir par le feu! »

« Dans ce cas, j'aime mieux » mourir que de les dénoncer, ré- » pondit le miniſtre ; ma vie eſt tout » de même en danger, ſi je les dé- » couvre, & ma mort peut auſſi » ſauver les coupables ».

Les Circaſſiens lui promirent leur protection contre les plus puiſſans de l'empire, contre le roi même, & le monarque le jura par le Coq de ſes peres & l'aſtre du jour.

Dom Pedro s'écria : Il eſt doux de mourir pour la patrie !

« Daignez donc me prêter l'o- » reille, dit le miniſtre, & me par- » donner. La princeſſe Roſe a fait » enlever le Coq par ſon Page » Fanno ».

Orancia tomba ſans connoiſ- ſance ſur ſon trône. Le ſilence de

la mort s'empara de l'assemblée ; le ministre seul cria qu'il falloit procéder suivant la loi & le ferment du monarque. La reine vola au secours de son époux ; tous les soins furent inutiles pour lui faire reprendre ses sens : on le fit porter dans son cabinet pour veiller avec d'autant plus de zèle au bien public. Les Circassiens infortunés donnèrent, en sanglottant, leurs voix pour l'emprisonnement des coupables.

*

* *

*

Pendant toute la journée les yeux de la reine furent inondés de larmes ; mais elle n'en agit pas moins de concert avec le ministre expéditif, & si rapidement, qu'au nom

de la nation, & en vertu du ſerment de l'infortuné roi, on envoya vers Roſe & Fanno pour ſe ſaiſir de leurs perſonnes. La garde étoit du parti de la reine. L'enlevement du Coq l'avoit privée des avantages & prérogatives dont elle jouiſſoit en qualité de garde du Coq, ſur les autres gardes du roi.

Le miniſtre ſe chargea de porter la parole, & de faire enfermer la princeſſe, mais dans un lieu convenable à ſon rang.

On trouva le couple amoureux dans le jardin, au milieu des compagnes de Roſe. Le miniſtre au gros ventre ſe rappella la fête du roi, & éprouva, dans ce moment, cette ſatisfaction que les ames baſſes & viles reſſentent en de ſemblables

occaſions. Sans ménagemens, ſans égards, plein de ſes deſirs de vengeance, il s'avança au milieu de la troupe joyeuſe, & demanda, en ſiffant, où étoit le Page Fanno.

Au ſon déſagréable de ſa voix, Roſe ſe cacha, & Fanno ſe préſenta au barbare avec toute ſon innocence & ſa beauté, en diſant : » Je » ſuis le Page Fanno que vous de- » mandez ».

« Saiſiſſez, dit le miniſtre aux » gardes ; ſaiſiſſez le coupable, qui » a cauſé la ruine de la Circaſſie » par l'enlevement du Coq ».

Après cela il courut à la princeſſe, & lui adreſſa ces paroles en ſiffant : « Le roi & l'empire ſont » informés de votre crime. Je viens, » chargé par la nation, pour vous

» conduiré dans la tour des cou-
» pables ».

La princeſſe avoit entendu les paroles adreſſées à Fanno ; elle avoit vu comment on s'étoit ſaiſi de ſa perſonne. Ses craintes pour ſon Page ſurmontèrent ſa ſenſibilité naturelle, elle ne ſongea qu'à *lui* : « Où eſt-il ? où l'avez-vous mené ? » dit-elle.

Fanno de ſon côté s'écrioit : « Roſe, ne t'inquiète point pour » moi ». — S'adreſſant enſuite aux Circaſſiens : « C'eſt moi qui ai en-» levé le Coq de mon chef, & ſans » l'inſtigation de perſonne ».

« Où eſt le Coq ? » demanda le miniſtre.

La princeſſe ſe fit jour à travers la foule, & couvrit la bouche du

Page de ſes mains tremblantes, en s'écriant : « Ne le croyez point, il » eſt innocent, par ma faute ſeule » le Coq a diſparu ».

Le miniſtre répliqua en ſifflant : « Tant pis, princeſſe, tant pis pour » vous. Certes, il auroit été plus » aiſé & moins dur de jettter un » Page au feu pour le ſalut de la » Patrie, que l'héritière du trône ».

Ces paroles glacèrent un inſtant le ſang des deux victimes. Leurs regards enflammés & tendres lui rendent enfin la circulation.

Roſe s'écrioit : Fanno !

Et Fanno s'écrioit : Roſe !

Ils ſe tinrent long-tems embraſſés. Les Circaſſiens furent émus. La garde même du Coq oublia ſes

avantages perdus. Le miniſtre vit avec effroi l'impreſſion que le couple amoureux faiſoit ſur ſes ſoutiens. Il ſépara les deux jeunes amans au nom de la nation, & ajouta que tout s'éclairciroit, & qu'on devoit inceſſamment les mener aux lieux indiqués.

Leurs regards ſe rencontrèrent pour la dernière fois, & leurs lèvres tremblantes s'imprimèrent les derniers baiſers. Fanno diſoit à Roſe : « Ne crains rien ! » Et Roſe répétoit à Fanno : « N'aie point de » crainte ! ». Fanno ne ſongeoit qu'à Roſe, Roſe ne penſoit qu'à Fanno.

Chacun ne voyoit & ne craignoit point de danger pour ſoi ; l'un & l'autre ne le voyoit, & ne l'appré-

hendoit que pour celui en qui il exiſtoit plus qu'en lui-même.

*
* *
*

Le bon, mais foible & malheureux Orancia, étoit couché ſur ſon lit de repos, abandonné de tout le monde. Le ſeul troubadour cherchoit à le tirer de ſon évanouiſſement par les ſons de ſa harpe. Plein d'inquiétudes, il avoit les yeux conſtamment attachés ſur le roi, & attendoit triſtement ſon réveil. Le monarque ne reprit connoiſſance que fort tard. Il ne trouva autour de lui que l'étranger, qui ſauta de joie, & réchauffa ſes mains froides dans ſon ſein. Cette action

& ſon allégreſſe muette ranimèrent les ſens du Roi. Les larmes coulèrent en abondance de ſes yeux. Pluſieurs fois il s'écria avec douleur : « Ma chère Roſe ! ma fille ! mon » enfant ! ».

Le petit troubadour reſſentit toute la douleur du foible d'Orancia. Il ne trouva d'autre conſolation dans ſon cœur, que de gémir & de ſanglotter avec lui. Orancia s'écrioit : « Malheureux père ! malheu- » reux roi ! » Et le troubadour, d'un ton plus doux : « Père généreux & » clément ! cœur innocent & ſans » tache, prenez courage ! Mais l'un avoit auſſi peu de vigueur, auſſi peu de nerf que l'autre. Orancia ne put que céder, & le cœur du petit bouffon étoit plein de ſenſibilité,

comme

comme un air tendre de Coucy. Il ne lui vint pas un seul de ses contes comiques & ennuyeux à l'esprit dans ce moment.

La loi, *tu ne commettras point adultère*, & la terrible nouvelle des auteurs de l'enlèvement du Coq, retentirent dans tout le pays, & le remplirent de douleur & de cocus.

*
* *
*

Les instructions du prêtre, la corruption des mœurs, les progrès du libertinage qui énerve les esprits, augmentèrent de jour en jour le pouvoir de la reine. Elle s'arrogea toute l'autorité, sans qu'Orancia le

remarquât. Dom Pedro triomphoit ; & ſentoit que le moment étoit arrivé de plier la Circaſſie ſous le joug de fer du clergé, en lui faiſant adopter la religion chrétienne. La reine, convertie depuis long-tems, ſe rangea ſous les drapeaux du prêtre, avec la plupart des perſonnes de ſa cour, & ſe fit ondoyer avec de l'eau bénite. Orancia demanda auſſi le baptême, ſans ſavoir pourquoi. Il ſoupira pendant la cérémonie, & dit : « Mettez-moi des » charbons ardens ſur la tête, mais » épargnez ma tendre fille, ma belle » Roſe ».

La princeſſe & Fanno languiſſoient ſéparés dans la tour noire. Fanno chantoit ſes peines aux murs ſolitaires & ſonores, croyant que Roſe l'entendoit, & Roſe expri-

moit ſes plaintes ſur ſa guitarre; dans l'eſpérance de ſe faire entendre de Fanno.

Un matin la porte du cachot s'ouvrit. Pedro ſe préſenta au Page plongé dans d'agréables ſonges, qui lui rappelloient des jours de félicité. Le prêtre le fixa, & admira ſa beauté plus intéreſſante encore par ſa triſteſſe. Il s'aſſit près du jeune homme, careſſa ſes joues avec chaleur, roula ſes boucles flottantes ſur ſes doigts, & lui dit qu'il venoit pour le ſauver, s'il étoit docile, & s'il s'abandonnoit à lui. Fanno lui répondit avec joie: « Si vous pouvez ſecourir » quelqu'un, ne penſez point à » moi. J'ai enlevé le Coq de mon » chef, ſans l'inſtigation de per- » ſonne. Laiſſez-moi mourir, & in-

» tercédez auprès du roi en faveur » de Roſe ». — Pedro lui apprit la peine qui l'attendoit, & ajouta : « Il eſt impoſſible qu'un jeune » homme de votre âge ſe ſoit » porté à une action ſi téméraire, » ſans y être excité ». Fanno ſourit. Le moine continua : « Je vous » plains avec tant de beauté ; de- » venir la proie des flammes ! » En diſant ces mots, il gliſſa ſa main dans le ſein d'albâtre du jeune homme. Fanno la repouſſa avec indignation, & s'écria : « Laiſſez-moi, » je veux mourir, j'ai enlevé le » Coq ». Le prêtre lui parla du ciel, & des moyens du ſalut ; mais le Page n'en comprit rien. Il lui demanda comment il avoit vécu avec Roſe, & le Page ne le comprit pas mieux. Il s'approcha de ſes joues

brûlantes, & Fanno récula avec horreur. Alors le courroux du ſaint homme s'enflamma, mais Fanno rit de ſa colère.

Les ſuccès de Sophie auprès de la princeſſe ne furent pas plus heureux. Quelques confidens lui avoient appris le pouvoir des étrangers, & l'autorité de la reine; elle perdit l'eſpérance de conſerver ſes jours & ceux de Fanno. Le ſeul deſir qu'elle témoigna, fut de voir ſon favori. Sophie lui repréſenta le nouveau danger auquel elle s'expoſoit; elle ſourit, & dit, un moment après, avec douleur: « Je plains mon infortuné » père; comme tout cela doit le » faire ſouffrir! »

*
* *
*

Tu ris, belle Aſpaſie, du ton tragique & lamentable, du ſérieux moral de ce conte, & tu avoues ſincérement que ces jérémiades le rendent inſupportable; tu remarques encore fort bien que l'on ne lit, ou que l'on n'entend une fable que pour diſſiper l'ennui qui nous conſume, & pour flatter agréablement ſon imagination; que celle-ci ne produit aucun de ces effets; & que ſi on ſe laiſſoit aller un moment au ton piteux qui y règne, elle deviendroit ſur-tout inſoutenable. Comment, par exemple, la douleur d'un monarque foible & ſans énergie peut-elle être intéreſ-

ſante ? &c. &c. &c. Je laiſſe à l'auteur Arabe le ſoin de répondre à ces reproches, & je t'aſſure que j'ai ſacrifié à ton humeur enjouée la plus grande partie, peut-être même toutes les tirades morales, & un nombre prodigieuxde complaintes du roi & des amans. Cependant l'auteur dit quelque part, que rien ne touche plus l'ame du fort, que les ſouffrances du foible, & garantit, au nom de ſon grand prophete, la vérité de ce qu'il avance, en ajoutant qu'il ne ſe ſent pas aſſez habile pour rapporter dignement ces lamentations. Cette remarque ſe trouve au milieu du troiſieme volume *in-fol.* de ce mémorable manuſcrit, & j'avoue que je n'ai entrepris cet extrait, que d'après cette obſervation. Si maintenant tu veux m'écouter, je

promets de te regaler du conte le plus gai & le plus amusant de l'immense trésor des fables orientales, sans l'entre-mêler de plaintes de souverains foibles & malheureux.

*
* *
*

Le jour où le couple amoureux fut conduit devant le conseil du peuple, la reine se cacha, avec les étrangers, dans un cabinet voisin, d'où elle jouit de sa victoire sans être vue. Rose se présenta, couverte d'un voile, aux pères du peuple, plongés dans une profonde tristesse. Enfin, l'un d'eux porta l'accusation en tremblant. La princesse répondit d'un air serein : « Je

» ſuis ſeule coupable ; j'ai coupé au
» Coq la plume fatale, & il a diſ-
» paru, j'ai moi ſeule excité mon
» Page, ſans expérience, à l'enlever.
» Je ne vous demande d'autre grace,
» pères de la patrie, que d'épargner
» Fanno ».

On introduiſit le Page. La joie brilloit dans ſes yeux ; il eſpéroit de voir Roſe. Les regards de la reine & du prêtre s'arrêtèrent avec complaiſance ſur ſa beauté. N'appercevant pas la princeſſe, il la demanda avec inquiétude. Les pères du peuple lui expliquerent pour quelles raiſons il étoit cité ; il avoua ſa faute, & prouva l'innocence de la princeſſe.

Le conſeil ne prit ancune réſolution, & ſe tranſporta chez la

reine. Il ne fut pas difficile à ſes partiſans de prouver que la princeſſe étoit plus coupable que le Page. L'arrêt fut prononcé & publié.

Il occaſionna des troubles parmi le peuple, & une *inſurrection* de la part des chevaliers *étrangers*. Achilla fut chez le prêtre, dont il connoiſſoit la funeſte influence, & lui déclara qu'il ſavoit pourquoi les chevaliers étoient venus en Circaſſie, que tous étoient prêts à défendre la princeſſe, les armes à la main, contre la Cour & contre lui-même. L'eccléſiaſtique répondit avec arrogance : « Tout ſe fait au » nom de la religion, & pour ſa » gloire ; ſes foudres tomberont ſur » celui qui s'oppoſe à ſes ſalutaires » moyens ». Ces mots menaçans leur ôterent les armes des mains ;

ils n'avoient pas encore vu la céleſte beauté.

A minuit, la reine alla voir le Page dans ſa priſon, dans l'eſpérance de recueillir les fruits de ſa compaſſion intéreſſée; mais le jeune homme ſe montra ſi indocile, ſi arrogant, ſi chagrin, qu'il ſe mocqua de ſon naſillement, & rendit ſa viſite vaine.

* * *

Enfin, le jour fixé pour l'affreux ſacrifice parut. Le ſoleil, juſques-là l'ami & le protecteur bienfaiſant de la Circaſſie, cacha ſon diſque éclatant derrière d'épais nuages, & ſe refuſa aux vœux des Circaſ-

siens fidèles à l'ancien culte, plongés dans la triſteſſe. Ceux d'entre le peuple qui étoient convertis, virent arriver ce jour avec preſqu'autant d'inſenſibilité que leurs prêtres, & ſe rendirent à la place comme à un nouveau ſpectacle. La princeſſe parut avec tout l'éclat de la jeuneſſe & de la beauté. Le ſoleil ſe montra un moment à travers un nuage obſcur pour ſaluer encore une fois ſon enfant, & ſe retira enſuite derrière le voile épais qui le couvroit. Alors tous les cœurs furent touchés, excepté ceux que la foi avoit armés de force contre les foibles ſenſations de la nature. Il échappa à la multitude un cri lamentable, qui fut ſuivi du ſilence de la mort.

Roſe, environnée de ſes compagnes en pleurs, à côté de ſon cher Fanno, s'avança avec le maintien de l'innocence & des graces. Elle conſidéroit Fanno, & Fanno la regardoit. On les eût pris pour un couple heureux que l'on conduit aux autels de l'amour, ſi la douleur empreinte ſur tous les viſages n'eût annoncé une ſcène terrible & affligeante. Les deux victimes ſeules ne firent entendre aucune plainte, aucun ſoupir: ſemblables à des amans heureux qui veulent paiſiblement jouir de la dernière heure, avant une ſéparation néceſſitée par un voyage indiſpenſable. Le ſentiment de l'innocence & de l'amour eſt le plus pur & le plus ſaint que la nature ait mis dans nos cœurs.

Pleins de ce ſentiment, protégés & favoriſés de l'eſprit de la nature, le cœur pur & ſans tache, ils montèrent ſur le bûcher avec un front ſerein, & inſpirèrent au peuple *les mouvemens* que l'on éprouve en préſence *d'un* être ſupérieur.

Se tenant par la main, ils attendirent tranquillement l'inſtant de leur deſtruction, comme s'ils euſſent été convaincus de ce que dit un ſage : Le feu dégage la meilleure partie de nous-mêmes des obſtacles à notre bonheur : ce qui eſt ſans doute le plus beau ſonge dont l'homme, ſur le point de rentrer dans le néant, puiſſe ſe flatter.

L'infortuné monarque, forcé par

la reine & le parti chrétien, à être témoin d'un si triste spectacle, se tenoit dans l'éloignement, le visage caché dans ses mains; immobile & sans vie, appuyé sur son fidèle troubadour. De tems à autre on entendoit sa voix, semblable aux cris perçans d'un homme en fureur; exprimer ses tristes plaintes entre-coupées par ses sanglots: Malheureux Orancia! père infortuné! pauvre cocu! mon enfant! ma chère Rose!

La reine lorgnoit le Page, & gémissoit, avec le prêtre, sur les graces enchantereſſes de sa figure, prêtes à devenir la proie des flammes.

Les chevaliers, spectateurs tranquilles jusqu'à l'arrivée de la prin-

ceſſe, furent ſaiſis d'une douce ſurprise à l'aſpect de ſon éblouiſſante beauté. Au moment où elle monta ſur le bûcher, une héroïque fureur s'empara de tous les eſprits ; Achilla écuma de rage, & frappa ſur ſes armes. Le prêtre remarqua ſes mouvemens ; il les avoit prévus. Auſſitôt il fit ſigne au miniſtre d'accélérer l'exécution ; & s'approchant des chevaliers, il les menaça des foudres de Rome, s'ils entreprenoient de ſauver une magicienne coupable de ſéduction. Les chevaliers furent ſourds à ſes menaces, les charmes de Roſe éteignirent leur foi.

Déjà le bûcher s'allume, la flamme pétille, le peuple lève triſtement les yeux vers le ciel, com-

me s'il attendoit du ſecours du ſoleil obſcurci par d'épais nuages. Roſe & Fanno s'embraſſent avec ardeur ; leurs regards ſont ſereins, les flammes les environnent, elles dévorent leurs vêtemens. Le peuple crie vengeance ; il ſe livre à la fureur. Les gémiſſemens & les plaintes retentiſſent dans les airs, & des torrens de larmes inondent tous les yeux. Dom Pedro & le miniſtre s'épuiſent en menaces impuiſſantes, les chevaliers arment leurs bras de leurs glaives. Cependant les flammes groſſiſſent ; elles ſont prêtes à conſumer le plus beau couple du monde. Les victimes s'embraſſent, leurs lèvres brûlantes & deſſéchées s'impriment leurs derniers adieux. Soudain d'é-

paiſſes ténèbres obſcurciſſent la voûte des cieux. La foudre gronde dans les airs ; les vents, déchaînés de leurs grottes profondes, ſouffient avec impétuoſité, la terre tremble. Un jeune homme, monté ſur un courſier d'Arabie, armé d'un glaive étincelant, ſuivi d'une troupe de guerriers redoutables, s'élance à travers la foule. Un nuage obſcur s'abaiſſe vers la terre, & verſe ſur le bûcher un pluie odoriférante. La flamme s'éteint ; l'aſtre radieux du jour pénètre les nues, les diſſipe, & ſe montre dans tout ſon éclat. Une voix harmonieuſe ſe fait entendre : « Ames » pures ! fuyez ces lieux où vous » n'êtes pas en sûreté, ſuivez la » route que vos cœurs vous indi- » queront ! --- Roſe ſe dégage des

bras de Fanno, & s'écrie: « Mon » père ! » Les guerriers la conduisent à travers la foule & la protègent; elle embraſſe l'auteur de ſes jours, immobile, & glacé d'effroi. La garde de la reine veut la ſaiſir. Le prêtre & le miniſtre crient: Frappez, tuez. Mais le chef de la troupe armée arrache la princeſſe à ces tigres furieux, & lui répète les mots de la fée, dont la voix avoit retenti dans les airs. Roſe reconnoît en lui le jeune homme qu'elle avoit vu au moment où le Coq avoit diſparu. Elle l'embraſſe, & s'écrie: « Sauvez mon Fanno, ſe» courez mon père ! » --- Cependant les guerriers en viennent aux mains avec les gardes. Les chevaliers volent à leurs ſecours. Pedro avoit ſaiſi le Page par ſes boucles

flottantes, & cherchoit à percer la foule avec ſa proie. Le glaive du chevalier le rencontre ; Achilla le renverſe, & l'étend aux pieds de la reine. Son ame noire s'envole ; il termine ſa coupable vie dans des convulſions affreuſes. La reine tombe évanouie ; le miniſtre s'enfuit & ſe cache. Orancia pouſſe des cris de joie : « Roſe ! ma chère » Roſe ! je conſens à être éternel- » lement cocu, pourvu que tu » vives ! » Le jeune homme, monté ſur un courſier d'Arabie, l'accompagne au palais ; &, avec ſon glaive étincelant, chaſſe devant lui les impurs.

*
* *
*

Orancia étant arrivé au palais

avec le libérateur de Roſe, ſa troupe & les chevaliers, embraſſa le jeune homme au courſier d'Arabie & au glaive étincelant (il avoit remis cette arme terrible à ſon écuyer), le tint long-tems ſerré dans ſes bras, & le preſſa contre ſon ſein. Enfin, il lui demanda, dans l'enthouſiaſme de la joie, s'il jouoit aux échecs ? A ces mots, le petit troubadour ſauta, & bondit; dans une allégreſſe enfantine, autour du guerrier & du roi, & débita mille folies, tant ſon plaiſir étoit extrême. Cette queſtion d'Orancia lui prouvoit que le monarque étoit parfaitement rétabli. L'étranger répondit, avec beaucoup de graces, que ce jeu ne lui étoit pas inconnu. Ce ne fut qu'après avoir entendu cette réponſe, qu'il

vint dans l'esprit du roi de demander à qui il étoit redevable de la conservation de son cher enfant, & où se trouvoit la princesse ? Le brave étranger ne satisfit à cette question, qu'en assurant le monarque qu'elle étoit en sûreté avec le Page.

Au même instant, la reine entra chez le roi, suivie de sa cohorte chrétienne. Alors le libérateur de Rose éleva la voix, & parla ainsi :

« Circassiens, la fée est réconci-
» liée. Il ne dépend que de vous de
» jouir de nouveau de votre an-
» cienne félicité. Vous y réussirez,
» si vous avez assez de courage &
» de vigueur pour détruire le poison
» que votre souveraine, aidée de

» ſes ſuppôts, a verſé dans vos
» cœurs ».

La reine baiſſa les yeux, & le jeune homme ajouta:

« Monarque clément & généreux ! je ſuis le prince des cocus, » caché autrefois ſous les plumes » du petit Coq d'or, que vous avez » gardé avec tant de zèle & de » ſoins, & je rends graces au beau » Page Fanno de mon heureuſe » délivrance. J'ai langui pluſieurs » ſiècles ſous cette funeſte méta- » morphoſe ; & ſans l'influence de » la belle princeſſe, votre fille, ſur » le cœur audacieux du meilleur » jeune homme, je gémirois en- » core aujourd'hui ſous le fardeau » accablant de la plume couleur de » ſouris ».

Orancia, entendant que le libérateur de ſa fille avoit autrefois été le Coq d'or, s'écria: « Par le Coq » de mes pères, cela eſt très-merveilleux, & ſi je ne le voyois » moi-même, perſonne au monde » ne viendroit à bout de me perſuader que ce bel étranger ait » été jadis le petit Coq d'or, toujours plongé dans la triſteſſe ». Il pria fort poliment le prince de lui raconter comment il avoit été métamorphoſé en Coq d'or, & pourquoi cette métamorphoſe avoit eu lieu, l'aſſurant que ſon hiſtoire lui ſeroit auſſi agréable à lui-même & au petit troubadour, qu'un échec & mat, par lequel ils faiſoient frémir leurs adverſaires au jeu. Le roi ajouta encore, qu'à l'exemple du grand & ſage calife Haroun

Alraſchid

Alraſchid, il feroit imprimer cette merveilleuſe hiſtoire en caractères d'or, pour l'inſtruction de la poſtérité.

Le prince des cocus ſe prêta à ce deſir avec une aimable complaiſance, & commença ainſi :

« Mon père eſt le tendre, le » puiſſant dieu de l'amour, dont » l'eſprit anime & vivifie tout ce » qui vous environne. Les hommes » vécurent heureux ſous ſon règne, » juſqu'à ce qu'ils cherchèrent à » limiter ſon pouvoir par les liens » de l'hymen ſon beau-frère, né » d'un génie mal-faiſant. Mon père, » outré de cette injure, me fit » naître de la plus gaie, de la plus » enjouée, & de la plus ruſée des » nymphes de la Grèce. Chio fut

» le lieu de ma naiſſance. Mes pa-
» rens m'élevèrent avec beaucoup
» de ſoins, & employèrent tous
» les moyens imaginables pour me
» former le corps & l'eſprit. Ils
» cherchèrent ſur-tout à rendre les
» graces que je tenois de la nature,
» auſſi vives & auſſi intéreſſantes
» que poſſible, & armèrent mon
» eſprit d'un jugement prompt, &
» de toutes les ruſes de l'amour.
» Les ſuccès de ma mère à cet
» égard furent ſi heureux, que mes
» progrès ravirent mon père. Bien-
» tôt il me jugea capable de le
» venger de l'hymen. Pour enflam-
» mer en moi des deſirs de ven-
» geance, il ne ſe paſſoit preſque
» pas de jour qu'il ne me racontât
» le tour odieux & méchant que
» ſon beau-frère lui avoit joué.

» L'ennuyeux & insipide hymen
» le surprit un jour sur sa couche
» de roses, se rendit maître de lui
» pendant son sommeil, le lia à un
» myrthe, lui prit son carquois &
» ses flèches, & en fit un feu de
» joie en présence du malheureux
» dépouillé, pour y réchauffer son
» cœur de glace. Il ne me parloit
» jamais de cette scène sans atten-
» drissement, & les pleurs qu'elle
» lui faisoit répandre, aiguillon-
» noient de plus en plus la soif brû-
» lante de le venger, dont je me
» sentois déjà dévoré. Lorsque j'eus
» atteint l'âge convenable, & acquis
» les perfections nécessaires, mes
» parens m'envoyèrent dans le
» monde. Je répondis pleinement
» à leurs soins, à leurs vœux, &
» à leur attente; & si l'on consi-

» gnoit mes faits glorieux, la terre
» ne seroit pas assez vaste pour en
» contenir les registres. L'hymen
» gémit sous les atteintes que lui
» porta ma vengeance. Je délivrai
» les reines & les bergères de
» ses insupportables & ennuyeuses
» chaînes, & en dépit de son au-
» torité, je ramenai les cœurs sous
» le pouvoir de mon divin père. En
» un mot, par-tout où je me mon-
» trois, je réduisois l'insensible au
» désespoir ».

Ici le prince des cocus s'arrêta. On découvrit sur son visage les marques d'une douleur profonde. Il soupira. Le bon roi Orancia soupira avec lui, & lui demanda enfin la cause de cette soudaine tristesse.

« Hélas! répliqua-t-il, je m'appro-

» che de l'inſtant fatal qui me priva
» ſi long-tems de ma liberté. Jamais
» je ne pourrai y penſer ſans effroi.
» Un jour, las des victoires que je
» remportois ſur les reines & les
» princeſſes, je traverſois un mé-
» chant village, & pourſuivois une
» jeune payſanne qui s'imaginoit
» être auſſi heureuſe dans les fers
» de l'hymen, que dans les liens de
» roſes de mon père. Le haſard me
» conduiſit à la porte d'un vieux
» ouvrier, roidi par le travail, qui
» tenoit une jeune & charmante
» épouſe enchaînée ſous les loix
» de l'hymen. C'étoit une brune
» fraîche & raviſſante, & ſon époux
» l'homme le plus mauſſade, le plus
» ennuyeux & le plus ſot de toute la
» contrée. La jeune femme ſuppléoit
» au défaut du bonheur que procure

» l'amour, par une eſpèce de pieux en-
» thouſiaſme que je rencontroie tou-
» jours avec plaiſir; il favoriſoit mon
» triomphe. Je la ſaluai du ſalut
» des ſaints. Elle ſe trouvoit alors
» dans une ivreſſe prophétique. Je
» profitai de l'exaltation de ſon ame
» pour enflammer ſon cœur; &,
» dans ces diſpoſitions fanatiques,
» nous donnâmes le jour à un
» jeune homme, qui, guidé par les
» pieuſes rêveries de ſa mère, &
» ſes propres inclinations exaltées,
» s'annonça comme le docteur des
» hommes, fonda une nouvelle ſecte
» à l'aide de quelques fanatiques,
» & fut condamné, par ſa nation,
» pour une imprudence, fruit d'une
» vanité déplacée. C'eſt ſa doctrine
» que les étrangers viennent de vous
» prêcher, & vous êtes tombé au

» pouvoir du fils d'un cocu, dont
» la mère fut assez rusée pour faire
» croire à son vieil époux, que les
» dieux avoient honoré sa couche;
« cette même ruse donna à son
» fils, en qui la nature avoit mis un
» ample fonds d'orgueil & d'amour-
» propre, les premières dispositions
» au fanatisme. Toute la nature
» étoit animée contre moi, & con-
» tre mon fils. Un jour l'un des
» puissans génies qui soufflent &
» travaillent dans les immenses atte-
» liers de l'univers, me saisit, &
» son aveugle fureur l'emporta si
» loin, qu'il poussa contre moi de
» terribles imprécations, & me
» métamorphosa sur le champ en
» un petit Coq d'or, avec une
» plume fatale couleur de souris.

» Après cela, il me donna en pré-
» ſent à une fée ſa ſœur. Elle eut
» pitié de moi ; mais ne pouvant
» rompre le charme, elle me donna
» à l'un de vos glorieux ancêtres,
» ſous les conditions connues à
» tous les Circaſſiens. Pendant ma
» triſte métamorphoſe, *je m'entre-*
» tins de mes actions paſſées, &
» de celles que je me propoſois
» pour l'avenir. L'idée que l'exem-
» ple que j'avois donné aux hom-
» mes de harceler l'hymen, & de s'en
» railler, trouvoit de nombreux
» imitateurs, me conſoloit ; & gra-
» ces à l'amour, je ne me ſuis pas
» trompé. Maintenant, je com-
» mence de nouvelles excurſions ;
» j'ai établi mon trône dans la ca-
» pitale de la France, ma domina-
» tion s'étend d'un bout de l'Europe

» à l'autre, & je remplis les palais
» & les chaumières de cocus, juſ-
» qu'à ce que la multitude innom-
» brable, que je ramene ſous ſes
» étendards, me réconcilie avec l'a-
» mour mon père, irrité de ma
» longue inaction ».

Les Circaſſiens humiliés ne ſavoient quelle contenance garder devant le Prince; les moines avoient la rage dans le cœur. Le roi, qui n'avoit preſque rien compris de tout ſon diſcours, lui propoſa une partie aux échecs, & la reine déſira ſecrettement qu'il établît ſon ſéjour en Circaſſie. La partie d'échecs finie, il fit mine de ſe retirer; la reine s'approcha gracieuſement de lui, & lui dit d'une voix douce en naſillant:

« J'ai les regrets les plus vifs de

» ce qu'un homme orné de tant
» d'eſprit, de tant de connoiſſances
» du monde, & de tant d'expé-
» rience, eſtime ſi peu ma Cour,
» pour penſer à la quitter au moment
» où il a gagné tous les cœurs ».

Le prince répondit avec beaucoup de politeſſe accompagnée d'un ſourire malin :

« Madame, vous me voyez dé-
» ſolé de ce qu'une vocation ſupé-
» périeure m'éloigne ſi prompte-
» ment des lieux que vous habitez ;
» mais je me conſole de ce qu'un
» autre a fait ici mes fonctions,
» avant que j'euſſe eu l'honneur de
» voir Votre Majeſté. Tout ira très-
» bien ici ſans moi, j'en ſuis sûr,
» & je reparoîtrai à votre Cour dès

» que la princeſſe Roſe aura ſerré
» les nœuds de l'hymen.

LA REINE.

« Et pourquoi ſeulement après ſon
» mariage, mon prince ? Je penſe
» que d'autres pourroient auſſi vous
» abréger le tems.

LE PRINCE.

» Madame a déja fait ce qu'elle
» avoit à faire.

LA REINE.

» Et que fera votre divine Roſe ?

LE PRINCE.

» Peut-être réconciliera-t-elle
» mon père avec ſon beau-frère ?

LA REINE.

» Quels ſont vos projets dans ce » cas?

LE PRINCE.

» Je dirai, madame, que la prin- » ceſſe eſt la perle du monde, & que » vous ſavez vivre ».

Les inſtances du roi & de la reine pour retenir le prince, furent inutiles. Il prit congé de leurs majeſtés, & vola à la capitale de la France.

Des émiſſaires de la reine cherchèrent Roſe & le Page dans tout le pays; mais leurs démarches furent infructueuſes.

*
* *

*

Guidée par ſon cœur, conduite par une main inviſible, la princeſſe avoit pris la fuite. Elle court à ſon pavillon; ce n'eſt plus qu'une affreuſe ſolitude, ſes yeux n'y rencontrent perſonne. Elle appelle & cherche en vain Fanno. Inquiète, elle traverſe le jardin, & arrive aux bords du lac, au milieu duquel ſe trouve l'isle fortunée. Son aſpect lui rappelle les paroles du génie. Le doux eſpoir d'y trouver Fanno, lui fait naître le deſir d'y paſſer: mais comment y pénétrer? Ses regards ſe portent vers l'isle myſtérieuſe. Le génie bienfaiſant qui l'habite, veilloit ſur elle. Soudain

la princeſſe vit venir une barque d'or, guidée par un jeune rameur. « Eſt-il à l'autre bord? Fanno eſt-il » dans l'isle? » lui cria-t-elle. Le jeune homme ſourit, & lui fit ſigne de s'embarquer. Il la conduiſit au ſéjour enchanté, & ne répondit à ſes queſtions, que par un profond ſilence.

A peine Roſe fut-elle arrivée, qu'elle courut à la grotte, & s'écria; « Génie bienfaiſant de cette ca- » verne, daigne m'accueillir! » --- A ces mots, un bruit effrayant ſe fait entendre dans le ſouterrain; le ſouffle impétueux des aquilons enchaînés dans les voûtes profondes, augmente le murmure; les torrens roulent avec fracas leurs ondes écumantes, & des hurlemens affreux retentiſſent entre les murs de

criſtal du caveau. Roſe gémit & ſoupire : « Génie clément ! dit-elle, » que tu es terrible aujourd'hui ! » Tu nous a ſi généreuſement pro- » mis ta protection à moi & à mon » Fanno, & tu me reçois ainſi ! » Eteins cet horrible courroux ! » Appaiſe les vents furieux, briſe » les vagues bouillonnantes, arrête » les torrens deſtructeurs, calme » ces cris perçans dont ces voûtes » réſonent, & je me précipite » dans ton auguſte demeure, pour » m'y cacher, pour y chercher » celui que j'aime ». Cependant l'impétuoſité des aquilons redouble, les torrens groſſiſſent, les vagues amoncelées s'entre-choquent avec plus de fracas, & les échos de la caverne augmentent l'horreur des hurlemens dont l'antre eſt

rempli. Les cîmes orgueilleuſes des antiques chênes plient en criant leurs épais rameaux ſous les efforts redoublés du Borée ; les rochers tremblent, l'herbe agitée cède ſous *les* pas de Roſe, la terre ſemble prête à *l'engloutir*, & de noires ténèbres l'enveloppent. Saiſie *d'effroi*, elle embraſſe le premier tronc d'arbre qu'elle rencontre, & s'écrie en gémiſſant : « Fanno, mon cher „ Fanno ! Hélas ! je meurs ſans t'a- „ voir vu ! ».

Soudain une voix de tonnerre lui fait entendre ces mots : « Les vents „ en fureur, les torrens courrou- „ cés, la foudre qui gronde, le „ volcan qui vomit des flammes, „ la terre prête à s'entr'ouvrir, les „ dangers les plus menaçans, & les „ cris furieux des hôtes ſangui-

„ naires des bois, ne ſont point un
„ obſtacle à l'amour. Souvent ils
„ conduiſent vers l'objet aimé, &
„ éprouvent le cœur. Fuis la mort,
„ mais apprends auſſi à la défier ».

Roſe ſe lève en ſurſaut. Sa longue chevelure flotte au gré des aquilons toujours en courroux. Elle étend les bras, & s'approche, en frémiſſant, de la terrible caverne, d'où ſortent les hurlemens affreux du trépas. « Je viens, s'écrie-t-elle; „ Fanno, je viens, je vole vers „ toi ».

Elle dit; & ſe précipite dans la grotte. Le bruit ceſſe; un calme ſoudain lui ſuccède. La princeſſe tombe légèrement ſur un lit de gazon. Des concerts harmonieux retentiſſent de toutes parts, & la

nature, ſoigneuſe de dérober ſes ſecrets aux humains, l'environne dans tout ſon éclat.

Qui pourroit décrire ce que tu caches dans ton ſein, mere féconde de tout ce qui exiſte? Nulle bouche humaine ne peut l'exprimer, & l'eſprit des foibles mortels ne ſauroit te concevoir. Tu te plais dans une myſtérieuſe obſcurité, & ne te montres à nous que ſous des dehors raviſſans. Les effets de ta puiſſance ſont ſous nos yeux, & les opérations de tes mains ſe dérobent à nos avides regards. Mais tu as mis au-dedans de nous un preſſentiment de ton être; nous ſentons que nous ſortons de tes mains, que nous ſommes une partie de toi-même, & que nous nous réunirons, & ſerons confondus

avec toi ! Roſe éprouva la douce & bienfaiſante chaleur dont tu animes tes enfans ; elle vit les modifications que tu donnes aux nerfs de l'innombrable multitude des créatures. C'eſt de la groſſiéreté ou de la fineſſe de ces nerfs, que dépend leur incompréhenſible diverſité. A ſes yeux s'éleva la flamme ſubtile que tu verſes en nous, & d'où naiſſent les paſſions avec leſquelles nous coulons des jours heureux dans une douce ivreſſe, ſi nos cœurs te reſtent fidèles. Elle vit la baguette magique dont tu touches le ſouffle qui nous anime & nous donne l'exiſtence. Les cauſes de la circulation, tantôt lente & tantôt rapide du ſang, de ſes promps effets ſur l'innocent, & l'homme dans la joie, dont il

teint les joues du plus vif incarnat, & de la merveilleuſe & ſimple harmonie qui règne entre lui & nos nerfs, lui furent découvertes.

Le génie de la grotte dévoila ces myſtères à la princeſſe dans moins d'un *inſtant* ; elle ſe perdit en de tranquilles & douces réflexions, d'où la voix qui l'avoit précédemment effrayée, vint la tirer. Maintenant les ſons en étoient moins durs & moins révoltans.

« Ma fille, dit cette voix, ap-
„ prends à me connoître. Tu as
„ ici un aſyle aſſuré, juſqu'à ce que
„ la tempête ſoit calmée, & que
„ ton peuple revienne à moi. Tout
„ ce qui t'environne, t'appartient.
„ Tu es une partie chérie de mon
„ être ».

Roſe répondit : « Rends-moi „ donc mon Fanno, je t'en con- „ jure ; il t'aime comme moi, & „ mérite de connoître les myſtères „ & les tréſors de ta caverne.

„ Le courage & l'amour, répli- qua la voix, » le rameneront vers „ toi. Aye confiance en moi, & en „ toi-même ! »

Le vœu de ſon cœur ; & une inſpiration ſecrette, firent prendre le même chemin au Page. Il aborda dans l'isle ; ſon épreuve fut plus rude ; mais ſon courage triompha de toutes les ſcènes d'effroi. Il trouva ſa céleſte Roſe dans la grotte brillante, & ſe précipita dans ſes bras. Le génie ſourit à l'allégreſſe de ſes enfans. La nature ſe découvrit également à Fanno ; ſes myſ-

tères lui furent dévoilés dans des tableaux majeſtueux, & les deux amans connurent le pouvoir du grand génie de l'univers. Là ſe trouvoit le principe des élémens. Il ſe décompoſoit, ſe diviſoit & ſe confondoit pour produire ſes effets variés à *l'infini*. L'eau, l'air, la terre & le feu, agiſſoient, bouillonnoient, ſe geloient, & ſe mêloient l'un avec l'autre, animés par le ſouffle puiſſant qui en découle, & par lequel ils exiſtent.

Au ſignal du génie, les eſprits ſortis de ſon eſſence, ſe mirent en mouvement, prirent de l'or épuré, des pierres formées dans les eaux les plus limpides, & rangèrent le tout en ordre ſymmétrique. Les entrailles de la terre s'ouvrirent à leur commandement, & leur four-

nirent des matériaux pour décorer & embellir la plus belle demeure deſtinée au couple amoureux. A peine le ſignal étoit-il donné, que l'ouvrage fut achevé. Le génie cria aux amans plongés dans la plus douce ivreſſe : « Vivez en moi, » avec moi, & ſoyez heureux. Le » jour viendra où je vous laiſſerai » aller, pour me ramener ceux qui » ſont égarés ».

Les deux amans répondirent enſemble : « Génie bienfaiſant, mon„ tre-toi à nos foibles regards, que „ nous puiſſions t'exprimer notre „ reconnoiſſance ».

Le génie répliqua : « Je ſuis en „ vous, & je ne puis me donner „ plus clairement à connoître que

„ je viens de le faire. Mon aſpect
„ eſt à la fois terrible & doux. Ma
„ droite crée & ma gauche dé-
„ truit. Fleurir & ſe faner, naître
„ & rentrer dans le néant, tout
„ cela tient à une chaîne, dont
„ mon amour pour les humains
„ leur cache *les anneaux*. J'aime
„ mes enfans. Le tems, mon eſ-
„ clave, vole devant vous d'un vol
„ inviſible. Je l'étends à l'infini; ſi
„ je vous le montrois limité, il
„ arracheroit de vos cœurs les ſe-
„ mences de la félicité. Etendu &
„ ſans bornes, ſes ailes reſſem-
„ blent à l'émail des prairies, ou
„ à un beau jour de printems. Les
„ couleurs de ces ailes ſe con-
„ fondent en d'agréables nuances;
„ les ombres ſe perdent en une
„ douce

» douce lumière, & les couleurs
» gaies vous préſentent des tableaux
» enchanteurs, & flattent votre
» imagination. Mon pouvoir retient
» ce tyran deſtructeur dans l'exten-
» ſion que je lui ai donnée, afin
» que vous ne vous croyiez pas
» mûrs au moment où vous êtes
» en fleurs. Votre bonheur eſt ma
» récompenſe; j'en ai mis une
» ſource intariſſable dans vos cœurs.
» Ne le cherchez que là; fuyez les
» folles erreurs de ceux qui veulent
» le trouver hors de moi, & qui l'at-
» tendent après la portion d'exiſ-
» tence que je leur ai deſtinée. Vous
» revenez à moi, & nous ne ſommes
» qu'un ».

*
* *
*

Hélas ! toutes choſes ſous les cieux, & vraiſemblablement au-deſſus d'eux, ne ſont que d'utiles revêries. Cependant un beau ſonge, qui voltige autour de la vérité, & qui par fois perce à travers le voile dont elle eſt enveloppée, eſt plus agréable que le ſyſtême révoltant de nos ſages pour cette vie & celle qui doit la ſuivre. Les ſenſations que j'ai éprouvées ſur le ſommet du Véſuve, ſur la cîme du *Monte nuovo*, près de la caſcade de *Narnis*, dans la grotte de Neptune à *Tivoli*, & ſur les noirs Apennins, reſſemblent aſſez aux rêves de l'auteur Arabe. Mes idées, au lieu de devenir lumineuſes, s'enfoncerent dans des ténèbres impénétrables ; mais pourquoi ces réflexions ſérieuſes ?

* -

* *

*

Rien de plus rapide que le paſſage du bien au mal. Tous les vices d'une doctrine éclairée entrèrent en triomphe en Circaſſie. La noire hypocriſie, compagne inſéparable de ſon révoltant cortège, enlevoit à ſes adeptes la force & la volonté de retourner dans leur ancienne voie.

Les temples multiplièrent les crimes, & les loix ſervirent à les faire connoître. L'antique & ſimple fidélité fut remplacée par la ruſe & la fourberie; la ſincérité, par la diſſimulation. La volupté bannit l'amour: l'orgueil & l'autorité firent diſparoître l'égalité, jadis la

ſource du bonheur des Circaſſiens. Le peuple fut opprimé ſous l'accablant fardeau de deux pouvoirs oppoſés, fardeau d'autant plus inſupportable que ces deux pouvoirs ſont incompatibles. La puiſſance eccléſiaſtique & ſéculiere plia les Circaſſiens *ſous le joug ; ils* gémirent en le portant, épuisèrent leurs forces dans la débauche, & cherchèrent à émouſſer l'aiguillon de leur douleur, en châtouillant leurs ſens. Le malheureux abattu ſe flattoit d'être indemniſé au-delà du trépas, & renforçoit le bras des puiſſans oppreſſeurs. Bientôt tout le pays ſe trouva dans un état déplorable. La vanité les rempliſſant d'une haute opinion d'eux-mêmes & des mérites acquis par de nouvelles lumieres, l'infortune de ſes

habitans s'accrut de jour en jour. Ils s'enfloient de l'orgueilleuſe & vaine idée de vivre ſous la conduite directe d'êtres ſupérieurs, & méprisèrent les mœurs & les opinions, dans la ſimplicité deſquelles ils avoient exiſté par eux-mêmes. Le ton de la raillerie & du ridicule prêta des dehors attrayans au vice. Tels furent les Circaſſiens ſous leur nouvelle loi. La partie pure & ſaine du peuple ſe retira dans les gorges des montagnes, & gémit ſur les égaremens de ſes frères.

La reine ſe jetta dans les bras des moines, de là elle paſſa dans ceux d'un chevalier François, qui étoit reſté en Circaſſie; & ne pouvant ſurmonter ſon inclination pour le prince des cocus, elle s'enfuit enfin avec ſon chevalier dans la capitale

de la France pour déterrer le prince. Sa fuite donna une nouvelle exiſtence au malheureux Orancia. Cependant les ſoins de gouverner un peuple effréné & ſans mœurs lui devinrent pénibles & odieux. Les étrangers l'en débarraſsèrent enfin. Ils ſurent ſe rendre maîtres des rênes de l'empire, pour pouvoir ſe livrer impunément à toutes ſortes de crimes. Le roi choiſit une épouſe à ſon petit troubadour, l'éleva au rang de ſon premier chambellan, & finit par le cocufier, mais ſans ſa faute. Sa ſincérité ordinaire le lui fit avouer à ſon nouveau chambellan.

Cependant l'Italien décharné, animé d'un deſir de vengeance contre les prêtres, & tous ceux qui l'avoient exclu du gouvernement,

s'étoit retiré dans un Etat voiſin, & excita quelques peuples à faire la guerre aux Circaſſiens. Ils pillèrent, ravagèrent le pays, & aſſiégèrent la capitale. Orancia ſe crut près de ſa fin. Les débauches avoient également énervé les étrangers & ſes ſujets. Tout étoit perdu.

Roſe & Fanno couloient des jours délicieux dans la grotte. Le génie de ce ſéjour enchanteur retira Fanno de ſa douce ivreſſe, & l'envoya dans les gorges des montagnes, pour raſſembler les Circaſſiens fidèles à leurs anciens principes, & ſauver avec eux la patrie en danger. Ils défirent leurs ennemis, & chaſsèrent les étrangers de la Circaſſie. Fanno & la princeſſe entrèrent en triomphe dans la capitale. Orancia céda le diadême au

libérateur de la patrie, & passa long-tems encore des jours heureux avec son petit chambellan. L'exemple de Rose & de Fanno fit une forte impression sur les cœurs des Circassiens ; mais le fléau une fois introduit dans le pays, ne put être *entièrement extirpé*. Le prince des cocus revint de la *capitale* de la France d'abord après leur avénement au trône -- -- --; mais je suis aussi las d'écrire, que tu dois être fatiguée, belle Aspasie, de lire ces détails. La beauté du printems nous invite à en jouir ; viens, le ciel est sans nuages : allons à *Florence*, & portons une innocente offrande à la déesse de *Tribuco*.

FIN.

pieds bienheureux ; & avec cette concluſion, *nous recommandons conſidemment le Royaume au régime duquel par la grace de Dieu nous préſidons, & l'Egliſe Gallicane, aux faveurs de votre Sainteté.* Et à Benoît, qui ne dura que huit mois, ſucceda Clément V, ſous lequel les affaires furent tellement achevées de réconcilier, que les droits temporels du Royaume demeurèrent en leur entier, & que le même Clément venant à Lyon, le Roi pour honorer en lui la puiſſance ſpirituelle de Chriſt, le voulut recevoir à pieds, lui & ſes frères. *Nos Chroniques*, dit du Haillan, *diſent que le Roi de France & ſes deux frères étoient à pieds près du Pape tenant les rênes de ſa haquenée.*

A la ſeconde inſtance, qui eſt de la querelle

Et bref, qui
a toujours atti
tant ſur les Ro
attenté?

Ledit ſieur
paſſages de
l'Egliſe, &
montrer com
prendre ſur
couru la puni
vénient en ce

Il n'y a q
Ordre, empo
lurent établi
tale d'Etat,
ticle. Et ma

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Le Coq d'Or

S.l. 1789

P.o.germ. 246
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10106980-9
VD18 11930020-002